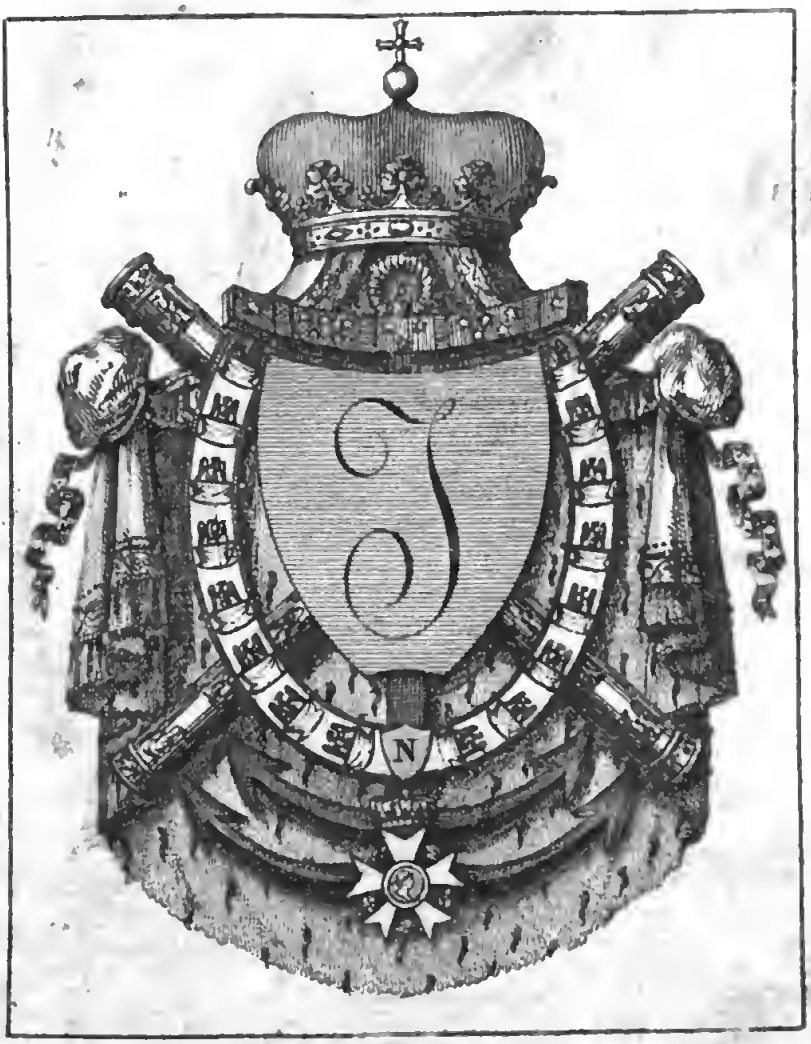
7388



Part VII 3

LA PRINCESSE
DE CHYPRE.

56852

LA PRINCESSE DE CHYPRE,

ROMAN HISTORIQUE;

Par URSULA SCHEULTERIE.

TOME SECOND.

PARIS,

FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, nº. 21.

1807.

LA PRINCESSE DE CHYPRE.

PENDANT que Noureddin achève de renverser les chevaliers grecs qui le séparaient encore de Théodore Lascaris, celui-ci qui vient de vaincre Arnaud de Torrège, et qui vole au devant de notre héros, se voit arrêté par son souverain, qui le force de se battre avec lui ; quoique vivement contrarié de ne pouvoir combattre le prince Sarrazin, Théodore ne croit pas devoir se permettre de renverser le jeune Alexis, et non moins généreux que Boémond, il lui cède la victoire. Alexis s'avance alors à la rencontre de Noureddin ; tous les regards sont attentifs : on ne doute point que celui-ci n'imite la défférence des deux derniers adversaires de l'Empereur, et qu'il ne lui laisse la gloire et le plaisir d'être couronné

par sa jeune et charmante épouse; mais le prince Sarrazin n'a pas reconnu l'Empereur; trompé par le soin qu'il a pris de déguiser l'extrême maigreur de sa taille élancée, il n'a vu dans le jeune guerrier qui s'approche pour le combattre, qu'un téméraire que le sort a favorisé; et il s'est d'abord étonné que les chevaliers grecs eussent choisi pour les commander, un chef qui parait si peu expérimenté; mais instruit qu'il a été désigné par le hasard, il accuse la bizarrerie de la fortune, de ce que ce choix paraît avoir de singulier, et n'a garde de soupçonner le jeune Alexis d'être entré en lice avec ses sujets; persuadé, lorsqu'il s'avance vers lui, qu'il n'est qu'un guerrier ordinaire, il ne se sent nullement disposé à lui céder une victoire facile; cependant, s'appercevant bientôt que les coups de son adversaire sont mal assurés, qu'ils sont dirigés par un bras dont la force ne répond point à la valeur, il croit devoir ménager la faiblesse qui résulte de la jeunesse de

son adversaire, et il n'emploie contre lui, qu'une partie de cette force et de cette adresse dont la nature l'a pourvue; ses ménagemens donnent lieu de croire aux princes, que le jeune souverain est reconnu, et que Noureddin ne tarde à se rendre que pour paraître lui laisser plus de gloire; mais, celui-ci qui n'a bien voulu se prêter à laisser un moment d'espoir à son adversaire, que pour diminuer les regrets de sa défaite, veut enfin terminer un combat qui n'est pour lui qu'un jeu; pendant qu'Alexis déploie toute son adresse et son savoir en escrime, il saisit par le milieu du corps le jeune prince, qu'il aime mieux enlever que désarmer; un cri qui échappe en même tems à l'impératrice Agnès et à la princesse Zoé, en voyant le bras vigoureux de Noureddin, soulever son faible antagoniste, qu'il enlève de dessus son coursier, aussi facilement qu'un enfant; le cri, dis-je, que cette vue arrache aux deux princesses, instruit notre héros du nom et de la qualité de celui qu'il vient de vaincre, sans

faire usage de ses armes; aussi-tôt, il pose respectueusement le jeune souverain sur le gazon, et s'inclinant profondément, il lui dit, en lui présentant son épée, qu'il est intimement persuadé qu'il ne doit qu'à la force des ans, l'avantage qu'il vient de remporter sur lui, que loin de s'énorgueillir d'un tel succès, il est prêt à rendre les armes à celui dont la haute valeur n'annonce que trop combien il sera redoutable un jour; quelques mots qu'il ajoute encore, font connaître ses regrets de n'avoir pas reconnu plutôt l'Empereur, que l'humble soumission de Noureddin et ses respectueux complimens consolent un peu de sa défaite. Cependant Alexis l'Ange et Théodore Lascaris, qui voyent déjà les juges se préparer à déclarer Noureddin vainqueur pour la troisième fois, réclament hautement contre la proclamation : Théodore soutient avoir droit de s'y opposer, en ce qu'il a bien voulu céder une victoire facile à son souverain, mais qu'il n'a point entendu qu'un étranger profitât de sa

déférence pour lui enlever le prix. Noureddin, qui l'entend, répond qu'il ne demande pas mieux que de combattre encore contre lui; mais, pendant que Théodore va reprendre ses armes, Alexis l'Ange, plus prompt à se saisir des siennes, à obtenu du jeune Empereur, encore tout étourdi de sa chûte, l'honneur d'être son vengeur, et la permission du combat à outrance contre l'audacieux Sarrazin, c'est ainsi qu'il l'a nommé. Il s'avance vers lui en rugissant de fureur, et devançant Théodore, il lui crie qu'il n'a pas besoin de lui pour venger l'honneur des Grecs; celui-ci ne se résout qu'avec peine à céder à Alexis l'Ange, et il ne faut pas moins que les tendres regards de la belle Anne, pour lui faire respecter son futur beau-père, et lui donner la patience d'attendre qu'il eût terminé avec Noureddin, pour l'attaquer lui-même.

Cependant, notre héros que commencent à épuiser tant de divers combats, n'oppose qu'un bras fatigué aux coups furieux que lui porte son ad-

versaire, qui se repose depuis long-tems; Noureddin, d'ailleurs, n'était point comme lui animé par la jalousie et la haine qu'inspirent ses succès; il ne cherche qu'à parer les coups qu'on lui porte; il les évite avec adresse, et ne s'attache qu'à saisir l'instant de pouvoir désarmer son adversaire: Alexis l'Ange cherche au contraire à blesser le fier Musulman, dont il voudrait percer le cœur; il s'acharne, comme un tigre à déchirer sa proie; et saisissant un instant où son ennemi est moins sur ses gardes, il parvient à le blesser au bras gauche; la vue de son sang, qui sort à gros bouillons, anime notre héros, il cesse de vouloir désarmer son adversaire sans le blesser, et le frappant de toute la force de son bras, il le fait chanceler sur son coursier qui reçoit le coup qui lui était destiné, et tombe avec son cavalier, qui se trouve renversé sous lui; Noureddin, toujours noble et généreux, au lieu de profiter de l'avantage que lui donne cette chûte, ne s'approche que pour l'aider à se dégager de son

cheval; il lui tend la main pour l'aider à se relever ; mais Alexis l'Ange, insensible à cette obligeance, semble redoubler de fureur, et profitant bassement du moment où Noureddin s'incline vers lui, il lui porte dans le côté un nouveau coup d'épée; un cri d'indignation s'élève, notre héros irrité met le pied sur le corps de ce vil et perfide adversaire, et l'empêchant de se relever, il lève son épée sur la tête de ce monstre; l'effroi saisit l'ame de ses deux filles, qui tombent évanouies dans les bras des femmes qui les entourent; cependant leurs cris douloureux ont attendri la jeune impératrice et la princesse Zoé, le mot grâce est parti de leur bouche, il arrête le bras de Noureddin. Oui, dit-il, je lui fais grâce de la vie, je lui pardonne son attentat ; et, s'éloignant d'Alexis l'Ange, qui se relève tout honteux, il s'avance vers Théodore Lascaris, qui s'approche pour le combattre.

Mais les juges du camp les arrêtent tous deux, d'après l'ordre de l'impéra-

trice Xéna, qui n'a vu qu'avec une peine extrême les jeux du tournois, se changer en querelles particulières, et en combats à outrance; ils signifient aux chevaliers que les joûtes sont terminées ; et que le soleil qui touche à la fin de sa carière, ne permettant point qu'on entreprenne de nouveaux combats, ils vont proclamer le vainqueur de la journée. Sans écouter les plaintes et les représentations de Théodore, ils le séparent au même instant de Noureddin, à qui ils décernent le prix des joûtes, au bruit des applaudissemens et des acclamations générales.

Cependant Théodore s'éloigne en murmurant, et pendant qu'on conduit en triomphe le vainqueur aux pieds de la jeune impératrice, il accuse les juges d'injustice à son égard, et se promet bien de rejoindre l'orgueilleux Musulman, et de le punir de ses triomphes successifs.

CHAPITRE XI.

Le prix de la cinquième et dernière

journée, était un superbe médaillon en brillant, dans lequel on voyait d'un côté le chiffre de la jeune impératrice, et de l'autre, une gerbe de ses cheveux, unis à ceux de la princesse Erine, et de la princesse Zoé; le beau noir d'ébène de ceux de cette dernière, se marie agréablement avec le blond cendré de ceux de la jeune Agnès, et la nuance châtain-brun de ceux d'Erine, achève, par un doux contraste, de faire ressortir les couleurs distinctes de la chevelure des jeunes amies.

Ce beau médaillon est suspendu à une riche chaîne, ornée de diamans; la charmante Agnès le prend avec grâce des mains de Zoé, qui le lui présente, et moins émue que son amie en couronnant le vainqueur, elle le voit sans émotion se précipiter à ses pieds; sa main ne tremble point comme celle de Zoé, lorsqu'il lui faut soulever les cheveux du beau et vaillant chevalier pour passer à son cou, la riche chaîne et le médaillon; son extrême jeunesse et sa parfaite innocence, lui laissent remplir avec

autant d'adresse que de grâce, les fonctions dont elle est chargée; jamais vanqueur aimable, fait pour plaire, pour troubler la tranquillité d'un cœur sensible, ne fût couronné avec plus de calme et moins d'agitation d'esprit; Agnès, tout en fermant l'agraffe de la chaîne, complimente Noureddin sur les nouveaux lauriers qu'il vient de cueillir; mais sa franchise ne lui laisse pas ignorer que tel plaisir qu'elle trouve à le couronner, elle en aurait eu bien d'avantage à couronner le front d'Alexis, et elle plaisante agréablement sur l'espoir qu'elle avait conçu un instant de le voir victorieux.

Noureddin ne partage point le calme heureux de la jeune impératrice, en se mettant à ses genoux pour recevoir le paix de sa main; il a vu les yeux de la princesse Zoé encore humides des pleurs que lui a fait verser le dernier combat; la naïve Agnès ne lui a pas laissé ignorer qu'elles ont tremblé toutes deux pour ses jours, et que lorsqu'elles ont vû le cruel et féroce Alexis l'Ange abuser

indignement de la noble confiance avec laquelle il voulait l'aider à se relever pour le frapper en traitre, elles ont été toutes deux si indignées, que peu s'en est fallu qu'elles ne l'abandonnent à sa vengeance, et que leur pitié pour ses filles les a seule engagées à demander sa grâce. Noureddin répond qu'elle était dans son cœur dès que leur bouche en a témoigné le désir; sensible, au dernier point, aux témoignages d'intérêt que les princesses veulent bien lui prodiguer, et plus flatté du médaillon où sont renfermés les cheveux de la princesse Zoé, que de tous les diamans qui l'entourent, Noureddin baise respectueusement ce gage de sa victoire, et jure qu'il restera toujours sur son cœur.

Cependant les blessures qu'il a reçues ne laissent pas que d'être considérables; elles l'ont beaucoup affaibli; et lorsqu'il veut se relever, ses jambes lui en refusent la faculté; il chancèle, ses blessures se rouvrent, le sang qu'il perd avec abondance le fait retomber aux pieds de la princesse Zoé

qui reçoit sa tête sur ses genoux, et s'effraie de le voir pour ainsi dire sans connaissance ; ses cris et ceux d'Agnès ont bientôt appellé du monde à son secours, et notre héros est rappellé promptement à la vie; mais l'accident qui vient d'avoir lieu, l'empêche de jouir entièrement des fruits de sa nouvelle victoire ; ses blessures ne lui permettent pas de prendre part à la fête qui termine cette brillante journée. Il est forcé, malgré lui, de renoncer à danser avec la charmante Agnès, et ce qui est plus douloureux pour lui avec la belle et gracieuse Zoé; mais il jouit du plaisir de la regarder, et l'impératrice Xéna, dont la conversation est aussi spirituelle qu'aimable, s'efforce de le dédommager de la privation qu'il éprouve, en le faisant asseoir près d'elle, et en l'honorant de son attention d'une manière assez particulière, pour achever de le rendre l'objet de la jalousie des courtisans.

Plusieurs jours se passent avant que notre héros soit bien remis des suites du dernier tournois ; déjà

plûpart des chevaliers étrangers
'aient repris le chemin de leur pa-
ie, avant que Noureddin, guéri
: ses blessures, eût pu songer à les
iter, si diverses circonstances ne
'ussent d'ailleurs retenu à Constan-
iople. Trop favorablement accueilli
a cour de l'empereur grec, pour
:tre pas disposé à y séjourner quel-
e tems, et à profiter de son sé-
ir pour s'instruire dans les arts
ropéens, Noureddin emploie tout
tems qu'il ne passe pas près des
ucesses, à parcourir les divers édi-
:s et les monumens que renferme
vaste capitale de l'Empire Grec;
que jour il visite les plus célèbres
istes; il cause, il s'instruit avec
: sur les principes des arts qu'ils
fessent. Ils s'étonnent, en voyant
Mahométan aussi empressé d'ac-
:rir des connaissances et de ré-
ipenser le mérite par des gratifi-
tions qu'il distribue généreuse-
it à tous les artistes dont il ad-
e les talens; tous ceux qui ont
i des preuves de sa magnificence
le son amour pour les arts qu'il

se plait encourager, publient hautement ses bienfaits, et en même tems leur étonnement de voir un Sarrazin plus généreux à leur égard, que la plûpart des seigneurs de l'Empire Grec.

Parmi ceux des artistes que Noureddin avait le plus libéralement récompensé, et dont il avait suivi les travaux avec plus d'assiduité, se trouvaient plusieurs des maîtres de la princesse de Chypre, qui ne manquèrent pas de l'instruire de la conduite que le prince Sarrazin avait tenue envers eux; ils lui firent l'éloge de son goût pour les arts et de son empressement à profiter de son séjour à Constantinople pour perfectionner les talens qu'il avait reçus de la nature.

La princesse Zoé sut gré à Noureddin d'employer son tems d'une manière si louable et si conforme à ses propres goûts; l'estime qu'elle avait conçue pour lui redoubla en apprenant qu'il se plaisait sur-tout à tirer de la misère des artistes de mérite, négligés par le régent, et pour

esquels la princesse Zoé avait vai-
ement réclamé une pension ; cette
irconstance dont Noureddin avait
té informé n'avait pas peu contribué
porter au dernier point sa généro-
té envers deux familles malheu-
euses, privées du nécessaire et des
oyens de concourir à la gloire de
ur chef, par les avances qu'exi-
aient les instrumens de leur profes-
on, que de longues maladies les
aient obligé de vendre : Il leur
nna non-seulement tout l'argent
écessaire pour se pourvoir d'outils
d'instrumens de toute espèce,
ais en payant beaucoup au-delà de
valeur, des ouvrages qui n'étaient
'ébauchés ; il les encouragea à en
re de plus fins, en relevant leur
nie affaissé par le malheur et l'in-
tice des grands ; il rendit au bon-
ur et à la gloire des arts, des
mmes dont il ne fallait que ranimer
ourage abbattu.
Pendant que ces divers soins rem-
ssaient les momens de notre héros,
aine et l'envie conspiraient contre
: nous avons vu que ses succès

dans les tournois, l'avaient rendu l'objet de la jalousie de plusieurs des chevaliers grecs, et particulièrement de Théodore Lascaris; le mécontentement de celui-ci s'était sur-tout manifesté, lorsque les juges du camp avaient proclamé Noureddin vainqueur, le dernier jour du tournois, et qu'ils s'étaient opposés à ce que Théodore combattît de nouveau contre lui, aprés qu'il eût vaincu Alexis l'Ange : Théodore Lascaris avait hautement murmuré sur l'injustice qu'il prétendait lui être faite, et il lui était échappé de dire qu'il se vengerait du prince sarrazin. Malheureusement pour Théodore, ce propos fut rapporté à l'Impératrice Xéna, qui, voulant mettre fin au ressentiment de Théodore, lui fit dire qu'elle lui défendait, sous peine de tomber dans sa disgrâce, d'attaquer en aucune manière le prince sarrazin.

D'après cet ordre, Théodore Lascaris prit le parti de s'éloigner de la cour, craignant de ne pouvoir se rendre maître de son ressentiment,

'il rencontrait le prince Noureddin, t de s'exposer ainsi au mécontement le l'Impératrice.

Cependant Alexis l'Ange nourrissait contre notre héros une haîne encore plus envenimée que celle de Théodore. Il ne pouvait pardonner à Noureddin, non seulement de l'avoir vaincu, mais de lui avoir fait grâce de la vie; la honte qu'il avait ressentie de sa défaite lui avait fait jurer de tout employer pour se venger de son noble et généreux ennemi. Il ne fût pas plutôt rétabli de ses blessures qu'il songea aux moyens de donner la mort à Noureddin. Le choix des moyens l'embarrassait; la faveur dont jouissait notre héros, l'estime, la considération qu'il s'était acquises, et plus que tout cela encore, la défense que l'Impératrice avait faite à Théodore Lascaris, empêchait Alexis l'Ange de songer à attaquer Noureddin au milieu de Constantinople; mais il résolût de faire observer ses démarches, et de saisir le premier moment où il sortirait de la ville, pour se mettre à sa poursuite; il en

attendit quelque tems l'occasion, le grand nombre des monumens et des édifices en tout genre qui excitaient la curiosité de notre héros l'empêchant encore d'étendre ses excursions au déhors de Constantinople ; mais enfin lorsqu'il eût contemplé à loisir les chefs-d'œuvre que cette ville renferme, il désira voir ceux des environs ; ayant entendu parler avantageusement de la situation d'Andrinople, et des beautés de l'intérieur de cette ville, il forma le dessein de s'y rendre ; Alexis l'Ange fût presqu'aussitôt informé de sa résolution, et il s'arrangea pour le suivre dans son voyage.

Noureddin, prêt à se mettre en marche, hésita s'il se rendrait à Andrinople dans son costume mahométan ; il s'était apperçu qu'il excitait vivement l'attention des Grecs, et que dans les commencemens de son séjour à Canstantinople, il ne pouvait faire un pas dans les rues, sans être suivi d'une foule de femmes et d'enfans dont la curiosité l'importunait beaucoup ; présumant que les

habitans de la campagne moins accoutumés à voir des étrangers, se presseraient encore plus sur ses pas, il songea à se soustraire à leur importunité, en faisant le trajet de Constantinople à Andrinople, dans ses habits de chevalier; il se revêtit en conséquence de ses armes les plus simples, et sous ce déguisement, suivi de son fidèle Abdallah, il traversa les riches prairies émaillées qui règnent le long de la mer de Marmara; les habitans de cette partie de la Propontide, habitués à voir journellement des gens armés, ne firent nullement attention à notre héros, qui échappa, comme il l'avait desiré, à leur vaine curiosité. Le tems parfaitement serein le laissait jouir des vues délicieuses et variées qu'il rencontrait sur cette route; il admirait la beauté du pays; il traversa des prairies émaillées de fleurs et d'herbes odoriférantes, qui parfumaient l'air à mesure que les pieds de son coursier les foulaient sur son passage. Déjà il touchait au terme de sa course, et appercevait les clochers d'Andrinople, qu'il se flattait de

joindre sans accident, lorsqu'il aperçut dans la plaine un chasseur qui venait droit à lui, Ce chasseur n'était autre que Théodore Lascaris, qui depuis qu'il avait quitté Constantinople, s'amusait à prendre les plaisirs de la chasse, dans une petite maison qu'il avait aux environs d'Andrinople. Il ne se trouva pas plutôt à la distance de vingt pas de notre héros, que, le reconnaissant aussitôt pour le neveu de Saladin, et charmé de cette rencontre, il se précipita vers lui, en lui portant un défi. Noureddin ne reculait jamais en pareil cas ; il accepte celui que lui porte Théodore : celui-ci, qui n'était armé, qu'en chasseur, demande à l'écuyer de Noureddin, son épée; mais notre héros lui présente la sienne, et s'armant lui-même de celle d'Abdallah, qui était d'une plus faible trempe, il se met en défense, laissant à son adversaire l'honneur de porter le premier coup.

Déjà le combat était engagé entr'eux depuis quelques instans, lorsqu'Alexis l'Ange, qui, comme nous

l'avons dit, avait suivi Noureddin à quelque distance, et venait de prendre du repos pour se mettre en état de le combattre, arrive pour le défier, e le trouve aux mains avec Théodore; il se sent si peu maître de lui-même, que sans considérer que son ennemi est déjà aux prises avec un autre, il veut le forcer de se battre à l'instant même contre lui. — « Traître ! lui dit-il, je te rejoins donc enfin, voici le moment où tu vas expier tous tes avantages sur moi ». Noureddin se retourne aux éclats de cette voix, et voyant qu'Alexis se précipite sur lui, l'épée à la main, il se met en garde, et s'apprête à repousser ses coups. Cependant Théodore veut arrêter Alexis l'Ange ; il lui représente qu'il est lâche de se mettre deux contre un, et veut l'engager à attendre pour vider son différent avec Noureddin, que lui-même ait terminé son combat; nais notre héros qui se croit assez le force pour se défendre contre les leux Grecs, répond qu'il ne les raint pas, qu'ils peuvent se réunir ontre lui, et qu'il espère les vaincre

tous deux ; cette confiance qui est traitée de jactance par les deux Grecs, les animent encore contre lui, ils le chargent tous deux en même tems: Noureddin soutient leurs efforts réunis ; son adresse, ses forces, laissent même quelques momens la victoire incertaine ; mais un combat si inégal ne pouvait pas être de longue durée. Alexis l'Ange saisit l'instant où Noureddin repoussant une attaque directe de Théodore, se trouve sans défense contre lui, pour lui percer le bras de son épée. Le Musulman indigné de cette perfidie, se retourne contre Alexis l'Ange, et lui porte un si terrible coup qu'il le force à reculer de quelques pas; cependant en s'abandonnant sur Alexis, il s'enferre de lui-même dans l'épée de Théodore, et reçoit dans le côté une blessure assez profonde ; son sang qui coule à gros bouillons, l'affaiblit tellement qu'il chancelle ; Alexis qui s'en aperçoit, se hâte de lui porter un nouveau coup, qui le renverse privé de tous sentiment. Cependant, la rage d'Alexis n'est point encore assouvie ;

il veut achever de lui ôter un dernier reste de vie; mais Théodore qui, malgré sa jalousie contre Noureddin, est incapable d'une action basse, retient la main d'Alexis, et le fidèle Abdallah, qui se précipite sur son maître, semble lui faire un rempart de son corps. Cependant, on entend un grand bruit de cors de chasse, et déjà même l'on apperçoit des piqueurs qui devancent les chasseurs. Abdallah jette aussitôt des cris affreux, pour les appeler au secours de son maître. Alexis l'Ange qui a reconnu les piqueurs de la fuite de l'empereur, prend le parti de la suite; Théodore Lascaris suit son exemple, quoique n'ayant point les mêmes raisons de craindre.

Abdallah jette de nouveaux cris: ils sont enfin entendus des chasseurs, qui venant à lui, l'aident à relever son maître, déjà baigné dans son sang, et privé de tous sentimens. On s'informe de l'écuyer, quels sont ceux qui ont mis Noureddin dans cet état; il ne peut nommer les chevaliers, mais il les distingue pour être ceux

qui ont combattu les derniers contre son maître, le dernier jour du tournois ; dans son langage moitié grec, moitié arabe, il détaille la perfidie d'Alexis l'Ange. Les chasseurs sont indignés en apprenant la lâcheté avec laquelle deux chevaliers ont combattu contre un seul. On s'efforce de rappeller Noureddin à la vie : le sang qui sort en abondance de ses blessures l'a tellement affaibli, qu'on doute quelque-tems s'il lui reste encore un soufle de vie. Mais enfin ayant étanché son sang et bandé ses plaies avec des mouchoirs qu'on déchire à cet effet, on parvient, au moyen d'eaux spiritueuses, à lui faire ouvrir les yeux ; mais, hélas ! il ne tarde pas à les refermer, et à retomber dans son état d'anéantissement.

Cependant la nouvelle de l'espèce d'assassinat qui vient d'être commis sur la personne du prince sarrazin, parvient aux oreilles du jeune empereur, qui se rend aussitôt avec le reste de sa suite auprès de l'infortuné Noureddin. Le jeune souverain marque la plus grande sensibilité à

la vue de cette victime d'Alexis l'Ange ; il jure que quelques soient les auteurs de ce délit, il les fera punir sévèrement. On interroge de nouveau l'écuyer, et d'après les indications qu'il donne, les ordres sont aussitôt donnés pour se mettre à la poursuite des deux coupables ; mais l'état du blessé exigeant des secours pressans, on décide de le transporter dans la maison de plaisance de l'Empereur, qui était peu distante d'Antrinople ; c'était-là que ce jeune prince venait prendre les plaisirs de la chasse, pour laquelle il avait une vive passion ; cette fois cependant, l'humanité, le vif intérêt que lui inspire le le prince sarrazin, l'emportent sur l'amour de la chasse ; au lieu de songer à poursuivre celle qu'il avait commencée ; il annonce qu'il veut suivre le blessé, et s'assurer par lui-même de ce que pensent les medecins de ses blessures.

On dresse à la hâte un espèce de brancart, on y dépose Noureddin, et toute la suite des chasseurs se met

en marche pour retourner au palais.

Hélas ! le jeune empereur ignorait quelles personnes y étaient arrivées en son absence ; il ne soupçonnait pas que les princesses s'y étaient rendues dans la vue de lui causer une surprise agréable. Ce n'était point encore le moment où toute la cour venait respirer aux environs d'Andrinople, un air plus frais, plus pur que celui de Constantinople. L'empereur seul avait quitté la veille sa capitale : les deux impératrices et les princesses n'avaient témoigné nulle envie de le suivre, mais il ne fût pas plutôt parti, que sa jeune et charmante épouse manifesta le désir de l'aller joindre, et pressa si vivement l'impératrice Xéna, qu'elle ne pût se défendre de céder à ses instances ; suivant le désir d'Agnès, qui se faisait une grande fête de surprendre son époux, on s'arrangea pour n'arriver qu'après son départ pour la chasse; et au lieu d'illuminer les appartemens comme ils l'étaient ordinairement, lorsque la cour

y était, Agnès voulait qu'on n'éclairât qu'une seule pièce, et que personne ne parût aux fenêtres à l'arrivée de l'Empereur.

L'heure à laquelle il avait coutume de revenir de la chasse, n'était point encore écoulée, lorsqu'on entendit dans l'avenue le bruit des cors et des fanfares, qui annonçait son retour; bien éloignée de soupçonner le triste événement qui le faisait devancer l'heure ordinaire de sa rentrée, Agnès saisit gaîment le bras de la princesse Zoé, qu'une sorte de pressentiment fit alors palpiter; et devançant tout le monde, elle s'achemine au-devant de son époux; elle traverse les galeries, descend les escaliers avec rapidité, se réjouissant beaucoup de la surprise qu'elle va causer à l'Empereur, elle veut être le premier objet qui frappe ses regards, par un innocent badinage. Elle s'était couverte d'un voile ainsi que la princesse Zoé; c'est en posture de suppliante qu'elle veut se présenter aux yeux d'Alexis; elle espère l'étonner beaucoup en se découvrant à lui; mais la surprise est

de son côté, lorsqu'en entrant dans la salle des gardes, elle voit, au lieu de l'Empereur qu'elle attend, un brancard sur lequel est un chevalier dont les habits ensanglantés inspirent l'épouvante et l'horreur! Agnès effrayée à cette vue, oublie aussitôt son role, et s'avançant au-devant des porteurs, elle leur demande quel est celui qu'ils portent, et qui l'a mis dans ce cruel état. Hélas! la princesse Zoé n'a pas besoin d'entendre leur réponse pour reconnaître le malheureux Noureddin! un regard jetté sur le prince sarrazin et sur son écuyer qui le soutient, lui a bientôt fait reconnaître celui qu'elle chérit dans son cœur. Mais, dans quel état s'offre-t-il à sa vue? privé de tous sentimens, la pâleur de la mort peinte sur son visage; les vêtemens tellement couverts de sang qu'on peut à-peine en distinguer la couleur. Un effroi mortel saisit aussitôt la princesse Zoé; elle ne s'était point encore avouée combien le prince sarrazin lui était cher; mais ce moment lui apprend quel prix elle attache à son existence; en

le voyant dans un état si voisin de la mort, elle sent son cœur défaillir; elle est prête à tomber sur ce corps mourant. Abandonnée à toute la douleur qui pénètre son ame, prête, hélas! à s'évanouir, un pilier qui se trouve heureusement auprès d'elle, l'aide à soutenir ses forces abattues par le saisissement; et heureusement encore, dans ce premier moment de trouble et d'effroi, il ne se trouve personne qui remarque la pâleur de la princesse, et l'impression que fait sur elle l'accident arrivé au prince Noureddin. Agnès, la jeune et sensible Agnès, est trop occupée du blessé, et de questionner ceux qui peuvent l'instruire des causes du malheur qui vient d'arriver, pour remarquer le trouble de son amie, qui a le tems de se remettre de sa première émotion, avant que l'impératrice-mère soit arrivée au lieu de cette scène, avec les personnes de sa suite, allarmée d'ailleurs par les cris qu'avait jetté sa jeune brue, en appercevant le brancard. L'impératrice Xèna, accourue aux cris d'Agnès,

donne d'abord son attention au prince sarrasin, et Zoé eut le bonheur d'éviter les soupçons que n'eût pû manquer de faire naître l'impression que lui avait causé cet événement, impression tellement visible, qu'elle n'eût certainement point échappée à la princesse Erine, qui aurait saisi avec avidité cette occasion de faire connaître à toute la cour les sentimens coupables de la princesse Zoé, si elle avait pû les pénétrer; mais heureusement pour notre aimable héroïne, cette dangereuse ennemie de son repos n'était point du voyage d'Andrinople; retenue dans la capitale par une légère indisposition, elle ne jouit point du plaisir de pouvoir tourmenter la sensible Zoé, et la rendre l'objet de la censure, en découvrant son attachement pour un Mahométan.

Mûs seulement par des sentimens de pitié pour la victime d'une odieuse perfidie, tous ceux que la curiosité ou l'intérêt attirèrent dans la salle, ne s'occupèrent qu'à déplorer le sort du beau et vaillant chevalier, si cruelle-

ment assassiné ; car c'était de ce nom que, d'après le rapport de l'écuyer, on caractérisait le conduite d'Alexis l'Ange ; l'indignation qu'avait manifesté le jeune empreur, en apprenant ce qui s'était passé, se communiqua à l'ame de tous les spectateurs et on applaudit hautement à la résolution qu'il annonça de faire sévèrement punir les auteurs de ce lâche attentat.

Cependant les médecins appellés près du prince, après avoir visité et pansé ses blessures, déclarent ne pouvoir répondre de sa vie, avant la levée du premier appareil ; on laisse à juger les allarmes que ressentit la princesse Zoé, en attendant leur décision ; forcée d'en dissimuler une partie, elle trouvait une sorte de consolation à voir la jeune impératrice, exprimer sans détour toute son inquiétude, dans l'âge heureux où les sentimens n'ont qu'un dégré de tendresse qu'on puisse librement avouer. Agnès s'abandonnait à toute la compassion qu'elle ressentait, et lorsque Zoé s'efforçait de cacher une partie

de l'intérêt qu'elle prenait à Noureddin, Agnès lui reprochait de n'être pas assez sensible a son accident.

Cependant notre héroïne ne contenait qu'à peine la profonde douleur dont son ame était atteinte; si elle en avait réprimé les accens, elle n'en souffrait que plus cruellement; et lorsque libre de toute contrainte, elle fut retirée dans son appartement, au lieu de songer à se livrer au sommeil, elle ne s'occupa qu'à invoquer le Très-Haut pour la conservation des jours de Noureddin. Jamais ses prières n'avaient été aussi ferventes, jamais son ame pure et innocente n'avait invoqué avec autant d'ardeur les grâces de celui qui peut tout; en lui demandant la vie de son amant, elle le priait aussi de l'éclairer, de le ramener à la vraie religion, et enfin de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

Plus consolée, plus fortifiée après avoir prié quelque tems, la princesse Zoé consentit à se rendre aux instances de ses femmes qui la pressaient

de se mettre au lit, et s'étonnaient de la voir prier aussi long-tems; jamais sa piété ne s'était autant manifestée à leurs yeux; mais comme l'on connaissait son ame tendre et naturellement expansive, toujours prête à implorer le ciel pour les malheureux, en supposant qu'on soupçonnât que son redoublement de piété fût occasionné par l'accident arrivé au prince sarrazin, on n'en augura point qu'elle eût pour lui plusque de la pitié. La princesse Zoé étant rarement dans l'usage de garder quelques-unes de ses femmes auprès d'elle, lorsqu'elle était couchée, elles ne furent point surprises de recevoir l'ordre de se retirer aussi-tôt qu'elle fût mise au lit. Libre alors de se livrer entièrem ent au chagrin qui oppressait son ame, au lieu de chercher le sommeil, elle se mit a déplorer le sort du beau et vaillant Musulman moissonné à la fleur de son âge; elle maudit en elle-même l'indigne conduite d'Alexis l'Ange; elle trouva qu'il avait agi en barbare, en homme indigne du nom de Chrétien et de chevalier dont les devoirs

ne sont ni moins sévères, ni moins sacrés que ceux du christianisme. En songeant que la lâche trahison d'Alexis l'Ange allait peut-être priver la terre d'un de ses plus braves guerrier, Zoé ne réfléchissait point que ce guerrier était un défenseur du Croissant, et l'un des plus redoutables ennemis des chrétiens; les idées religieuses de la princesse grecque n'étaient pas assez exaltées pour tourner son esprit au fanatisme, et ne lui laisser envisager que les avantages que la religion pouvait recueillir de la mort de Noureddin; bien loin de-là, elle désirait voir prolonger ses jours, parce qu'il l'avait interressée avant même qu'elle ait pû songer à se tenir en garde contre son cœur; lorsqu'elle s'était apperçue des progrès qu'il y avait fait, elle avait déjà reconnu en lui tant d'excellentes qualités, que le trouvant digne de toute son estime, et désirant que tant de vertus fussent un jour récompensées; elle osait demander au ciel qu'il daignât l'éclairer et le ramener au christianisme. C'est dans cet es-

poir qu'elle implorait pour lui les bontés du Tout-Puissant ! C'est dans ces sentimens qu'elle s'entretenait du prince sarrazin, sans se croire coupable de s'intéresser à son sort, sans se faire scrupule de le rendre l'objet le plus habituel de ses pensées ; mais dans le moment où sa vie est en danger, dans le moment où elle vient de découvrir la force et la nature de l'attachement qu'il lui inspire, oh ! comme Zoé se trouverait coupable à ses propres yeux, combien elle se reprocherait son amour pour un Mahométan, si elle ne le voyait pas sur les bords du tombeau, et enfin si elle ne présumait pas que la pitié qu'elle ressent pour son malheureux sort, est sans doute ce qui donne tant d'expansion à ses tendres sentimens.

Cependant cette princesse infortunée passe la nuit entière dans l'alternative des pleurs, des plaintes et des prières ; tour-à-tour elle gémit, elle pleure, elle implore ; et le soleil déjà commençait sa carrière, que ses yeux fatigués et appé-

santis n'avaient point encore trouvé le sommeil.

CHAPITRE XII.

Pendant que la princesse Zoé cherche vainement le sommeil qui fuit loin de ses paupières, le fidèle Abdallah veille près de son maître; attentif à ses moindres mouvemens, il est prompt à saisir tout ce qu'il juge pouvoir alléger ses souffrances; la grande perte de sang qu'a faite le prince sarrazin, l'a mis dans un état de faiblesse qui lui procure un affaissement, un accablement qui inquiète beaucoup son bon et fidèle écuyer; cet acablement lui paraît si voisin de la mort, qu'il craint à chaque instant de lui voir rendre le dernier soupirs; il ne quitte pas le pied de son lit, et prête une oreille attentive pour l'entendre respirer; si quelques plaintes, quelques gémissemens échappent au blessé, Abdallah est aussi-tôt aux champs; il cherche à recueillir, à deviner ce que son maî-

tre peut desirer, et dans son aveugle tendresse il, lui donnerait des choses très - contraires à son état, si lui-même les demandait, et si les médecins n'avaient tellement réglé le traitement à suivre jusqu'à leur retour, qu'il n'y a pas moyen de s'écarter de leurs ordres.

L'état d'affaissement dans lequel Noureddin est plongé, ne l'empêche point d'articuler de tems - en - tems quelques mots, tels qu'un rêve, un someil agité arrache péniblement au malade ; deux fois le nom de Zoé est sorti de sa bouche, deux fois il l'a prononcé avec feu et avec chaleur ; quoique incapable de concevoir et de conserver une idée bien nette de ce qui s'est passé dans la salle des gardes, le prince sarrazin se rappelle confusément d'avoir vû couler les larmes de la princesse de Chypre, au moment où avec le secours des cordiaux, on ranimait ses sens : ce souvenir qui se présente à son esprit toutes les fois qu'il se trouve susceptible d'une pensée suivie, a pour lui quelque charme ;

résigné à mourir s'il le faut, il lui est doux de songer qu'il sera regretté de Zoé; quel est l'homme insensible à l'idée de coûter des pleurs à la beauté? Ce sentiment tout personnel qu'il est, est trop dans la nature, pour ne pas se faire sentir à tous les cœurs; nous aimons à exciter les regrets; les larmes que nos amis viennent verser sur nos tombes, semblent adoucir l'amertume d'y descendre. Hélas! celui qui meurt loin de sa patrie, loin des êtres qui lui furent chers, est privé de l'espoir consolateur qu'on viendra pleurer sur son tombeau; et si la mort lui laisse le tems de songer à cette privation, il ressent doublement le chagrin de mourir loin de ses amis.

Mais revenons au prince Noureddin, dont les douces vertus ont fait des amis de ses gens, et qui est bien sûr de trouver en eux un attachement assez grand pour desirer même de le suivre au tombeau; c'est le vœu sur-tout de son fidèle Abdallah; il a bien juré de ne point survivre à son maître; il est prêt à s'immoler

s'il succombe à ses blessures. Ce bon serviteur attend avec la plus grande impatience la levée du premier appareil ; cet instant doit décider ce qu'on peut espérer pour les jours de Noureddin ; quelle crainte, quelle appréhension n'éprouve point Abdallah ! comme il compte les momens ! comme il calcule l'heure à laquelle les médecins ont promis de se rendre chez son maître !... Leur arrivée, ou plutôt leur pansement est cependant retardé par le jeune empereur, qui ayant manifesté le désir d'être présent à l'opération, est attendu pour la voir commencer : Abdallah gémit de ce retard, il maudit en lui-même l'intérêt que le jeune souverain prend à son maître, et voudrait, au prix de tout son sang, qu'on levât de suite l'appareil. Enfin ses vœux sont exaucés : l'empereur arrive, il s'approche du lit du malade, demande de ses nouvelles avec ce tendre et touchant intérêt qui est le partage de la jeunesse, et il donne l'ordre de commencer.

Présent, pour la première fois de

sa vie, à une opération chirurgicale, le jeune prince donne des marques d'attendrissement, en voyant ce que le pansement fait souffrir au blessé, pendant que celui-ci supporte avec fermeté, et sans laisser échapper aucune plainte, la levée des trois appareils apposés sur ses blessures ; le sensible Alexis ne peut retenir ses larmes : ses regards inquiets interrogent les médecins; ils n'hésitent pas à déclarer dans le meilleur état possible la blessure que Noureddin a reçue dans le côté; mais il n'en est pas de même des deux autres, qui, quoique moins dangereuses par leur nature, portent si évidemment le caractère, les traces du poison, qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles ont été faites avec des armes empoisonnées; leur couleur noire et livide frappe jusqu'au jeune et inexprimenté Alexis; il demande avec inquiétude ce que signifie la différence de l'état de ces blessures. Les médecins ne répondent qu'en secouant la tête : ils disent qu'un grand crime a été commis en la personne de ce che-

valier. Aussitôt les spectateurs indignés, à la tête desquels est le régent lui-même, s'écrient par un mouvement spontané, qu'il faut savoir de quelles mains sont parties les blessures qui portent les traces du poison; on interroge l'écuyer, qui déclare que c'est Alexis l'Ange, qui a blessé son maître au bras, et au défaut de la cuirasse; le régent, qui protège un peu Théodore Lascaris, semble bien aise d'apprendre que ce n'est pas lui qui a transgressé les loix de la chevalerie, en commettant un crime aussi horrible, que celui de faire usage d'armes empoisonnées; mais l'indignation de l'empereur est au comble contre Alexis l'Ange; il jure qu'il expiera chèrement son attentat, et reportant son attention sur le prince sarrasin, il demande s'il n'est nul espoir de le sauver, s'il n'est plus tems d'arrêter les effets du poison; les médecins répondent que si, qu'ils espèrent encore conserver les jours du chevalier, mais il déclarent que sa guérison sera longue et demandera les soins les plus constans et les plus

assidus. Ah! pourvu que vous le guérissiez, il n'importe, repond avec feu le jeune empereur, soignez-le comme s'il était mon frère, sauvez ses jours, et mes trésors vous seront prodigués. Oui, ajoute-t-il, en se retournant vers les courtisans qui l'entourent, je ne voudrais pas, pour la moitié de ma couronne, que le commencement de mon règne fût souillé par le meurtre d'un brave et vaillant chevalier tel que celui-ci; sa qualité d'étranger ne me le fera protéger que plus vivement! ce ne sera pas sous mon règne qu'on commettra impunément des injustices; et tout grand qu'est Alexis l'Ange, il sentira le poids de ma vengeance! on applaudit au discours du jeune souverain, dont tout annonce la justice; Abdallah est si transporté d'admiration et de plaisir de l'entendre parler de venger son maître, que se précipitant à ses pieds, il baise avec transport le bas de son habit, et exprime dans son langage sarrasin, les sentimens dont il est pénétré. Loin de s'offenser de l'action de ce bon serviteur, l'empereur le re-

lève avec bonté et lui recommande de bien soigner son maître ; et sortant de la chambre du blessé, il rencontre des officiers de son palais qui venaient lui annoncer qu'Alexis l'Ange venait d'être conduit à Andrinople, et qu'au bruit de son arrestation, Théodore Lascaris s'était rendu de lui-même en prison. Dieu soit loué ! s'écrie le jeune souverain, les coupables sont donc en ma puissance ! il s'agit à présent de savoir quelles espèces de peines doivent être décernées contre eux. On assemblera à ce sujet le conseil. — En semblable occasion, dit un vieux chevalier, très-respecté par son ancienne valeur et la sagesse de ses conseils, on convoquait autrefois une assemblée générale des chevaliers, et ceux-ci ayant à leur tête le grand sénéchal, commençaient par assister à une messe du St.-Esprit, célébrée à voix basse dans la chapelle du palais, et après avoir ainsi imploré les lumières du ciel, ils entendaient les informations et décernaient les peines contre les chevaliers félons, indignes d'ap-

partenir à un corps dont l'honneur est la première loi! — Je maintiendrai cet ancien et respectable usage; oui, je veux qu'on le mette en exécution, et puisque vous connaissez la marche à suivre en ces cruelles circonstances, c'est vous que je charge de veiller à ce qu'on remplisse exactement les formes voulues par l'antique chevalerie, lorsqu'il s'agit de maintenir l'honneur et l'intégrité de son ordre.

Le vieux chevalier s'incline respectueusement, en signe de soumission, et fier de la confiance dont l'honore son jeune souverain, il s'apprête à instruire le grand sénéchal de ce qu'il doit faire dans cette occasion.

Cependant, Andronic témoin de la fermeté et de l'assurance avec laquelle son pupile a annoncé sa volonté suprême, se sent intérieurement piqué de n'avoir pas été consulté; il voit le moment où l'autorité va lui échapper; il s'aperçoit qu'Alexis ne se laissera pas long-tems gouverner. Il hésite, si, en cette circonstance, il n'usera pas de son pouvoir

s'opposer aux volontés que l'empereur vient de manifester; mais, avant de s'élever directement contre sa décision, il essaye de représenter qu'il pourrait être dangereux de soumettre un aussi grand seigneur qu'Alexis l'Ange, au tribunal des chevaliers, qu'il serait plus convenable qu'il fût jugé par les pairs de l'empire. — Pourquoi cette distinction, reprend l'empereur, puisque c'est comme chevalier qu'il s'est rendu coupable, c'est comme tel, et par son corps, qu'il doit être jugé. — Mais sire, considérez d'abord que cet usage est tombé en désuétude, et qu'en voulant le rétablir, en livrant à toute la sévérité des loix de chevalerie, un des plus puissans seigneurs de la cour, vous risquez d'exciter peut-être une révolte... — Que dites-vous, réplique le vieux chevalier, les forces de l'état ne reposent-elles pas en des mains qui sauront en imposer aux mutins? Si l'on a lieu de redouter quelque chose, ce serait plutôt le ressentiment du grand sultan Saladin, si l'on ne vengeait point l'attentat commis sur son

neveu, on risquerait de voir ses armes se tourner contre l'empire grec, et peut-être, hélas! succomberions-nous sous ses puissans efforts!

Andronic sent la force de ce dernier raisonnement, et la crainte de Saladin, qu'il redoute plus que tous les potentats de l'Europe, l'engage à ne point s'opposer davantage aux mesures qu'on veut prendre contre Alexis l'Ange; il l'abandonne donc entièrement au jugement des chevaliers.

Le grand Sénéchal, en sa qualité de chef d'armes et comme celui à qui il appartient de maintenir l'honneur et les lois de la chevalerie, prend les informations nécessaires, et convoque l'assemblée générale. Pendant que tous les chevaliers se rassemblent et se disposent à juger cette grande affaire, la cour décide que s'étant transportée à la maison de plaisance d'Andrinople, elle y restera dès ce moment, quoique ce ne fût pas tout-à-fait l'époque où elle avait coutume de s'y établir. Le jeune Empereur, qui desire surveiller les soins qu'on

donne au prince sarrarin, à la guérison duquel il prend le plus vif intérêt, contribue beaucoup à faire adopter ce projet; la princesse Zoé en est enchantée, parce qu'il lui fournit l'occasion d'avoir à chaque instant des nouvelles de Noureddin; cette jeune et sensible princesse ne put goûter un instant de repos, tant que les médecins n'eurent point déclaré son amant hors de tout danger; et lorsqu'ils eurent répondu de la guérison de ses blessures, la joie qu'elle ressentit de cette asssurance, la mit tellement hors d'elle-même, qu'elle eût autant de peine à cacher la satisfaction qu'elle ressentait, qu'elle en avait eu les jours précédens à cacher l'excès de son affliction: heureusement que la part que prenait la jeune Impératrice et l'Empereur lui-même, à la situation de Noureddin, donnant le ton à toute la cour, pour affecter une extrême sensibilité à ses malheurs, la princesse Zoé put laisser paraître une partie de ses sentimens, sans faire soupçonner ce qu'ils avaient de condamnable, et en paraissant

ne partager que l'innocente douleur d'Agnès, dont le bon cœur s'ouvrait facilement à la compassion pour un beau et brave chevalier assassiné pour ainsi dire sous ses yeux. Zoé trouva le moyen de se procurer de ses nouvelles presque toutes les heures, tant qu'il fût en danger. Déjà, depuis deux jours, on était rassuré sur sa vie ; on était parvenu à arrêter les effets du poison, et les blessures étaient dans le meilleur état, lorsque la princesse Erine vint rejoindre la cour à Andrinople ; elle trouva les esprits rétablis des inquiétudes qu'on avait conçues ; et le calme apparent de Zoé lui fit croire qu'elle n'avait pas pris plus de part qu'une autre à un événement qu'Erine avait appris avec trop d'indifférence, pour ne pas observer malicieusement l'impression qu'en avait reçue la princesse de Chypre, si elle se fût trouvée alors avec elle ; mais maintenant qu'Agnès a repris toute sa gaieté, et qu'avec l'aimable légéreté qui la caractérise, elle cherche à se dédommager des pleurs qu'elle a versés, en se livrant

à toutes les dissipations qu'on lui propose, la présence de la princesse Erine ne pouvant s'annoncer plus à propos. Nous avons vu, au commencement de cet ouvrage qu'elle avait un véritable talent pour créer des amusemens, inventer des jeux et des parties de plaisirs pour la jeune Impératrice; elle déploie en cette occasion toutes les ressources de son esprit; et pendant qu'on convoque l'assemblée des chevaliers, pour juger l'affaire d'Alexis l'Ange et le livrer à la sévérité des lois, Erine et Agnès ne sont occupées que de varier les amusemens de l'intérieur du Palais. La liberté dont on jouit un peu plus dans les maisons de plaisance que dans la Capitale, multiplie ces plaisirs; la pêche, la chasse, les jeux de toute espèce remplissent tour-à-tour les momens de ces jeunes princesses, et lorsqu'une partie de l'Empire est en deuil, pour l'accusation portée contre l'un des plus puissans seigneurs de la cour, les personnes que nous venons de nommer, se livrent à une telle dissipation, qu'elle attire le blâme de

l'impératrice Xéna, qui reproche surtout à Erine, dont l'âge plus avancé doit mieux apprécier les convenances, d'entraîner sa jeune bru dans des parties de plaisir que la circonstance rend déplacées. Pour la première fois peut-être, l'impératrice Xéna trouve le Régent de son avis. Les égards qu'il croit devoir à la famille d'Alexis l'Ange lui font blâmer la conduite de sa sœur, qu'il trouve très-inconséquente; et l'on engage l'impératrice Agnès à modérer son goût pour les amusemens, jusqu'à ce que le fameux procès soit terminé.

Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que la princesse Zoé avait pris le moins de part possible aux diverses parties arrangées par la princesse Erine; son ame, quoique rassurée sur les dangers qu'avait courus Noureddin, était encore trop fortement émue pour rechercher les distractions; elle avait allégué, autant qu'elle avait pu, des prétextes pour se dispenser d'y prendre part: sa santé lui en avait fourni de plausibles; elle était fort altérée depuis l'événement

qui l'avait tant alarmée ; et la promenade était la seule dissipation que Zoé se permit de goûter. Un matin, que, suivant sa coutume, elle était descendue dans les jardins du Palais avec la jeune Impératrice, qui se plaisait à se promener seule avec elle, sans autre suite, après avoir fait divers tours d'allées, les jeunes et charmantes amies se disposaient à rentrer ; en traversant la galerie et le vaste corridor qui conduisaient à l'appartement d'Agnès, elles apperçurent l'Empereur, sortant de chez le prince sarrazin, qu'il continuait de voir très-assidument, et pour lequel il prenait chaque jour plus d'amitié.

Alexis s'empresse de s'approcher des princesses, et la jeune Agnès lui demandant des nouvelles de Noureddin, il répondit qu'il allait de mieux en mieux, qu'il était même levé en ce moment ; que si les princesses voulaient le voir, elles s'assureraient par elles-mêmes qu'il approchait de son rétablissement. A l'heureuse nouvelle de l'entière convalescence de Noureddin, le cœur de la princesse Zoé pal-

pita avec violence; elle n'avait osé interroger l'Empereur sur ce qu'elle desirait tant de savoir, et sans la promptitude d'Agnès à demander des nouvelles du prince sarrasin, il est probable que notre héroïne eût ignoré l'état actuel de sa santé; mais à la proposition d'Alexis d'entrer dans la chambre du malade, elle se sent combattue d'un côté, par une sorte de pudeur, qui lui défend d'entrer chez un jeune homme; et de l'autre, fortement attirée par le désir de s'assurer par ses yeux, du rétablissement de l'objet qui lui est cher. Pour Agnès, qui réfléchit beaucoup moins que Zoé, et qui, naturellement curieuse, aime à voir tout par elle-même, elle accepte volontiers la proposition qui est faite; et lorsque son amie lui observe que l'Impératrice-mère trouvera peut-être leur démarche peu convenable, et contraire à l'exacte bienséance de leur rang, Agnès répond avec vivacité, « nous pouvons aller partout avec l'empereur, je pense que quand nous sommes avec lui, personne ne doit trouver à redire à

nos démarches.—Sans doute, repond Alexis, qui n'avait même pas écouté ce que venait de dire la princesse Zoé, vous pouvez aller partout avec moi. Zoé, intérieurement charmée de voir son objection rejettée, se laisse entrainer par Agnès, qui continuant de s'appuyer sur son bras, quoique notre héroïne eût plus besoin qu'elle d'être soutenue, suit Alexis dans l'appartement du prince Sarrasin.

Celui-ci, qui était loin de s'attendre à la visite des princesses, etait languissament couché sur un espèce de lit de repos; il réfléchissait en ce moment à la bizarrerie de son étoile, qui, après lui avoir fait recevoir une éducation et des connaissances rares chez les Mahométans, lui avait donné le désir de parcourir les cours de divers princes chrétiens; et après lui avoir fait acquérir quelque gloire dans celle de l'empereur grec, l'avait en dernier lieu exposé à être lâchement attaqué, et à périr sans secours si les cris de son fidèle écuyer n'eussent attiré près de lui les

gens d'Alexis. Au milieu des diverses pensées que ces réflexions suscitent au prince Noureddin, son attention est tout-à-coup détournée par le bruit de différentes voix qu'il entend à la porte de sa chambre : il écoute attentivement .... il croit distinguer la voix de la princesse Zoé .... mais n'osant ajouter foi au rapport de ses oreilles, il se persuade qu'il se trompe, et qu'une trop flatteuse illusion peut seule lui faire entendre le son d'une voix chérie, qu'il présume bien loin de son appartement : quelle est sa surprise, lorsque la porte s'ouvrant lui fait appercevoir les deux princesses ! . Il peut à peine en croire ses yeux : Abdallah, encore plus étonné que son maître, et moins familiarisé avec les usages européens, ne peut retenir une exclamation de surprise, en voyant des femmes, et sur-tout les princesses, entrer dans la chambre de son maître ! peu s'en faut qu'invoquant le divin prophète, il ne lui demande si ce n'est pas une vision, si ce ne sont pas des houris échappées du paradis, qui viennent

visiter Noureddin, et lui porter de célèstes consolations.

L'exclamation d'Abdallah, sa stupéfaction divertit la jeune impératrice, mais achève de déconcerter la princesse Zoé, déjà toute tremblante en mettant le pied dans l'appartement. Cependant Noureddin, revenu de sa première surprise, veut témoigner combien il est flatté de l'honneur qu'il reçoit, et s'empressant de bien recevoir les princesses, il veut, pour plus de décence, quitter son lit de repos; il essaie de se lever et faire quelques pas au-devant d'elles; mais la faiblesse de ses jambes ne lui permet pas encore de se soutenir, et sans le bras d'Alexis, plus prompt qu'Abdallah à lui prêter un soutien, le prince sarrazin allait tomber en chancelant aux pieds des princesses. On le force à se rasseoir sur son lit de repos, et afin de l'empêcher de songer à se lever de nouveau, Alexis et les princesses approchent leurs sièges fort près de lui; la jeune et naïve Agnès témoigne au prince sarrazin combien elle et Zoé ont été

sensibles à son accident ; elle lui dit avec autant de vérité que de candeur, qu'elle ne cessait de demander à chaque instant de ses nouvelles, et que sa chère Zoé a versé bien des larmes sur son sort. Sa sensible compagne rougit en l'entendant parler ainsi : et au lieu de confirmer l'assurance que son amie donne au prince sarrazin de l'intérêt qu'elle prend à ses blessures, elle peut à peine articuler deux mots, et ces deux mots sont une sorte de restriction de la sensibilité qu'on lui attribue, mais le son de sa voix, ses regards touchans attestent si bien celle qui est au fond de son cœur, que Noureddin ne peut s'y méprendre : pour la première fois il conçoit l'espoir d'être aimé ; il lit dans les yeux de la princesse Zoé, il partage son trouble, son émotion ; il voit combien elle est attendrie des ravages que ses blessures ont fait sur toute sa personne. La grande quantité de sang qu'il a perdu, a rendu son teint d'une extrême pâleur ; ses yeux ont perdu une partie de leur éclat, tous ses

traits sont tirés, changés, mais il n'en semblent que plus intéressans; ils n'en font qu'une plus vive impression sur la princesse Zoé; jamais dans toute la force de la santé, dans tout l'éclat de la plus brillante vigueur, rehaussée de la gloire des armes et de la valeur, il n'a paru aussi redoutable, aussi séduisant à notre héroïne, que dans cet état de langueur, lui prête de nouveaux charmes; il semble qu'on se défie moins des progrès de la sensibilité qu'on éprouve pour un convalescent, et que tout dispose en sa faveur alors qu'on est moins en garde contre le danger: Zoé l'éprouve; elle a vainement combattu pour contenir les sentimens de son cœur dans les justes bornes que les convenances lui commandent. Un seul instant de la vue de Noureddin blessé et languissant lui fait sentir combien il lui est cher, combien sont vains tous les calculs et les raisonnemens de la froide prudence. L'amour s'insinue dans son cœur avec plus de force que jamais, et Noureddin qui commence à se

douter de son bonheur, sait en témoigner sa reconnaissance par des regards qui pénètrent au fond de l'ame de Zoé, et achèvent d'enflammer son cœur. Cependant Agnès qui ne découvre point ce qui se passe entièrement chez son amie, l'accuse presque de froideur pour Noureddin; elle lui reproche de ne lui dire presque rien, et pour ne point mériter un tel reproche, elle accable le prince sarrazin de questions, elle lui demande s'il a beaucoup souffert; laquelle de ses blessures était la plus douloureuse; laquelle est plus prête à se fermer; et elle joint à ses premières questions une infinité de petites demandes minutieuses auxquelles, distrait par la vue de la princesse Zoé, dont il cherche sans-cesse à rencontrer les regards, Noureddin ne répond qu'avec une hésitation qui fait croire au jeune empereur, qu'Agnès le fatigue et le fait trop parler pour sa situation; il engage ces dames à ne point prolonger plus long-tems leur visite, et après avoir promis à Noureddin qu'aussi-tôt qu'il

sera en état de marcher, il le conduira au jardin à l'heure où s'y rendent les princesses, il sort avec elles de chez le prince sarrazin. En les reconduisant, il réfléchit à la sévère étiquette de leur rang, dont il vient de les engager à s'écarter ; et pensant alors comme Zoé l'avait fait précédemment, que l'impératrice Xéna pourrait leur faire quelques reproches, il pense qu'il vaut mieux ne pas lui parler de la visite qu'on vient de faire, et dire simplement qu'on vient de la galerie des tableaux, qui est proche de l'appartement de Noureddin, et par laquelle ils passent en se rendant chez l'impératrice-mère.

Les princesses se prêtent volontiers à cette petite dissimulation, et le peu de courtisans qu'ils rencontrent sur leur passage sert parfaitement leur projet.

CHAPITRE XIII.

La visite des princesses, le tendre

intérêt que Noureddin avait lu dans les yeux de l'héritière de Chypre ; cet espoir si doux d'être aimé, semblable à un beaume salutaire, agit si puissamment sur ses blessures, que deux jours après elles se trouvèrent pour ainsi-dire fermées ; les forces étant assez revenues pour lui permettre de sortir de son appartement, il sollicita du jeune Alexis, l'honneur de consacrer sa première sortie à celles qui l'avaient si généreusement visité.

Le tems ne permettait point ce jour-là de jouir de la promenade, et quoique l'avis d'Alexis conforme à celui des Esculapes, fût que Noureddin esseyât d'abord ses forces dans le jardin, le jeune empereur qui ne se sentait point le courage de contrarier le vif désir du prince sarrazin, de rendre ses devoirs aux princesses, consentit à le conduire chez elles

Agnès était en ce moment enfermée avec la princesse Zoé, qui lui répétait un morceau de chant qu'on venait de recevoir de la cour de France ; Agnès qui aimait beaucoup les airs de son pays, avait voulu

jouir seule du plaisir d'entendre Zoé répéter l'une de ces romances tendres, que les troubadours provençaux composaient pour la cour de Philippe Auguste.

Alexis instruit par les femmes de la jeune impératrice, qu'elle est enfermée dans son cabinet avec Zoé, et entendant qu'elles font de la musique, défend de prévenir sa jeune épouse de son arrivée; il fait signe à Noureddin de le suivre et l'introduit sans bruit par une porte secrète dont il porte toujours la clef.

Zoé occupée dans ce moment à remonter sa harpe, dont une corde venait de se casser, ne s'apperçut point de l'arrivée de l'empereur et de Noureddin; mais Agnès que le bruit le plus léger distrait facilement, se retourne au moment où son époux ferme la porte, et sa surprise en voyant le prince sarrazin avec lui allait trahir l'incognito de leur entrée, mais un signe d'Alexis l'empêche de rien dire : afin de n'être point apperçus de Zoé, les deux arrivans restent auprès de la porte, et

la princesse qui ne se doute pas des personnes qui l'écoutent, continue sans embarras la répétition du morceau qu'elle étudie. Le couplet que Zoé chantait, peignait les tourmens d'un cœur sensible forcé de dissimuler les tendres sentimens dont il est rempli, et de feindre par devoir de n'éprouver que de l'indifférence pour l'objet de sa tendresse. La princesse trouvait dans ce couplet un si grand rapport avec sa propre situation, que s'abandonnant tout-à-fait à l'expression des sentimens qu'elle trouvait si bien rendus, elle chantait cette plaintive romance avec une ame, une vérité, une expression sentimentale qui prêtaient de nouveaux charmes à sa voix naturellement douce, flexible et tendre ; Noureddin était en extase ! Jamais il n'avait entendu chanter la princesse Zoé, et jamais aussi une voix aussi harmonieuse ne s'était fait entendre à son oreille ; il se croyait ravi au septième ciel ! et dans l'excès de son ravissement, deux fois il se frotta les yeux pour s'assurer s'il était véritablement éveillé et si

la voix qu'il entendait était réellement celle d'une mortelle. Pour concevoir la surprise de Noureddin il faut se rappeller que les sarrazin étaient à cette époque plus barbares qu'ils ne le sont maintenant, et que les arts cultivés chez eux étant sur tous les points fort au-dessous de la perfection qu'avaient atteinte les Grecs la musique, comme les autres arts étant fort en retard chez eux, le prince n'avait point d'idée de tous les charmes d'une belle voix, graduant et filant avec art des sons aussi doux qu'harmonieux, mariés aux accords d'un instrument qui développe toutes les grâces, et semble le plus favorable de tous pour l'accompagnement : qu'on se peigne donc toute l'ivresse que dût éprouver notre héros, en écoutant la princesse Zoé; il n'avait vu jusqu'alors en elle que la plus belle des femmes; que celle qui avait fait la plus vive impression sur son cœur, par l'effet de sa beauté, et plus encore de cette bonté d'ame qui se peignait dans tous ses traits; maintenant il voit en

elle une réunion de talens qui suffirait seule pour charmer le plus indifférent; il voit qu'elle unit au chant, aux accords les plus séduisans, l'art de rendre si bien les paroles qu'elle chante, qu'il suffirait d'entendre les inflexions pour en deviner le sens; mais Noureddin n'en est point réduit là; il commence à entendre assez bien le français qu'il apprend depuis quelque tems, pour comprendre à peu de choses près toutes les paroles de la romance, et la manière dont Zoé la chante, lui donne lieu de penser qu'elle n'est point née insensible, et qu'elle sent par elle-même tout ce qu'elle exprime si bien.

Le dirons-nous même, au risque de faire accuser notre héros d'un amour-propre désordonné, il croit, il espère être pour quelque chose, dans les tourmens qu'exprime la princesse Zoé; il lui semble que c'est à lui qu'elle adresse le reproche de ne point partager son amour, et peu s'en faut, que pour lui prouver le contraire, il ne se précipite à ses pieds,

et ne lui jure devant l'Empereur, une tendresse à toute épreuve ; mais le jeune Alexis, qui ne connait pas le sentiment de l'amour, et qui est bien loin de se douter de celui que ressent le prince Sarrazin, l'arrache à l'enthousiasme qu'il éprouve, en témoignant par un battement de main, tout le plaisir que lui a fait le morceau que vient de chanter Zoé ; celle-ci se retourne toute étonnée d'entendre des applaudissemens derrière elle, et se croyant seule avec Agnès, elle reste stupéfaite en appercevant l'empereur et le prince Sarrazin ; elle rougit excessivement en entendant ce dernier louer sa voix, et l'heureux choix des paroles qu'elle vient de chanter ; elle voudrait pour beaucoup de choses qu'il ne les eût point écoutées, et lorsqu'Alexis, à qui le premier couplet de la romance a échappé, propose à Zoé de la recommencer et de la leur donner toute entière, elle s'en défend, prétend ne point la savoir assez bien pour la répéter devant des étrangers ; mais le jeune souverain insistant, il fallut bien finir par

céder, car comment résister aux volontés d'un Empereur? Zoé prouve donc sa complaisance; malgré sa répugnance à répéter ce morceau devant le prince Noureddin, elle le recommence; mais, hélas! avec quelle différence! Au lieu de cet abandon sentimental qui donnait tant de charmes à sa voix, tant d'ame, d'expression à ses accens, la princesse Zoé, gênée, embarrassée par la présence de Noureddin, tremble, balbutie; et redoutant l'application qu'il peut faire des couplets, elle en affaiblit l'expression, elle les chante sans goût, et si mal, en un mot, qu'Agnès, qui ne pénétre point la cause de son trouble, ne peut concevoir qu'elle se laisse ainsi intimider par la présence d'une seule personne; elle ignore que cette personne est celle de toutes dont son amie redoute le plus la pénétration, et lorsqu'elle lui dit qu'elle ne reconnait plus sa voix, qu'elle n'a jamais si mal chanté, Zoé en convient, en cherchant à s'excuser sur ce qu'elle ne sait véritablement pas le morceau qu'on veut qu'elle exécute, elle tâche

de se dispenser de l'achever ; Alexis répond qu'il faut alors qu'elle les en dédommage par un autre ; Noureddin appuie fort cette demande. Cependant le trouble, l'embarras de la princesse Zoé, dont il devine un peu la cause, se communique jusqu'à lui ; il balbutie en la priant de continuer, il lui lance des regards si tendres, qu'il achève de la déconcerter, et que ne sachant ce qu'elle fait, la pauvre enfant ne peut trouver un air qu'elle prétend convenir à sa voix ; vainement elle parcourt son cahier, vainement Agnès lui en propose plusieurs ; elle les rejette sous divers prétextes, et pour la première fois, Agnès lui reproche de se montrer capricieuse et de mauvaise volonté ; Alexis plaisante ; il prétend que la douce Zoé est fâchée de la petite niche qu'il lui a faite ; que le ressentiment d'avoir été surprise lorsqu'elle se croyait seule avec Agnès, l'engage à montrer maintenant de la rancune, à affecter de se faire prier. Il ajoute gaîment que si sa qualité d'oncle et de souverain ne l'engageait à ne rien faire de contraire à

la dignité de son caractère, il se mettrait aux genoux de la petite mutine, et qu'en lui demandant pardon de l'avoir entendue malgré elle, il solliciterait en même-tems plus de docilité à ses désirs. Agnès répond avec vivacité que le prince Noureddin n'a point les mêmes raisons de conserver son décorum, et qu'au surplus un homme ne s'humilie point en se mettant aux pieds d'une jolie femme. Noureddin, que ce propos indiscret de la jeune Agnès semble autoriser à se mettre aux genoux de Zoé, veut s'y précipiter : notre héroïne s'oppose à cette plaisanterie ; elle assure qu'elle chantera tout ce qu'on voudra, plutôt que de souffrir le prince à ses pieds ; et reprenant sa harpe, elle s'apprête à chanter de nouveau ; mais l'arrivée de l'impératrice mère, qu'on entend dans la pièce voisine, met fin aux badinages des princesses ; elles se hâtent d'aller au-devant de l'impératrice Xéna, qui marque d'abord quelque étonnement de voir le prince sarrasin sortir du cabinet de l'impératrice Agnès ; cependant elle lui

témoigne sa satisfaction de le voir aussi bien rétabli de ses blessures, et l'accueil distingué qu'elle lui fait, donnant le ton à toute la cour, Noureddin est comblé de protestations d'intérêt et d'amitié, par la foule des courtisans qui viennent successivement rendre leurs hommages à la jeune souveraine.

L'affluence qui se porte chez l'impératrice force bientôt notre héros, encore un peu faible, à se retirer chez lui; il y rentre tout occupé de la charmante Zoé, et bien décidé à profiter de l'attachement que lui montre l'empereur, pour se rapprocher des princesses le plus qu'il lui sera possible, et saisir toutes les occasions de leur faire sa cour; il n'a rien de plus pressé le lendemain, que de se rendre chez l'impératrice-mère, mais vainement il se flatte d'y trouver l'aimable Zoé; elle n'y paraît qu'à l'heure du cercle, et entourée de surveillans importuns, qui empêchent le prince Noureddin, de lui adresser rien de particulier; il s'apperçoit même qu'elle évite ses regards, qu'elle semble crain-

dre les rencontrer ; il tremble alors de lui déplaire ; les espérances qu'il a conçues la veille s'évanouissent, et presqu'entièrement découragé, il ne sait s'il doit encore se flatter d'être aimé.

Un autre intérêt vient l'arracher aux incertitudes de l'amour ; son affaire qui occupe tous les esprits, qui est le sujet de toutes les conversations de la ville et de la cour, était alors sur le point d'être jugée.

Nous avons dit que les ordres avaient été donnés pour convoquer l'assemblée des chevaliers ; déjà depuis long-tems l'assemblée générale de tous ceux qui étaient alors à Constantinople avait eu lieu ; les témoins, les dépositions avaient été entendus, et d'après le concours des preuves, on ne pouvait douter qu'Alexis l'Ange ne fût condamné. Son crime était trop public, sa trahison trop lâche et trop noire pour qu'il ne fût pas déclaré *traître, félon, et recru chevalier au premier chef*. Telle était alors la dénomination de ces sortes de crimes. Reconnu coupable à un tel point,

Alexis l'Ange ne pouvait continuer de jouir des honneurs de la chevalerie : sa dégradation était certaine, il ne s'agissait que de savoir si elle ne serait point suivie de la peine de mort. Les avis des chevaliers étant discords sur ce point, et le bruit se répandant dans le même moment que la santé du chevalier blessé se rétablissait, qu'il donnait le plus grand espoir de guérison, on résolut de différer la sentence, d'attendre pour la prononcer que le prince Noureddin fût en état de répondre lui-même aux interrogatoires, et d'expliquer comment les faits s'étaient passés, afin de savoir jusqu'à quel point Théodore Lascaris était impliqué dans cette affaire. Les deux seigneurs furent en conséquence reconduits en prison, où, malgré les honneurs et les égards qu'on conservait pour leur rang, ils étaient, en qualité d'accusés *de félonie*, dépouillés des marques honorables de leur dignité de chevaliers.

On ne fut pas plutôt instruit que le prince sarrasin était en état de sortir, que le conseil, pressé de se débarras-

ser d'une affaire qui lui pesait, indiqua une nouvelle assemblée. La famille des deux accusés attendait le jugement avec une cruelle anxiété : celle de Théodore Lascaris avait l'espoir qu'il serait absous, mais celle d'Alexis l'Ange tremblait de voir son chef dégradé, déshonoré à jamais. Tout le monde plaignait le sort des intéressantes filles d'Alexis l'Ange. Nous avons déjà fait connaître les charmes d'Anne et d'Eudoxie ; nous avons dit que l'une était sur le point d'épouser Théodore Lascaris, et l'autre, Alexis Ducas. Déjà l'on s'occupait des préparatifs de ces deux hymens qui devaient se faire avec beaucoup de pompe, lorsque la malheureuse rencontre de Noureddin et l'attentat horrible du haïneux Alexis l'Ange vinrent troubler toute la joie de la famille, et rompre les nœuds si bien assortis qu'on s'apprêtait à former. A la nouvelle de l'arrestation et de l'accusation portée contre Alexis l'Ange, le père d'Alexis Ducas défendit à son fils de voir davantage Eudoxie, et il ne cacha pas que si le père de cette

jeune personne était condamné, il ne souffrirait jamais que son fils s'unît à une famille déshonorée. Cet arrêt, dont on ne pouvait dissimuler la justice, porta au comble la douleur des jeunes amans : ils ne virent d'autre ressource que d'essayer de fléchir les juges, et de les porter à l'indulgence; mais vainement employa-t-on tous les moyens de les intéresser, vainement eut-on recours aux ressorts connus de l'intrigue, les preuves étaient si positives, le témoignage des médecins qui attestaient le poison, était d'un si grand poids, que malgré toute leur bonne volonté et tout l'intérêt qu'inspirait la malheureuse famille d'Alexis l'Ange, tout portait à croire qu'il serait condamné. Dans cette triste occurrence, l'épouse et les filles de l'accusé résolurent d'aller implorer la pitié de l'Impératrice-mère, qui avait toujours marqué beaucoup de bonté pour cette famille.

En conséquence, la veille du jour où la fameuse affaire devait être jugée, la triste famille d'Alexis l'Ange fit demander une audiance particulière à

l'impératrice Xéna, qui ne crut point devoir refuser cette faveur; mais bien décidée à n'en pas accorder d'autre, elle reçut avec un mêlange de froideur et de pitié les supplications qui lui furent adressées par Arténice et ses filles; elle les assura qu'elle plaignait sincèrement leur situation, qu'elle désirerait de tout son cœur pouvoir l'adoucir, mais qu'elle s'était promise de ne jamais se mêler d'affaires judiciaires, sur-tout de celles qu'on pouvait considérer comme criminelles; elle leur dit que le Grand-Conseil étant saisi de cette affaire, on pouvait être tranquille sur son intégrité et son entière justice; que c'était vers lui qu'elles devaient tourner leurs sollicitations, qu'elle pensait, au surplus, être assez inutiles, parce qu'il ne se déciderait que sur les preuves... La belle Anne et l'intéressante Eudoxie fondirent en larmes en entendant l'Impératrice parler ainsi; elles ne savaient que trop que toutes les preuves étaient contre leur père, et qu'on ne pouvait le faire absoudre que par faveur; elles se jettèrent aux pieds de Xéna, et cher-

chant à l'émouvoir par leurs larmes et leurs prières, elles la conjurèrent d'intercéder pour leur malheureux père; de faire paraître en sa faveur cette clémence qui la distinguait. L'Impératrice les releva avec bonté, les assura de toute l'estime qu'elle conserverait toujours pour elles, et pour leur mère; mais elle leur dit positivement qu'elle ne pouvait rien faire près des juges; qu'elle avait donné sa parole à l'Empereur de ne se mêler aucunement de cette affaire, et qu'elle serait fidèle à sa promesse. En prononçant ces derniers mots, l'Impératrice craignant de se laisser fléchir par la douleur où son refus plongeait toute cette famille, lui tourna le dos, et passa dans une pièce voisine.

Anne voulait l'y suivre, se traînant sur ses genoux, en continuant d'implorer sa pitié, mais sa mère et sa sœur, qui jugeaient cette persévérance aussi inutile qu'humiliante, la forcèrent de se relever, et l'entraînèrent hors de l'appartement de l'Impératrice-mère, où elles rougissaient d'avoir vainement demandé grâce.

Cependant, Arténice dont la constitution était très-délicate, et dont l'ame avait beaucoup souffert depuis l'accusation portée contre son époux, ne pût supporter l'idée de le voir comdamné à un supplice infamant; elle avait jusqu'alors espéré pour lui, et ne pouvait croire que le conseil des chevaliers dégradât un si grand seigneur! Mais la réception de l'impératrice, son refus absolu d'intercéder pour lui, ravissant à sa malheureuse épouse tout espoir de grâce, elle se sentit si cruellement oppressée, que pouvant à peine se soutenir et s'appuyant sur Eudoxie, elle eût toutes les peines du monde à traverser les vastes pièces de l'appartement de l'impératrice; elle sentait le besoin de regagner sa voiture et de se faire conduire chez elle, mais avant qu'elle ait pû atteindre le grand escalier, ses forces l'abandonnant, ses jambes fléchirent sous elle, elle tomba évanouie dans les bras de ses filles. On s'empressa de secourir Arténice, les femmes de l'impératrice accoururent près d'elle

et lui prodiguèrent tous les soins que son état exigeait; mais comme il était occasionné par la douleur, leur empressement fut long-tems inutile; elle ne donnait aucun signe de vie, ses filles allarmées jettaient les hauts cris; Anne se précipitait sur le corps de sa mère qu'elle couvrait de larmes et de baisers, elle l'appellait, elle la conjurait de ne point l'abandonner; la douleur d'Eudoxie s'exprimait différemment, ses pleurs coulaient en silence, elle ne jettait aucun cri, mais le sombre désespoir qu'on lisait dans ses yeux, annonçait qu'elle ne survivrait point à sa mère, qu'elle avait une des ces ames fières qui ne peuvent supporter le deshonneur. La situation de cette malheureuse famille intéressait tous les cœurs; un grouppe nombreux l'entourait et prenait part au sujet de sa peine, lorsque tout-à-coup on voit paraître le prince Noureddin, qui ignorait ce qui s'était passé, et qui venait rendre ses devoirs à l'impératrice; étonné de l'espèce de rassemblement qu'il apperçoit dans l'anti-

chambre, il s'approche pour en savoir la cause : un officier du Palais qui se trouve là, voulant lui faire bassement la cour, lui dit que c'est la famille d'Alexis l'Ange, qui vient d'implorer vainement l'impératrice Xéna ; trop juste, ajouta-t-il, pour écouter une pitié déplacée, notre auguste Souveraine n'a rien voulu entendre, elle laisse à vos juges le droit de prononcer, c'est-à-dire qu'elle veut qu'on rende une entière justice; ces dames n'ont que trop senti qu'elle vous était due, et c'est ce qui les met dans l'état où vous les voyez ; on les plaint, parce qu'elles sont jolies, mais cependant tout le monde désire la punition.... Noureddin interrompt ici l'orateur, il ne lui permet pas d'achever sa phrase, qu'il pense pouvoir redoubler l'affliction des objets qu'il avait sous les yeux ; par délicatesse autant que par prudence il imposa silence à celui qui lui parlait, et jetta un regard de compassion sur l'infortunée famille de son ennemi. L'arrivée du prince sarrazin avait occasionné un certain

mouvement dans le grouppe qui entourait Arténice et ses filles ; on s'était ouvert pour laisser un passage libre au prince qui avait eu toute facilité de contempler la triste situation de cette famille éplorée. Un murmure qui s'éleva à son approche ayant attiré sur lui l'attention d'Eudoxie, elle ne put contenir les mouvemens d'indignation qu'elle éprouva en voyant l'auteur de tous ses maux, celui qui occasionnait le déshonneur de son père, et la rupture d'un mariage qui était l'objet de tous ses vœux ; approche, lui dit-elle, barbare, féroce Musulman ; viens jouir de tout le plaisir de la vengeance ; contemple cette famille dont tu as ruiné le bonheur ! vois ma mère mourante de douleur ; vois ma sœur, et moi, toutes deux, hélas ! Nous touchions à l'instant heureux de former les plus doux liens ! Une mère aussi tendre que justement chérie, d'accord avec un père dont nous nous honorions, s'apprêtait à nous unir aux objets de notre tendresse ! L'amour et l'hymen nous souriaient ;

lorsque ta fatale rencontre avec mon père, ta funeste querelle avec lui, a détruit tout l'édifice de notre bonheur!... Ah que n'es-tu resté dans les déserts de ton Arabie! Pourquoi es-tu venu chercher au milieu des Grecs la gloire des combats, et exciter la jalousie par tes triomphes! Que n'as-tu succombé dans les tournois, tu ne serais pas aujourd'hui la cause de nos misères.... Mais pourquoi t'accuser? Pourquoi te reprocher tes victoires, il en est une que tu pourrais remporter sur toi-même; mais hélas, comment l'espérer! L'ame d'un Musulman n'est pas susceptible d'humanité!. Non, mes pleurs, ceux de ma sœur, l'état même de ma mère, ne peuvent t'attendrir sur notre sort, tu jouis, barbare! de notre humiliation? » Nous avons dit qu'Eudoxie était belle, elle l'était sur-tout en ce moment où elle s'exprimait avec une véhémence qui animait tous ses traits et l'exaltation de la plus vive sensibilité; Noureddin ne put l'entendre sans être ému; il ressentait jusqu'au fond du cœur le regret

d'être, quoique bien innocemment, la cause des chagrins de cette intéressante personne ; il se serait reproché de faire le malheur de toute une famille ; et se laissant entraîner par sa compassion, il sentit expirer tout son ressentiment contre Alexis l'Ange, et se hâte de répondre à Eudoxie en ces termes. — Fille du Christ, qui juge si mal de l'humanité d'un Musulman ; apprends que les enfans de Mahomet ne sont point étrangers à la clémence, apprends que celui que ton père a offensé est peut-être plus disposé que tu ne le penses à se laisser toucher par ta douleur...— Qu'entend-je ! dit Arténice qui commençait à reprendre ses sens, et dont les oreilles avaient été frappées des derniers mots de sa fille, et de la réponse du prince sarrazin. Qu'entends-je ! dit-elle, en tâchant de relever sa tête encore couverte des ombres de la mort ; quoi seigneur, vous pourriez pardonner à mon époux ?— Oui, je puis, madame, pardonner à votre époux ; je puis en votre faveur et en celle de ces inno-

çentes créatures, non-seulement oublier l'indigne conduite du chef de votre famille, mais même unir mes efforts aux vôtres pour sauver son honneur, et conserver intact le sang qui coule dans les veines de vos enfans! » A cette offre aussi généreuse qu'inattendue, Arténice sent ses forces se ranimer; elle lève les yeux au ciel! et ses bras supplians expriment, au défaut de sa voix, toute la gratitude dont elle est pénétrée. Anne et Eudoxie s'écrient en même-tems; serait-il possible! Quoi vous seriez assez généreux! Noureddin qui ne cherche point à fixer sur lui l'attention des spectateurs déjà très-surpris de sa conduite, quoiqu'il ait prononcé sa dernière phrase à demi-voix, de manière à n'être entendu que des parties intéressés et des personnes qui se trouvaient très-près de lui, se rapproche encore davantage d'Arténice, et lui dit à l'oreille: trouvez moyen, madame, d'engager les médecins à se rétracter de l'accusation de poison, et je vous promets que loin de charger votre époux, je

mettrai mes soins à justifier la manière dont il s'est conduit dans notre rencontre. » Après avoir donné à cette famille un avis aussi salutaire, et lui avoir rendu l'espérance, il se dérobe à l'expression de sa reconnaissance et à la curiosité de tout ce qui l'entoure, qui brûle de savoir ce qui vient d'être dit, dont on n'a entendu qu'une partie.

Le prince renonce au dessein de se rendre en ce moment chez l'impératrice, où le bruit de l'indisposition d'Arténice et de sa conversation avec Noureddin occupe déjà les esprits qui s'accordent cependant à penser que quelque modération que le prince sarrazin soit disposé à mettre dans son accusation, il est impossible qu'Alexis l'Ange soit absous, d'après le concours unanime des dépositions et des aveux que lui-même a fait dans son premier interrogatoire.

On assure que le prince va lui-même donner des éclaircissemens sur les promesses qu'il vient de faire aux belles affligées, et les per-

sonnes qui se flattent de posséder le mieux l'art de tirer la vérité en paraissant déjà instruites, se disposent à déployer tous leurs talens à l'entrée de Noureddin, au salon où il est attendu avec la plus impatiente curiosité ; mais il dérange tous les pièges tendus à sa discrétion, en se retirant chez lui, où il s'enferme pendant que la famille qu'il vient de rassurer, court chercher des solliciteurs puissans auprès des médecins, qui ont soigné Noureddin.

CHAPITRE XIV.

Le désir modeste d'être généreux sans ostentation avait seul porté notre héros à sacrifier le plaisir qu'il espérait trouver dans la société de la princesse Zoé, qu'il se flattait de rencontrer chez l'impératrice-mère; mais en se rendant digne de son estime, par une action généreuse, il goûtait une si douce satisfaction, qu'il passa fort tranquillement cette soirée sans regretter trop amèrement le plaisir dont

il s'était privé. Il se plaisait à penser que lorsque la princesse de Chypre connaîtrait les motifs de son absence du cercle, et toute la conduite qu'il avait tenue envers la malheureuse famille d'Alexis l'Ange, non-seulement elle approuverait qu'il se fût dans cette occasion renfermé chez lui, mais elle donnerait encore plus d'éloges à la compassion qu'il avait manifestée; et à l'action qui allait en être la suite, lorsqu'elle saurait qu'il n'avait suivi que l'impulsion générale pour agir, d'après l'impression que les événemens du matin avaient donné aux esprits.

Il importait peu à Noureddin d'être approuvé ou désaprouvé par les courtisans; il ne désirait que le seul suffrage de la princesse Zoé, et la bonté du cœur de cette jeune personne, lui ayant plus d'une fois fait plaindre le sort des filles d'Alexis l'Ange, il était certain qu'en s'occupant de l'adoucir, il aurait son approbation; et de quelque nom que les autres caractérisassent son action, il serait satisfait s'il avait le bonheur d'être loué par

la princesse Zoé. Devenue l'objet unique de ses vœux et de ses espérances, il n'envisageait point de plus grands délices que de faire une action estimable à ses yeux; et dès qu'il eût pensé à l'intérêt qu'elle avait montré pour la famille de son ennemi, il vit dans la clémence un moyen de lui plaire; dès-lors ses désirs s'unirent à ceux d'Artenice et de ses filles, et il souhaitait presque autant qu'elles mêmes, qu'elles réussissent dans leur tentative près des médecins.

Avant la guérison de Noureddin, dans le premier moment où l'affaire avait été portée au conseil des chevaliers, on avait fait agir des témoins pour les engager à ne point charger Alexis l'Ange plus que Théodore Lascaris, mais la crainte de se compromettre en faisant une déposition contraire à la déclaration qu'ils avaient faite devant l'empereur dans le premier moment, avait engagé les médecins de ne point se contredire, et à parler dans l'interrogatoire comme ils l'avaient fait précédemment; maintenant que les circonstances étaient

changées, que le prince Sarrazin était à-peu-près guéri de ses blessures, et qu'on assurait qu'il était lui-même disposé à pardonner à son ennemi, et à décider qu'il soit absous, les médecins crurent pouvoir se montrer plus accessibles, et l'appas d'une forte somme d'argent les engagea à retracter une partie de leurs dépositions.

Pendant que les amis du coupable Alexis l'Ange, travaillaient à le disculper, la grande cité de Constantinople retentissait du son des cloches funèbres, annonce terrible de la sentence qui allait être prononcée! on la regardait comme si certaine, que les ordres avaient été donnés pour dresser dans l'église cathédrale de Ste-Sophie, l'échafaud pour les cérémonies cruelles de la dégradation d'armes et de chevalerie; on devait exécuter de suite la sentence, afin de mettre fin aux anxiétés des chevaliers consternés de voir flétrir l'un de leurs frères.

Cette terrible journée venait de s'ouvrir; déjà l'on avait célébré dans

la chapelle du Palais la messe du St.-Esprit, à laquelle avait assisté le grand Sénéchal à la tête de toute la chevalerie. Ce corps respectable venait de passer dans la salle du conseil, lorsqu'au grand étonnement d'une partie des assistans, on vit entrer le jeune empereur, qui déclara qu'il voulait assister à ce conseil extraordinaire; il prit place sur son trône, ayant auprès de lui les grands officiers de la couronne, et le régent Andronic, un peu contrarié de la disposition du jeune Souverain à prendre déjà part aux affaires d'état. Les chevaliers s'assirent des deux côtés, se plaçant suivant leur rang et leur ancienneté; le grand Sénéchal se mit en face du trône près d'une table, et deux hérauts appelèrent le prince d'Antioche, qui, d'après le désir de l'empereur, s'était déclaré le frère d'arme du prince sarrazin, et avait réclamé pour lui la justice de la cour, dans un attentat qui blessait les lois de l'honneur et de la chevalerie. Conduit honorablement aux pieds du trône, le prince Boémond répéta les plaintes qu'il

avait portées à la première assemblée du conseil ; se retirant ensuite pour laisser la liberté de délibérer et d'entendre les dépositions, il fut reconduit par les hérauts avec les mêmes honneurs dans un appartement voisin. Le Sénéchal lut alors les informations: appelant à la barre l'écuyer de Noureddin, on lui communiqua sa précédente déposition, lui demandant s'il la confirmait, ce qu'il fit, en attestant de nouveau qu'elle était conforme à la vérité. Les piqueurs de l'Empereur furent ensuite appelés, et confirmèrent, comme l'écuyer, la déposition qu'ils avaient faite en qualité de témoins. Ce fut alors le tour des médecins, auxquels on lut la déclaration qu'ils avaient faite dans la première assemblée ; ceux-ci, fidèles à l'engagement qu'ils avaient pris, se rétractèrent de l'accusation de poison ; ils déclarèrent qu'à la vérité, à la levée des premiers appareils, ils avaient cru reconnaître dans deux des blessures, des traces qu'elles avaient été faites avec des armes empoisonnées, mais qu'après un plus ample examen,

et sur-tout d'après la prompte guérison de ces blessures, ils s'étaient convaincus que ce qu'ils avaient pris d'abord pour des traces de poison, n'étaient qu'une espèce de rouille, qui s'était probablement détachée des armes du chevalier injustement soupçonné d'un crime atroce.

A cette déclaration, à laquelle le conseil ne s'attendait pas, un murmure s'éleva en faveur de l'accusé; et l'on donna l'ordre de l'introduire ainsi que son complice Théodore Lascaris.

Tous les deux parurent avec une contenance humble, humiliée, dépouillés des ornemens de leur ordre sans manteaux, sans éperons, sans mortier. Alexis l'Ange savait que sa sentence était prononcée, il la voyait écrite dans la contenance de plusieurs des chevaliers, et s'attendant à la dégradation, à voir ses armes dépiécées, et foulées aux pieds, ses éperons dorés, tranchés par le bourreau, les prières des morts et vigiles prononcées, lui vivant, sur son corps, comme sur un homme mort

à la chevalerie, honneur et prud'homie (1), il aviat passé la nuit dans les angoisses les plus cruelles, et l'idée de la honte dont sa famille allait être couverte, ajoutait encore à ses tourmens ; il avait bien reçu le matin un billet d'Eudoxie, qui lui faisait part de ses espérances ; mais ne pouvant supposer dans le prince sarrazin une générosité dont lui-même était incapable, il n'avait ajouté aucune foi aux espérances de sa fille, et ne voyait que la mort qui pût le sauver de la honte de la dégradation. Théodore Lascaris, qui était bien moins coupable que lui, était aussi beaucoup plus tranquille sur son propre sort ; mais touché de celui qui attendait le père de son amante, il portait sur son front l'empreinte de la douleur, et ne contemplait qu'en frémissant l'auguste assemblée qui allait prononcer leur jugement.

(1) Telles étaient les peines que prescrivaient les lois de la chevalerie contre les traîtres et félons.

On introduisit dans le même moment le prince Noureddin, qui fut conduit à sa place avec les plus grands honneurs; le prince d'Antioche rentrant dans la salle, vint se placer près de lui pour écouter la lecture qui fut faite aux accusés des chefs d'accusation portés contre eux: lorsque cette nouvelle lecture fut terminée par la dernière déclaration des médecins, le prince Noureddin se levant, dit avec noblesse, qu'il n'hésitait pas à rejetter leur première assertion, pour n'ajouter foi qu'à la dernière; que le soupçon de poison était trop odieux pour lui paraître devoir être accueilli contre un chevalier, qu'il reconnaissait s'être conduit avec autant de bravoure que de loyauté dans le combat qu'il lui avait livré.

Tout le conseil manifeste sa surprise en entendant l'offensé s'exprimer ainsi; et le Sénéchal ayant répondu à notre héros, que son écuyer n'avait point parlé comme lui de la conduite d'Alexis l'Ange, Noureddin repartit qu'il ne serait pas éton-

nant que son écuyer eût rendu un compte inexact ; que son ignorance de la langue grecque, et son extrême attachement pour son maître avaient pû l'égarer, et le porter à charger fortement un ennemi qui avait menacé les jours d'un maître qu'il adorait ! « Je pense, ajouta généreusement notre héros, qu'on doit plus en croire ma propre assertion, que celle d'un esclave qui ne connaît pas la valeur des termes qu'il emploie et qui ignore de quelle conséquence peut être son erreur. »

Mais, reprit l'un des chevaliers, qui ne pouvait revenir d'entendre notre héros parler ainsi à la décharge de son ennemi, vous convenez avec votre écuyer, qu'Alexis l'Ange vous a attaqué à forces inégales, qu'il vous a obligé de vous battre contre lui, dans le même tems que vous vous défendiez contre Théodore Lascaris? — Ce n'est point Alexis, repart Noureddin, qui m'a forcé de combattre deux ennemis à-la-fois ; c'est moi-même, qui, comptant trop sur mes forces, ai osé me flatter de résister à

leurs efforts réunis; Théodore Lascaris a voulu me faire des observations à ce sujet, je ne les ai point écoutées. J'en fais ici la déclaration, et je veux qu'elle serve à disculper les chevaliers de ce que leur conduite dans cette circonstance peut avoir de repréhensible et de contraire aux loix de la chevalerie.

A ces derniers mots, à ce trait inattendu de grandeur d'ame, de prendre sur lui tout les torts de cette affaire, tous les chevaliers restent muets d'étonnement; ils se regardent les uns les autres, et Alexis l'Ange, qui, malgré l'espoir que sa famille avait tâché de lui donner, n'avait pu croire ni même concevoir l'idée d'une générosité telle que celle dont Noureddin lui donnait l'exemple, resta si stupéfait, en l'entendant parler, qu'un seul regard jetté sur lui, aurait appris à ses juges combien il méritait peu le soin que Noureddin prenait de le défendre : Théodore moins coupable, et d'un caractère mieux fait pour concevoir une action noble et

généreuse, conserva plus de sang-froid, et ne laissa paraître dans ses traits que la satisfaction de se voir rendre justice; il sût renfermer l'admiration qu'il ressentait, et n'en laissa paraître qu'une partie.

Pour le jeune Empereur, qui ne savait point encore dissimuler les mouvemens de son ame, et qui se rappellait d'avoir entendu Noureddin s'exprimer différemment sur la conduite d'Alexis l'Ange, il proféra une exclamation qui prouvait combien il admirait la générosité du prince sarrasin, mais en même-tems combien il doutait de l'innocence d'Alexis l'Ange! La plupart des chevaliers n'y croyaient pas plus que lui; lorsqu'il fut question de recueillir les voix, le sénéchal eut occasion de s'en convaincre; malgré le déni des preuves, un grand nombre opinait encore pour la dégradation; plusieurs disaient, que comme un criminel ne peut pas être admis à se condamner lui-même, lorsque les preuves ne l'accusent pas, de même l'offensé ne pouvait, par excès de gé-

nérosité, prendre sur lui les torts de celui que les preuves condamnaient; et qu'enfin la rétraction des médecins venait trop tard pour n'être pas considérée comme très-suspecte. Mais, en dépit de ces raisons, le désir qu'éprouvaient les chevaliers de conserver l'honneur de leur ordre, et de sauver leur confrère, prévalut, et la pluralité prononça : qu'il ne fallait pas priver le prince Noureddin de la gloire d'un pardon généreux. Alexis l'Ange fut, en conséquence, envoyé absous, et par suite, Théodore Lascaris, à qui l'on ne pouvait reprocher que de n'avoir pas sû contenir son ressentiment, et de ne s'être point assez opposé à la lâche attaque d'Alexis.

Lorsqu'on prononça la sentence d'absolution, le jeune Empereur qui avait un vif amour de la justice, et qui voulait que les coupables fussent punis, s'écria que si Alexis l'Ange était absous, il ne paraîtrait du moins de long-tems à sa cour; qu'il ne voulait pas y voir de traître; et, se tournant aussi-tôt vers Andronic, avec

une fermeté dont celui-ci fut étonné, il lui dit qu'il fallait exiler Alexis au moins pour six mois, que ce serait encore une peine bien douce pour tous ses torts.

Cet arrêt fût exécuté, et le conseil admira la fermeté et la justice du jeune prince, qui promettait d'être un jour un grand souverain. Andronic seul murmura tous bas d'être bientôt forcé d'abandonner les rênes de l'empire, et il se promit de chercher un moyen de les retenir.

Cependant, tout le monde entoura le prince Sarrazin, tout le monde applaudit à la grandeur d'âme qu'il venait de montrer; le prince d'Antioche fut celui de tous qui se montra le plus charmé de l'action de Noureddin : notre héros ne lui avait point fait part de son dessein; il s'était contenté de lui dire qu'il parlerait comme il pensait devoir le faire, en sorte que lorsqu'il l'entendit défendre celui que lui-même était venu accuser, il fut dans une surprise qui ne put être égalée que par son admiration; la conduite de Noureddin

lui paraît le résultat des plus hautes vertus, de celles que le christianisme commande et inspire, *le pardon des injures*. Le précepte de faire le bien pour le mal, de prendre pitié d'un ennemi abbattu.

Dans le premier moment d'enthousiasme qu'éprouvait Boémond, il ne put se persuader que celui qui était capable d'une telle action, ne fût pas Chrétien dans le cœur, et prenant la main de Noureddin, qu'il serra affectueusement — « Oui, dit-il, vous êtes digne d'être Chrétien ! si je ne me trompe, vous l'êtes par le cœur, par les sentimens, mais soyez-le réellement, faites-vous instruire, faites-vous baptiser, et vous serez véritablement mon frère; oui soyez Chrétien, et ma sœur est à vous... Oui, la douce, l'aimable Amélie sera votre épouse !... » A cette proposition que Boémond pense devoir être reçue avec beaucoup de joie par notre héros, celui-ci reste muet. Le prince d'Antioche suppose que son silence est occasionné par l'incertitude où il est de savoir si sa sœur

acceptera volontiers son hommage, et par l'embarras qu'il éprouve peut-être encore pour se décider à un changement de religion ; il s'empresse de le rassurer sur le premier article, en lui avouant que sa sœur ne l'a point vu avec indifférence ; il l'assure qu'instruite de ses vertus par lui-même, elle lui donnera sa main avec autant de plaisir que de confiance : hélas ! Boémond pense, en parlant ainsi, enflammer le cœur de Noureddin, et le déterminer à mériter bientôt la main d'Amélie ; mais le tems n'est plus où ce nom pouvait faire palpiter le prince Sarrazin ; Amélie n'est plus rien pour lui : Boémond s'est mépris sur le sentiment qu'elle lui inspira ; cette aimable enfant, la première de son sèxe qui l'intéressa, semble n'avoir que préparé son cœur aux feux de l'amour, et Zoé seule les lui fit connaître. Notre héros ne juge pas cependant à propos de détromper Boémond de l'attachement qu'il lui suppose pour sa sœur, il se contente de le remercier de l'honneur qu'il veut lui faire, lui dit qu'il ne peut

en profiter, n'étant nullement dans le dessein de changer de religion. « Eh ! quoi, s'écrie Boémond, êtes-vous donc épouvanté des devoirs d'un Chrétien? craignez-vous de ne pouvoir remplir les obligations qu'impose ce titre sacré ! » Ah ! mon ami ! ne le craignez pas ; Dieu a mis dans votre cœur toutes les vertus que réclament notre sainte religion : ne les rendez pas inutiles, en fermant les yeux à la vérité ; croyez-moi, les devoirs des chevaliers ont beaucoup de rapport avec ceux des Chrétiens ; vous connaissez les premiers, vous les remplissez fidèlement ; que vous en coûtera-t-il pour pratiquer les autres ? vous avez l'amour de l'humanité, une tendre charité pour vos semblables, vous savez pardonner les injures ! Eh ! mon ami, c'est le précepte le plus difficile à observer, c'est celui sur lequel nous sommes souvent rébelles à notre maître ; mais vous, qui nous prouvez que vous savez maîtriser les ressentimens humains, vous le pratiquerez sans efforts, et en devenant Chrétien, vous obtiendrez le

mérite de vos vertus. Je ne vous parle point de la foi, de la fidélité, de la bravoure que demande le christianisme, il nous enseigne que ce n'est point par la force du corps, mais par la grandeur de l'âme qu'on doit se mesurer; et qui, plus que vous, est fait pour le sentir? mais ce n'est pas à moi qu'il convient de vous guider, de vous éclairer sur ces objets; laissez-moi seulement vous mettre en des mains..... — Je vous rends graces, répondit Noureddin, en l'interrompant, renonçez je vous prie, au projet de ma conversion, et laissez-moi jouir tranquillement des douceurs que l'homme de bien peut goûter dans toutes les religions, lorsqu'il porte en lui-même le sentiment de la vertu. Permettez-moi de croire qu'il n'est pas besoin d'être Chrétien, pour se faire un devoir de l'humanité... — Non, sans doute, dirent plusieurs personnes qui s'approchaient pour complimenter notre héros, si l'on doutait de cette vérité, vous nous en convainqueriez; laissez ce prêcheur!... il a manqué sa vocation,

dit un autre ; oui, Boémond aurait dû se faire missionnaire ; il a toutes les dispositions du monde pour cet état, reprend un troisième ; et il sent vivement le regret, reprend le pieux prince d'Antioche, de n'avoir pas le talent de mieux persuader la vérité. En disant ces mots, d'un ton expressif, il s'éloigne avec un air de mécontentement, qui n'échappe point à Noureddin, mais qui glisse sur lui, parce qu'il trouve une sorte d'injustice à vouloir forcer les autres d'être de son avis ; et que, résolu de rester dans la religion où il a été élevé, toute conversation tendante à le presser d'en changer, lui déplait et le fatigue. Il se livre donc plus volontiers aux nouveaux auditeurs qui l'entourent, et qui, trop légers et trop peu occupés eux-mêmes de l'affaire de leur salut, pour s'embarrasser de celui du prince Sarrazin, lui laissent toute liberté de penser et d'agir comme il lui plaît en matière aussi importante. Le sage discours de Boémond n'est rappelé par quelques-uns, que pour être tourné en ridicule : Nou-

reddin en rougit, et cherche à donner un autre tour à la conversation ; mais le sujet sur lequel on ne tarit point, c'est sur la conduite qu'il vient de tenir ; à voir la foule des courtisans qui l'entourent, qui viennent le féliciter, on croirait qu'il a remporté une victoire complète sur les ennemis ; sa modération, sa grandeur d'âme sont pleinement récompensées par les éloges qu'on lui donne. Alexis l'Ange, absent, est peut-être plus humilié dans l'opinion publique, que s'il eut été condamné ; alors du moins il eût été plaint ; mais n'étant qu'exilé, lorsqu'on est intérieurement persuadé qu'il est coupable, on se livre au plaisir d'en médire, et ses ennemis profitent de cette occasion pour rappeler divers traits qui ne sont rien moins qu'à son honneur.

CHAPITRE XV.

Le prince Noureddin est arraché au grouppe nombreux qui l'entoure, par un message de l'Empereur, qui

l'invite à venir prendre place dans sa voiture pour retourner à Andrinople. Cette attention, cette marque si éclatante de la plus haute faveur, redouble les égards qu'on s'empresse de témoigner au prince Sarrazin. Il est conduit en triomphe à la voiture de l'Empereur, et rencontre sur son passage Alexis l'Ange et sa famille; le premier détourne les yeux, ne pouvant soutenir les regards de celui envers qui il est si coupable, et qui s'est si noblement vengé de ses outrages; son épouse et ses intéressantes filles expriment à notre héros toute leur reconnaissance, par leurs regards attendris; l'expression muette et cependant touchante de ce grouppe, naguère si désolé, rendu maintenant au bonheur, à l'espérance, par la générosité de Noureddin, achève de le remplir de la plus douce satisfaction. Il parvient à la voiture de l'Empereur, qui le fait placer près de lui, et le comble de caresses pendant toute la route; il lui dit qu'il n'a point voulu le laisser retourner à cheval, à Andrinople, dans la crainte que ses

blessures, qui ne sont pas encore entièrement fermées, ne se r'ouvrissent par la fatigue ; et il ajoute gracieusement que des hommes tels que lui, doivent être ménagés, et conservés pour le bonheur de l'humanité.

Noureddin témoigne toute sa sensibilité à ces gracieuses paroles, et répond au jeune souverain par d'autres choses flatteuses ; nous ferons grâce à nos lecteurs, de tous les complimens mutuels qu'ils s'adressèrent pendant la route, ainsi que des adulations des courtisans, qui avaient l'honneur d'être placés avec notre héros dans la voiture de l'empereur: nous dirons seulement que l'heureuse conclusion de l'affaire d'Alexis l'Ange parût encore resserrer l'amitié qu'Alexis le jeune portait à Noureddin : elle en vint bientôt au point que l'empereur ne pouvait être un instant sans lui. Mais parlons de l'effet que produisit à la cour l'événement dont nous venons de rendre compte. On pense bien que les Impératrices et les Princesses n'en témoignèrent pas moins de satisfaction que

l'Empereur lui-même ; La princesse Zoé versa des larmes de joie, en apprenant la manière dont notre héros s'était conduit. Comment n'aurait-elle pas admiré tant de grandeur d'âme ? Comment n'aurait-elle pas applaudi, avec toute la Cour, à la magnanimité de sa conduite ? et cependant quelle dangéreuse séduction pour son cœur! Comment ne pas s'attacher de plus en plus à celui qui réunit tant de vertus à tant de moyens de charmer ? La malheureuse princesse ne sent que trop combien ses moyens de défense sont impuissans ; vainement elle se rappelle tout ce qui doit l'éloigner du prince sarrazin, elle ne le rencontre pas de fois, qu'elle ne soit prête à tout oublier ; et qu'elle ne sente augmenter son amour. Son cœur palpite aussi-tôt qu'elle l'apperçoit, elle craint à chaque instant de dévoiler sa faiblesse ; elle évite autant qu'elle peut de prononcer le nom qui lui est si cher ! La personne qui l'occupe le plus, est celle dont elle parle le moins ; elle craint tant de se trahir, de faire connaître

à notre héros la faiblesse de son cœur, qu'elle évite de rencontrer ses yeux ; Noureddin, qui cherche sans cesse les siens, qui voudrait y trouver un encouragement à ses vœux, trompé par l'affectation de Zoé à fuir ses regards, se persuade qu'il a le malheur de lui déplaire ; entièrement découragé, il devient triste, sombre ; il perd cette espèce d'assurance que commençait à lui donner l'heureux espoir qu'il avait conçu. Cependant il ne peut se résoudre à se priver volontairement de la vue de celle qui règne impérieusement sur son cœur ; il la cherche au contraire avec plus d'empressement que jamais ; l'amitié du jeune Empereur lui en fournit l'occasion ; il l'accompagne en tout lieu ; il est admis familièrement chez l'impératrice Agnès, chez qui il trouve presque toujours son adorable Zoé ; mais cette sage et prudente princesse trouve bientôt moyen de se soustraire à des entrevues dont elle sent tout le danger ; s'appercevant qu'elle ne voit pas de fois le prince sarrazin, qu'elle ne remporte

de lui un souvenir plus cher, et qu'elle ne sente s'affaiblir l'espèce d'horreur que lui avait d'abord fait éprouver la seule idée d'aimer un Musulman, elle sent qu'elle n'a d'autre parti à prendre que de le fuir courageusement, d'éviter sur-tout les occasions de le voir presque seul, n'ayant d'autres surveillans, d'autres témoins qu'Agnès et son époux, tous deux voisins de l'enfance, dans l'âge heureux de l'adolescence où l'extrême innocence ne permet pas même le soupçon d'un sentiment qu'on ignore. Avec des témoins qui en imposent si peu, que les progrès sont rapides! Qu'il est difficile de contraindre tous les sentimens de son cœur, de savoir les renfermer! La princesse Zoé l'éprouve, elle s'est contenue jusqu'alors; elle a déguisé, sous le voile de l'indifférence, toute la sensibilité de son âme; mais combien elle a souffert, et combien il fallait que Noureddin fut inexpérimenté et peu instruit dans l'art de plaire, pour ne pas pénétrer les sentimens de Zoé! Mais enfin la princesse l'a décidé, elle ne

s'exposera plus à ces dangéreuses rencontres, elle n'ira plus chez Agnès, à l'heure où le prince sarrazin peut y venir; comme celui-ci chasse habituellement avec l'Empereur, Zoé peut facilement choisir ce tems, pour se rendre auprès de la jeune Impératrice, et faire ensorte de se retirer avant l'arrivée des princes. C'est le parti que prend notre aimable héroïne; malgré sa grande jeunesse, elle avait une âme forte et courageuse; elle prend la ferme résolution de combattre une passion qui ne peut que faire son malheur; elle s'impose le devoir non-seulement de fuir, mais de bannir le souvenir du prince sarrazin. Inutiles efforts! Elle porte par-tout le trait qui déchire son cœur; vainement elle s'enferme dans son appartement pendant que le prince est chez Agnès; vainement elle cherche à s'occuper d'un autre objet, son image, sa seule image se présente à elle sous toutes les formes; elle la suit par-tout, et semble n'avoir que plus de forces alors qu'elle s'éloigne de lui.

La malheureuse enfant s'impose un devoir pénible, et n'en gémit pas moins sous l'empire de l'amour ; par fois elle se flatte de découvrir des défauts au prince sarrazin ; elle voudrait presque lui trouver des vices qui l'aidassent à le chasser de sa mémoire, ou qui servissent de contrepoids aux grandes qualités qu'elle trouve en lui ; mais soit que l'amour lui prête son bandeau, soit que le prince Noureddin fût assez heureusement partagé de la nature, pour approcher de la perfection, chaque examen qu'elle fait de son caractère, de sa conduite, dans toutes les occasions, ne fait que l'affermir dans l'idée que son âme est le sanctuaire de toutes les vertus. Mécontente de les trouver réunies chez un Mahométan, elle s'indigne contre lui, contre elle-même ; elle appelle la religion à son secours ; mais dans l'orage des passions, sa voix est presque sans puissance. Lorsqu'elle combat les sentimens du cœur, elle apporte le trouble avant de porter la paix. Innocente et pure, notre héroïne

éprouve des remords ; elle se reproche de n'avoir pas repoussé d'abord les traits empoisonnés de l'amour ; elle s'accuse d'avoir trop écouté une tendre pitié, de ne point s'en être assez défiée ; et passant en revue toutes les circonstances, l'imprudente enfonce de plus en plus le trait dont elle est blessée.

Cependant elle ne jouit plus d'aucun repos ; son sommeil est troublé par l'image de son amant ; il lui apparaît en songe, plus séduisant encore qu'en réalité ; et lorsqu'elle s'éveille, c'est encore pour penser à lui. Effrayée, allarmée d'être si peu maîtresse de ses pensées, de régler si mal son imagination, l'infortunée prie, pleure et gémit. Sa santé ne peut résister à tant de combats ; les roses de son teint s'altèrent ; elle tombe dans un état de faiblesse et de langueur qui s'aggrave d'autant plus, qu'elle évite plus que jamais l'auteur de ses maux. On avait d'abord accusé de caprice le goût qu'elle montrait pour la solitude ; Agnès lui reprochait de se montrer insensible à son

amitié ; mais le changement qu'on remarqua bientôt dans sa personne, fit succéder aux reproches, le plus tendre intérêt; on attribua les inégalités de son humeur, au mauvais état de sa santé ; les médecins de la cour furent appelés près d'elle; ils ne connurent rien à sa situation; ils ordonnèrent de la dissipation et une grande liberté. Pour la première partie de leur ordonnance, la princesse ne paraissait se plaire que dans les promenades solitaires ; on lui laissa toute liberté de suivre son goût; on ne la força plus de paraître aux cercles; Zoé fuyant ainsi les lieux où elle pouvait rencontrer le prince Noureddin, croyait parvenir à retrouver sa tranquillité ; mais elle l'espérait envain. A mesure que ses forces s'affaiblissaient, son courage diminuait ; elle regrettait par instant de s'être privé de sa vue, ou plutôt de sa conversation, car il ne se passait pas de jour, qu'appuyée sur sa fenêtre au moment où il traversait les cours ou les jardins, elle ne le regardât passer, et ne le suivît des yeux aussi long-

tems qu'elle pouvait l'appercevoir ; mais la contrainte qu'elle s'était imposée, ruinait sa constitution ; une fièvre lente la minait ; sa mélancolie dégénérait en une tristesse qui affligeait d'autant plus ceux qui l'approchaient, qu'elle conservait cette douceur qui lui gagnait tous les cœurs.

Personne ne se montra plus sensible à la situation de notre héroïne, que Roxa, sa nourrice. Selon l'usage des Grecs, cette femme ne l'avait jamais quittée ; depuis qu'elle avait atteint l'âge de raison, elle lui servait de gouvernante ; elle adorait son élève ; elle aurait donné sa vie pour elle, et sa douleur fut extrême, lorsqu'elle la vit tomber dans un état de langueur, qui devenait véritablement inquiétant. Roxa interrogea tous les médecins, les pressa de lui déclarer s'ils ne craignaient point pour la vie de sa chère enfant, les conjura d'employer tout leur art pour son rétablissement. L'un d'eux, plus communicatif, ou plus pénétrant que les autres, lui dit qu'il soupçonnait une cause secrète à la maladie de la jeune prin-

cesse ; qu'elle paraissait avoir un chagrin qui l'oppressait ; que pour sa guérison, il était essentiel de le pénétrer et de tâcher d'y mettre fin. Roxa avait déjà eu la même idée que le médecin, et elle avait essaié d'engager sa chère enfant à lui confier la cause de sa mélancolie ; mais celle-ci s'était promise de ne point révéler son secret, et de mourir plutôt que de faire l'aveu de son amour. Elle avait, en conséquence, résisté aux sollicitations de Roxa, et il lui fut d'autant moins difficile de lui donner le change et de lui persuader que sa tristesse était occasionnée par ses souffrances physiques, que sa nourrice ne doutait pas de sa véracité, et qu'étant d'ailleurs assez bornée, Roxa s'en laissait imposer facilement ; mais elle avait aussi le faible de croire aux médecins, et de regarder leurs avis comme des oracles, si bien que dès que l'un de ceux qui approchaient Zoé, lui eût dit qu'il y avait une cause secrète à sa maladie, cette idée lui entra tellement dans la tête, qu'elle ne pouvait plus en sortir ; elle se mit

à chercher quelle pouvait être cette cause; elle passa en revue tous les chagrins que pouvait éprouver Zoé, et n'en vit aucun qui pût être bien profond. L'idée d'une inclination lui venait bien; mais Zoé était si jeune.... Elle n'était encore que dans sa quinzième année; il est rare qu'à cet âge on ait une grande passion. D'ailleurs pour qui pourrait-elle l'éprouver? De tous les seigneurs de la cour, Roxa n'en voyait aucun qui fût digne d'être aimé de Zoé. Il lui semblait que sa chère enfant était tellement au-dessus de tous les hommes, qu'elle doutait fort qu'elle pût en aimer aucun. Cependant réfléchissant à l'aveuglement des passions, elle se mit à penser qu'il était possible qu'on s'attachât à quelqu'un d'un mérite inférieur au sien; alors elle passa en revue tous ceux qui pouvaient plaire à sa chère enfant, et toute réflexion faite, elle ne vit que Boémond, prince d'Antioche, et Conrad, marquis de Tyr et de Mont-Ferrat, qui pouvaient avoir quelque droit de lui plaire. Il ne lui vint pas dans l'idée que le

prince sarrazin pouvait y prétendre; un Mahométan était, dans l'opinion de Roxa, un être si dégradé, que, malgré tout ce qu'elle entendait dire du prince Noureddin, elle s'opiniâtrait à le regarder comme un barbare, et ne pensait pas qu'il pût jamais plaire. Quant au prince Boémond, elle savait que Zoé n'ignorait pas ses engagemens avec la princesse Erine. Finalement Conrad parut être à Roxa, le seul que sa chère enfant pouvait aimer; il était grand, bien fait, c'était un fort bel homme; il passait pour brave et spirituel; mais on le disait un peu fier, ce qui faisait craindre à la bonne nourrice qu'il ne rendît pas une femme très-heureuse. Cette pensée lui arracha un soupir. Sa chère élève lui paraissait si bonne, si digne du bonheur!... Mais enfin, se dit-elle, si Zoé aime Conrad, pourquoi donc le fuit-elle? Est-ce que par hazard elle aimerait, sans être aimée?.. Non, cela ne peut être, on ne voit pas Zoé impunément; il est impossible de résister à ses charmes. Cependant la bonne

nourrice se rappelle d'avoir entendu dire que Conrad rendait des soins à la princesse Erine, qu'il paraissait être le rival de Boémond, et elle en vint à penser que c'est peut-être la cause du chagrin de sa chère enfant.

Comme nos lecteurs ne partagent point l'erreur de Roxa, et qu'ils connaissent l'objet veritable de l'inclination de la princesse Zoé, nous voulons aussi les instruire de ce qu'ils doivent penser de la passion de Conrad. Plus ambitieux que tendre, le marquis de Tyr, en songeant à s'allier à la famille impériale, avait moins pour but de céder au penchant de son cœur, que de former une alliance qui pût lui offrir de grands avantages. Sous ce rapport, la main de la princesse Erine, devait être plus recherchée que celle de la princesse de Chypre. Sœur du régent, de celui qu'on pouvait considérer dans ce moment comme le plus puissant de l'Empire, comme celui qui en était l'héritier présomptif, Erine avait droit aux hommages qu'on accorde à la grandeur, à la puissance;

et si la princesse Zoé plaisait davantage par ses charmes, par son caractère, sa cousine l'emportait sur elle, par les honneurs; le crédit que lui attirait le pouvoir de son frère. Conrad, qui comme nous l'avons dit, donnait la préférence à ces derniers avantages, parut donc s'attacher à la princesse Eriue, dont il ignorait que la main fût solemnellement promise au prince d'Antioche. La sœur d'Andronic, était vaine et coquette; il lui parut flatteur de recevoir les hommages des deux souverains de la Syrie, et quoiqu'elle fût engagée avec le prince Boémond, par la parole de l'empereur Manuel, son oncle, il lui parut convenable de laisser ignorer cet engagement à Conrad, afin de l'empêcher de tourner ses vœux vers la princesse Zoé; elle ne pouvait se dissimuler que sa beauté était bien supérieure à la sienne, et qu'elle l'emportait encore par l'esprit et les talens; sa supériorité était la cause de la haine secrète qu'elle lui portait, et elle serait morte de douleur si Zoé, devenant l'épouse de Conrad, était

venue régner à Tyr, pendant qu'elle-même tiendrait sa cour à Antioche. Ces deux états étaient trop rapprochés pour n'être point nécessairement rivaux ; Erine pensait avec raison, que dans une telle occurence, Zoé aurait sur elle tout l'avantage, et qu'elle serait entièrement éclipsée, si elles régnaient dans le même pays. Voulant donc éviter un pareil événement, elle mit en usage toute son adresse pour faire entrer son frère dans ses vues, l'engager à taire à Conrad, où l'on en était avec Boémond ; elle le conduisit avec celui-ci de manière à ne lui point donner des soupçons, et sut en même tems ménager si bien ses faveurs, que Courad pût par fois se croire le favorisé, et afficher tellement ses prétentions à sa main, sa prétendue passion pour elle, qu'il ne pût trop revenir en arrière, et s'attacher à la princesse Zoé, qui n'était pas faite pour être un parti à rejetter.

L'impératrice-mère n'approuvait pas toutes ses menées ; elle était intérieurement révoltée de la coquette-

rie d'Erine; mais comme cette princesse la bravait parce qu'elle avait l'appui de son frère, Xéna était forcée de se taire, et de souffrir ce qu'elle n'avait le pouvoir d'empêcher.

Mais revenons au soliloque de la bonne nourrice qui se disait en elle-même toutes les belles choses que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pendant que la princesse Zoé cherchait le sommeil qui fuyait de ses paupières. Depuis que la princesse était incommodée, Roxa couchait auprès d'elle; mais comme notre héroïne n'était nullement exigeante, et que rarement elle réclamait des soins dans la nuit; Roxa, qui était fort dormeuse, reposait tranquillement près de son élève, pendant que celle-ci ne pouvait trouver le repos, et dissimulait autant qu'il lui était possible, l'agitation de ses nuits. Mais le jour dont nous parlons, Roxa, s'étant mise au lit, l'esprit tout occupé de ce que lui avait dit l'un des médecins de sa chère enfant, se livra tellement à ses conjectures qu'elle resta fort long-tems éveillé; lorsqu'elle croit

avoir épuisé toutes les hypothèses possibles du chagrin de sa chère Zoé, que croyant en avoir pénétré la cause, elle eût remis au lendemain à achever d'éclaircir ses doutes, et qu'enfin elle se fut mise en devoir de réparer le temps perdu en vaines recherches, la princesse Zoé, qui croyait depuis longtems sa nourrice endormie, cessa de s'imposer une contrainte pénible, et se mit à gémir hautement sur sa destinée. Roxa, qui ne faisait encore que sommeiller, croit dabord sa maîtresse agitée par quelque songe fâcheux; elle prête une oreille attentive, et distingue des plaintes déchirantes entremêlées de pleurs et de sanglots. Emue jusqu'au fond du cœur, Roxa n'a plus de doutes, elle voit que l'amour fait le tourment de sa chère enfant, mais le nom de son vainqueur ne lui est pas encore échappé, ou du moins elle l'a prononcé si faiblement, que sa nourrice ne l'a pas entendu. Quoiqu'il en soit, elle vole au chevet du lit de sa chère princesse, la serre dans ses bras, lui demande, en pleurant elle-même, pourquoi elle s'afflige ainsi?

pourquoi elle s'abandonne à un désespoir qui trouble son repos? Zoé surprise voudrait encore cacher son secret, elle voudrait persuader à sa nourrice que l'état où elle la voit est l'effet d'un songe pénible; mais Roxa n'est plus aussi crédule que par le passé; elle en a trop entendu pour qu'on puisse lui en imposer. Avant de s'arracher de son lit, elle a suivi les mouvemens de son élève; elle la vu s'asseoir sur son séant, lever au ciel ses beaux yeux noyés de larmes, et dans l'attitude de la profonde douleur, donner l'essor à ses plaintes douloureuses. La lampe de nuit, qui éclaire l'appartement de la princesse, lui a permis de ne rien perdre de tous ses mouvemens; elle s'est convaincue que c'est bien éveillée qu'elle s'afflige; Zoé ne pouvant le nier, dit alors que c'est qu'elle souffre beaucoup.

Oui, vous souffrez, mon enfant, mais soyez sincère, votre cœur, votre esprit souffrent plus que votre corps? —Ma bonne, que voulez-vous donc dire? — Ce que je veux dire: eh? cela est-il si difficile à deviner? vous

aimez!.... Eh ciel! reprend notre héroine, quelle idée, quelle pensée vous avez là! Et la vive rougeur qui couvre à l'instant ses joues décolorées, cet incarnat subit que la sombre clarté de la lampe n'empêche pas de distinguer, acheve de trahir ce secret qu'elle espérait de renfermer. Sentant bien qu'elle se décèle, elle veut dumoins cacher son front; elle se détourne, elle s'enfonce la tête dans ses couvertures. Roxa la presse de nouveau dans ses bras, elle la serre contre son sein et sent les battemens précipités de son cœur. — Mon enfant, pourquoi cet effroi?.... pourquoi rougir?... Si vous aimez, c'est sans doute un objet digne de vous? Un profond soupir est toute la réponse de Zoé. — Que veut dire ceci, reprend la nourrice allarmée, quoi donc, auriez-vous eu le malheur de vous attacher.... — Non, celui que j'aime n'est pas indigne de moi; il possède toutes les vertus. — Et sa naissance? — Est égale à la mienne; mais hélas!... — Achevez.... il en aime une autre, n'est-ce pas? — Une autre! dit la princesse étonnée: non,

je ne pense pas, je ne crois pas que Noureddin aime un autre objet! — Qu'entends-je, repart Roxa bien plus surprise, c'est Noureddin que vous aimez? Miséricorde! oh ciel! un Musulman! un mécréant!!! et dans le premier mouvement de son indignation, les bras lui tombent, elle repousse et laisse retomber sa chère fille sur son lit; mais bientôt la douleur de celle-ci rappelle toute sa tendresse. Zoé pleure amèrement, elle s'écrie, hélas! vous me l'avez arraché, je voulais le taire à jamais, je voulais mourir avec mon secret, et digne au moins d'être plainte! — Mon enfant, vous le serez toujours. — Non, je suis maintenant pour vous-même un objet de scandale et d'horreur!!! Ah! je n'ai plus d'autre espoir que la mort! Que ces mots émeuvent Roxa! qu'elle se reproche d'avoir pu un instant repousser sa chère fille, et redoubler son affliction!

Elle lui demande pardon de son premier mouvement, lui prend tendrement les mains, l'assure qu'elle ne cessera jamais de la chérir, et qu'elle

espère assez de sa raison pour croire qu'elle vaincra un sentiment que condamne la religion. — Eh ! que n'ai-je pas fait pour cela, repart encore notre aimable Zoé, et elle détaille toute sa conduite depuis qu'elle s'est apperçue des progrès d'un attachement dont elle ne s'était pas défié. Elle peint ses combats, sa résolution de fuir le danger, comment elle l'a exécuté, sans pour cela cesser d'aimer. La bonne nourrice ne sait plus que dire, son élève a pris d'elle même le parti qu'elle eût pu lui conseiller, et le dépérissement de sa santé, l'état de langueur où elle est tombée, prouve qu'elle est trop faible pour soutenir de plus longs combats sans s'exposer à périr. Roxa tremble à cette seule idée; elle est pieuse, mais peu éclairée, elle ne possède point le langage persuasif et éloquent de la religion; elle ignore l'art de relever, de consoler, soutenir et fortifier des esprits abattus : elle ne sait que donner des préceptes arides, qui peuvent bien convenir dans des occasions ordinaires, mais qui sont impuissans dans les circonstances pré-

sentes. Elle donnerait sa vie pour sa chère enfant, elle l'aime jusqu'à la faiblesse, et quoique naturellement vertueuse, elle se prêterait à une intrigue; elle aimerait mieux voir Zoé dans les bras du prince sarrazin, que de la voir languir et périr en detail; mais elle connaît la vertu de son élève, elle sait combien elle est chaste, combien sa pudeur s'allarme facilement, et combien enfin elle serait malheureuse si elle avait quelque chose à se reprocher. Ces réflexions redoublent son embarras; cependant elle entrevoit une lueur d'espérance, c'est la conversion du prince, qu'elle ne doute pas que Zoé n'opère, si Noureddin l'aime véritablement. Aussitôt que Roxa a saisi cet espoir de salut et de bonheur, elle s'empresse de le communiquer à Zoé.—Vous ne mourrez point, lui dit-elle, il est un moyen de conserver vos jours; non, Dieu n'a pas fait une si douce, si belle, si aimable créature, pour la faire mourir d'amour! La providence a sans doute ses vues sur vous, elle vous a rendue sensible pour l'infidèle, parce qu'elle vous

destine à l'amener à la connaissance de sa loi. — Ma bonne! vous penseriez que je serais assez heureuse? — Oui, mon enfant, je le pense, je l'espère. — Mais l'on dit que le prince Boémond a vainement essayé de convertir Noureddin. — Eh bien, ce que n'a pu faire l'amitié, sera l'ouvrage de l'amour, et comment en effet résister à sa voix puissante, comment refuser d'embrasser la religion de celle qu'on aime? — Je ne sais pas encore si je suis aimée de Noureddin. — Comment! — Ses yeux ont semblé me le faire entendre, mais sa bouche ne l'a pas prononcé : il est vrai que je l'ai si constamment évité... — Innocente enfant! eh bien, il faut agir différemment, maintenant qu'un bien louable vous porte à connaître ses sentimens, il faut lui faciliter l'occasion de vous en faire l'aveu, il faut aulieu de le fuir et de vous renfermer chez vous comme vous le faites depuis quelques jours, vous produire, sortir, aller chez les impératrices, par tout enfin où vous pouvez voir votre amant. — Ma bonne, je suis si faible! — Vos forces

reviendront, votre santé se rétablira dès que vous cesserez de vous contraindre, de combattre une inclination qu'il n'est plus en votre pouvoir de maîtriser; mais commencez aujourd'hui à chercher le repos, la nuit est déjà très-avancée, tâchez de dormir mon enfant, vous devez maintenant vous sentir plus tranquille? Et la bonne Roxa appliquant un véritable baiser de nourrice sur les joues de rose de Zoé, lui souhaite une bonne nuit, et allait regagner son lit, lorsque celle-ci l'arrête par cette question: — Ma bonne, ma chère Roxa, un mot encore! Pensez-vous que si Noureddin se faisait chrétien, il pourrait être mon époux? — Et pourquoi pas? puisqu'il est prince, — Oui, il est prince, mais s'il abjure la religion de Mahomet, il perdra sûrement la faveur de son oncle Saladin, et alors.... — Eh bien, s'il perd la faveur du sultan Saladin, il en sera dédommagé par celle de notre empereur: pensez-vous qu'Alexis qui vous aime, et qui lui est déjà très-attaché, n'aye pas le moyen de lui faire, dans l'étendue de son Empire, un éta-

blissement digne de sa naissance? — Oui, mais mon père consentira-t-il?... — Eh sans doute, votre père consentira à votre union, si Alexis le veut : il siérait bien vraiment à Isaac de faire le difficile, lui qui ne doit son royaume de Chypre qu'à la bonté de l'empereur Manuel! Allez, mon enfant, dormez tranquillement, tout s'arrangera. — Tout s'arrangera! oui, si Alexis était majeur, il aurait toute puissance, et alors je ne doute pas qu'il ne s'occupe de me rendre heureuse... mais tant qu'Andronic... — Eh bien, jusqu'à la majorité d'Alexis, vous aurez le tems d'éprouver la fidélité de votre amant, et vous n'en serez que plus heureuse épouse; mais taisez-vous petite causeuse, et laissez-moi au moins reposer: ah! que l'on a raison de dire que quand une fille a l'amour en tête... — Elle trouble le repos de tout le monde, n'est-ce pas? mais je vais vous prouver, ma chère Roxa, que je ne veux pas plus longtems interrompre le vôtre. — Ah, c'est bien autant pour vous que pour moi que je vous impose silence, songez que vous avez besoin de

forces et de santé pour convertir votre amant, et maintenant que vous devez être rassurée sur vos craintes, chassez toutes les idées noires et endormez-vous dans le plus doux espoir. — j'obéis, ma bonne, et vous seule parlez encore! . . . Cet avis ferme la bouche à la bavarde Roxa, qui, tout en prêchant le silence, était encore disposée à discourir. Cependant peu d'instans après, accablée de sa longue veille, elle tombe dans un sommeil profond, et notre héroïne, qui rêve alors agréablement à l'heureuse perspective que Roxa lui a présentée, s'endort insensiblement d'un sommeil doux et léger, mais plus calme que celui qu'elle a goûté depuis long-tems.

Nous les laisserons dans cet état de repos, et nous verrons, dans le chapitre suivant, si les flatteuses espérances de Roxa promettent de se réaliser.

CHAPITRE XVI.

Le flambeau de la nuit avait depuis

longtems fait place à l'astre du jour; la matinée était déjà assez avancée lorsque Roxa s'éveilla, elle jetta aussitôt les yeux sur sa chère élève, et vit avec plaisir qu'elle dormait encore. Elle la contemple avec délices; elle voit qu'un doux sourire est sur ses lèvres; agréable indice qu'elle s'est endormie dans une heureuse idée. Comme la bonne Roxa se félicite d'avoir calmé l'esprit de sa chère enfant, comme elle est satisfaite de lui avoir procuré un doux repos!! Elle voit déjà que le songe du bonheur, l'heureuse illusion de l'espérance a rendu à l'aimable Zoé, une partie de ses attraits; ses joues que le chagrin commençait à flétrir, à décolorer, ont repris un tendre incarnat. Quelques heures d'un repos tranquille lui ont déjà rendu une partie de cette fraîcheur que le sommeil donne seul, au teint des jeunes personnes. Pendant que Roxa se plaît à considérer l'heureux changement de la physionomie de sa chère élève, elle apperçoit à la force du soleil qui pénètre dans l'appartement, qu'il doit être fort

tard; l'instant d'après l'horloge sonne dix heures. Roxa est toute étonnée d'avoir dormi si longtems. Elle n'était point dans l'usage d'être au lit à cette heure. Elle se hâte de se lever et s'habillant sans bruit, afin de ne point réveiller Zoé, elle passe dans une pièce voisine, où les femmes de la princesse attendent qu'on les sonne. Elle leur dit que leur maîtresse repose encore; et, leur recommandant de veiller à ce qu'aucun bruit ne trouble le repos dont elle jouit, elle sort de l'appartement de la princesse pour se rendre dans le sien où quelques soins l'appellent.

Comme Roxa retournait chez Zoé, qu'elle traversait la partie de la galerie qui conduit à son appartement, elle rencontra le prince Noureddin qui rodait autour de la demeure de son adorable princesse, et qui attendait avec impatience que quelqu'un sortit de chez elle pour lui demander de ses nouvelles. Il avait entendu dire la veille, que la situation de Zoé devenait inquiétante, qu'on commençait à craindre pour ses jours; rempli

de la plus vive inquiétude, il a passé la nuit dans une affreuse anxiété, et, ne pouvant plus longtems commander à ses allarmes, il a pris le parti de venir lui-même s'informer de cette chère malade; il apperçoit, il reconnaît la nourrice de Zoé, il vole à sa rencontre, et du ton le plus tendre, il lui demande comment sa maîtresse a passé la nuit: avant de lui répondre, Roxa le fixe attentivement; elle veut lire dans ses regards; satisfaite du dégré d'intérêt qu'elle y voit, mais voulant pénétrer plus avant dans ses sentimens, elle juge convenable d'ajouter à son inquiétude, de ne répondre que par monosyllabes, de paraître elle-même fort allarmée; aussitôt les muscles de la figure de Noureddin se contractent, le désespoir se peint dans ses yeux; il s'écrie avec l'égarement de la douleur. O ciel!.... cet ange de lumière, ce soleil de nos jours serait prêt à s'éclipser?... Dieu du ciel! Dieu de l'univers! Où est donc ta justice!... A cette exclamation, la bonne Roxa est prête à faire le signe de la croix, craignant qu'il ne s'em-

porte à blasphèmer, à maudire le Dieu des chrétiens ; elle se hâte de le rassurer, elle lui dit qu'il l'a mal comprise, que la princesse Zoé va beaucoup mieux que la veille. La satisfaction qui se répand alors sur le visage du prince ne peut laisser aucun doute à Roxa, elle voit qu'il aime éperduement sa maîtresse, et dès-lors, elle regarde comme certain qu'il fera tout pour lui plaire, mais voyant qu'il se contente de soupirer, et qu'il n'ose lui faire à elle-même l'aveu de sa passion et la prier de s'intéresser pour lui, elle pense qu'il faut l'encourager à faire sa déclaration à Zoé. L'imprudente nourrice lui fait entendre qu'il est pour quelque chose, et même pour beaucoup dans la maladie de sa maîtresse !.... Nourreddin paraît surpris, il presse Roxa de se mieux expliquer, mais celle-ci qui croit en avoir assez dit pour être entendue, se retire en l'engageant à ne plus taire ce qu'il a dans l'âme, et à se montrer docile à la voix qui veut l'éclairer.

Noureddin, aussi modeste que sen-

sible, craint de donner une interprétation trop flatteuse aux paroles de Roxa, et il cherchait encore leur véritable sens, que la nourrice était arrivée auprès de Zoé. Elle la trouva levée, et se disposant à déjeûner; Roxa, pensant que la nouvelle qu'elle avait à apprendre, lui donnerait de l'appétit, fit retirer ses femmes, et lui parla de la rencontre qu'elle venait de faire. Le cœur de Zoé palpita, mais il battit plus vîte encore lorsque Roxa lui eut dit combien elle avait vu d'amour dans les yeux du prince; la bonne nourrice prétendait s'y connaître; elle assura son élève que le cœur de l'infidèle lui était tout dévoué, et qu'il ne tiendrait qu'à elle d'y faire germer la vérité! Quelle douce assurance pour notre aimable héroïne! comme elle embrassa la bonne Roxa qui lui apportait cette nouvelle; puis appuyant sa tête sur son sein, et levant au ciel ses beaux yeux, elle rendit grâce au seigneur de ce qu'il la destinait à être un instrument de sa miséricorde. — Oui, dit-elle, j'amènerai Noureddin à la

connaissance de la loi du vrai Dieu ! Je lui ferai connaître la bonté, la justice de celui qui s'est fait homme pour nous sauver! s'il m'aime, il me croira.... — Oui, mon enfant, il vous croira, dit Roxa enchantée des dispositions de la princesse; elle pense déjà la voir décider Noureddin à se faire baptiser, et dans ce moment les intérêts de la religion se mêlent si bien à ceux de l'amour, qu'elle n'entrevoit rien de plus pressé que de rapprocher les deux amans. Elle espère opérer par ce moyen l'entière guérison de l'un et la conversion de l'autre. Mais comme il faut pour cela que la pieuse et séduisante Zoé ne reste pas à jeun, elle l'excite à manger, et lui prêche si bien d'exemple, que presque sans s'en appercevoir, toujours en par de Noureddin, notre héroïne mange avec plus d'appétit, fait un meilleur repas qu'elle n'a fait depuis très-longtems.

On n'avait pas encore desservi le déjeûner, qu'on voit arriver la jeune impératrice, qui montre beaucoup de joie en trouvant sa chère Zoé dans

d'aussi bonnes dispositions que celle où elle la surprend; elle lui dit qu'elle précède le docteur, mais qu'elle espère bien qu'elle va bientôt congédier toutes les robes noires, dont la vue seule fait fuir la santé! Notre petite étourdie avait à peine achevé sa phrase qu'on voit en effet paraître l'un des médecins, c'était le même qui avait parlé la veille à Roxa; au changement qu'il voit dans sa malade, il se doute qu'on est parvenu à connaître ce qui l'affligeait, et fait un signe significatif à la nourrice; il n'ordonne en conséquence que des remèdes doux et agréables, conseille de prendre l'air, de chercher la distraction et tout ce qui peut flatter. Agnès, charmée qu'on n'ordonne point de drogues à son amie, et qu'on lui conseille la promenade, s'empresse d'en proposer une pour ce matin même. Cependant Zoé fait quelques difficultés de sortir, mais Roxa la décide en lui disant qu'elle l'accompagnera, et l'espoir que conçoit tout-à-coup notre héroïne de rencontrer peut-être Noureddin, l'engage à descendre dans les jardins du

palais, où elle n'avait pas mis les pieds depuis plus de huit jours.

Elle descend donc appuyée sur sa nourrice, en véritable convalescente, et suivie de la sémillante Agnès, dont le babil importun ne permet pas à Zoé de se livrer à ses amoureuses rêveries. Depuis que la princesse de Chypre aimait, les enfantillages d'Agnès avaient cessé de lui plaire. Il semblait que l'amour eut fait faire plus de progrès à sa raison, ou qu'il eût mit un terme à la complaisance, en marquant mieux la distance, la différence que trois années mettaient entre les princesses. Cependant, il y avait quelque chose de si aimable, de si naïf, et en même tems de si plaisant dans l'innocent badinage d'Agnès, qu'il était impossible à Zoé de ne pas rire avec elle, et de ne pas prendre part à toutes les petites folies qui lui passaient par la tête, quoiqu'elles lui fussent à charge d'une manière, et qu'elles l'empêchassent de s'abandonner à ses pensées. Notre héroïne n'etait pas si attentive à ce que lui disait Agnès qu'elle ne détournât souvent sa tête pour voir si le prince

sarrasin n'arrivait pas; on prétend que, lorsqu'elle passa sous ses fenêtres, elle éleva la voix pour fixer, pour attirer son attention: mais hélas! le prince n'est point en ce moment chez lui, il est loin de se douter que Zoé l'attend, le désire dans le jardin; et pendant que celle qu'il aime s'étonne de ne pas le voir venir, qu'elle continue de se promener en l'attendant toujours, Noureddin sort des cours du palais et va prendre sa promenade d'un autre côté. Quels seront ses regrets quand il saura quelle heureuse occasion il a manqué!

La princesse de Chypre rentre donc chez elle, sans avoir vu le prince, mais avant de se séparer d'Agnès, celle-ci lui fait promettre de l'accompagner le soir chez l'impératrice-mère. Zoé s'y engage, si elle se trouve aussi bien disposée : c'est maintenant la nourrice qui appuie, et assure que sa chère fille ne saurait mieux faire ; elle ne se trouve pas plutôt seule avec Zoé, qu'elle l'exhorte à ne point manquer de se rendre chez Xéua, et tout en l'observant assez

pour ne pas se trahir aux yeux de tous le monde ; à se montrer moins sévère envers le prince Sarrazin, et plus disposée à l'encourager qu'à le rebuter.

La bonne Roxa prend un soin assez inutile ; depuis que son élève croit pouvoir penser sans crime à l'idée de s'unir avec un Sarrazin, elle est d'elle-même assez portée à l'écouter ; plus elle réfléchit aux suites que peut avoir la conversion de Noureddin, plus elle pense qu'elle peut être utile à toute la chétienneté ; en effet, s'alliant aux princes chrétiens, il renonce à soutenir les intérêts de son oncle Saladin ; le Sultan perd non-seulement un des plus fermes appuis de sa puissance, mais les Chrétiens de l'Orient gagnent encore un chef si expérimenté dans l'art de la guerre, qu'il n'y a pas de doute qu'ils doivent s'unir pour lui accorder parmi eux un rang distingué. La politique est donc cette fois d'accord avec l'amour, et en y songeant, Zoé s'affermit dans l'espoir de ne point trouver d'obstacles à son union, dès que le prince sera converti.

Agnès vient, suivant sa promesse, prendre son amie pour la conduire chez sa belle-mère; Xéna reçoit très-affectueusement sa brue et sa petite fille; elle félicite la dernière sur son retour à la société; lui dit combien elle est aise de la voir mieux portante. Peu d'instans après, on voit arrive la princesse Erine, suivie de ses dames et de quelques autres femmes de la cour. L'empereur Noureddin, Boémond, Conrad, et quelques autres seigneurs entrent en même tems d'un autre côté. Le cercle étant ainsi formé, et après quelques momens de conversation, la jeune impératrice, qui ne respire que le jeu, et que l'étiquette et la gravité d'un cercle ennuient excessivement, propose d'établir un de ces jeux qu'on inventa pour tromper l'ennui de la conversation. Xéna se prête volontiers à ce que désire Agnès. On consulte aussitôt la princesse Erine qui possède tout le répertoire des jeux, et afin d'accorder les plaisirs d'un âge plus avancé avec celui de l'extrême jeunesse; on choisit le jeu connu sous le nom des *plaids*,

amoureux, favorable à l'amour et à l'éloquence, il réunit l'avantage d'intéresser à celui de servir de voile aux plaintes des amans.

On commence d'abord par créer une grande cour de justice d'amour; cette cour est composée de l'impératrice-mère et de ses dames. Xéna est, comme de raison, nommée présidente; la princesse Erine grande accusatrice; Agnès, Zoé, et le reste des dames se chargent de porter les plaintes contre les chevaliers, qui, tous avec respect, attendent qu'on les accuse pour se défendre.

Les premières dispositions faites, chacun placé suivant son rang de juge ou de partie, Erine se fait apporter une table, devant laquelle elle se met à distance convenable de la cour, et, annonçant qu'elle est prête à recevoir les dépositions, elle paraît accueillir et rédiger avec beaucoup de soin, les diverses plaintes qui lui sont portées; elle feint d'écrire, de minuter un corps de plainte; lorsqu'elle paraît l'avoir rédigé avec une gravité qui amuse beaucoup Agnès,

elle vientle présenter à la cour, pour traduire à sa barre les divers chevaliers accusés.

Le premier accusé est le prince Boémond; Erine lui reproche « de manquer de confiance envers la dame » de ses pensées, d'être trop prompt » à la soupçonner d'inconstance, » trop disposé à l'accuser de légèreté, et enfin de ne point se rendre » à lui-même assez de justice pour » ne pas se confier en son mérite, et » et accueillir des craintes mal fondées. »

« Portant ensuite sur les égards et » la galanterie qu'un chevalier doit » avoir pour toutes les dames, la » grande accusatrice accuse Boémond d'oublier souvent ses devoirs à ce sujet, et de porter dans » la société la rudesse d'un guerrier; » elle dit qu'un chevalier doit plaire » non-seulement à la dame de ses » pensées, mais la mettre dans le cas » de voir envier son sort, par plus » d'une beauté jalouse de régner sur » un cœur aussi tendre que soumis. »

Elle conclut en priant la cour de

statuer sur les plaintes, et de faire droit sur les divers chefs d'accusation.

Boémond, appelé à la barre, se défend ainsi : « Accusé de manquer » de confiance envers la dame de mes » pensées, d'être trop prompt à me » livrer à des soupçons jaloux, je » pourrais répondre sans doute que » je ne fus jamais injuste, et que la » légèreté de ma dame autorise mes » craintes ; mais, loin de moi, l'idée » d'user de récrimination envers elle, » j'aime mieux porter seul tout le » poids des torts, et je ne désire » qu'être dans le cas de reconnaître » que je fus trop prompt à m'al- » larmer. »

« Quant à la conduite peu galante » qu'on me reproche envers les autres » dames, je supplie la cour de l'ex- » cuser ; uniquement occupé d'un » seul objet, et n'ambitionnant point » d'autre suffrage, j'ai pu marquer » peu d'empressement pour tous les » autres. »

La défense de Boémond est vivement applaudie, on la trouva aussi

ingénieuse que flatteuse pour la princesse Erine ; celle-ci avait reçu le matin une petite mercuriale de son frère, auquel le prince d'Antioche avait porté ses plaintes, et le jeu servit d'explication et de lieu de réconciliation.

La cour d'amour prononça que le chevalier accusé « paraissait si dis-
» posé à juger favorablement de son
» amante et ne point lui donner lieu
» à de nouvelles plaintes, que la cour
» remettait à faire droit à sa prochaine
» séance sur les dénonciations qui
» lui seraient portées de nouveau. »

Après Boémond, on cita plusieurs seigneurs accusés de torts plus graves, d'infidélités, de trahisons; mais comme notre intention n'est pas de faire connaître les intrigues de la cour de l'empereur grec, nous n'entretiendrons nos lecteurs que de ce qui est relatif à notre sujet, et nous leur dirons que, quoique Noureddin trouva les *plaid amoureux* fort ingénieux, il était d'abord fort contrarié de voir que l'ordre établi dans le jeu, le privât du plaisir d'entretenir sa chère princesse,

a qui il n'avait pu adresser que quelques mots en entrant, et il désirait d'autant plus s'en rapprocher qu'il y avait près de quinze jours qu'il ne l'avait vue. Il contemplait avec ravissement cette figure si noble, qu'une teinte de mélancolie et le tendre coloris que quelques jours de maladie avait substitué à ses brillantes couleurs, rendaient plus belle et plus touchante. Malgré l'indiscrétion de la nourrice, Noureddin hésitait encore de se croire aimé, mais l'expression de sensibilité qu'il lisait dans les regards de la princesse, rassurait sa timidité, et il se sentait disposé à parler, maudissant le jeu tout bas, lorsqu'il lui fournit, pour s'expliquer, une occasion beaucoup plus favorable qu'il n'eût osé l'espérer.

Nous avons dit que plusieurs chevaliers grecs furent traduits à la cour d'amour, après le prince Boémond. Ce fut ensuite le tour de Conrad, marquis de Tyr. Comme il avait un caractère fier et hautain, on l'accusa « de conserver en amour ce même » caractère de fierté, de ne point sa-

» voir se soumettre aux volontés de
» sa belle, de ne point se prêter à
» ses desirs, et enfin de ne point se
» montrer digne d'être couronné par
» l'enfant de Cythère, d'être exigeant
» plus que respectueux et soumis. »

Conrad, piqué et mécontent, ne laissa pas le tems d'achever la plainte et répartit « que les caprices des fem-
» mes étaient souvent portés si loin
» qu'il était difficile de s'y soumettre,
» et que si sa dame pouvait se plain-
» dre de son peu de complaisance,
» il avait, lui, bien plus de droit de
» lui reprocher sa légèreté, sa co-
» quetterie. Oh! l'indigne chevalier
» qui accuse sa dame, reprend aussi-
» tôt Erine, je supplie la cour de pe-
» ser bien attentivement ce nouveau
» grief, de se rappeller la gravité des
» peines qu'on décernait jadis contre
» le chevalier qui osait médire des
» dames, et enfin de faire un exem-
» ple mémorable de ce crime affreux
» de récrimination et de hardiesse qui
» scandalise tous les auditeurs. »

L'inculpation de Conrad n'a cependant excité qu'un sourire général,

mais le sang-froid de la grande accutrice, qui sait user des droits de sa charge, et la faire servir à venger son honneur, ramène les esprits à un sentiment d'admiration pour la princesse, qui toute coupable qu'elle est, sait se faire respecter ; on attend avec impatience le jugement de la cour, et le jeu acquiert un certain dégré d'importance.

La présidente recueille les voix qui paraissent cette fois assez divisées, enfin elle prononce « que la cour faisant droit aux plaintes portées » contre l'accusé, le condamne à apporter désormais plus de soins à » sa dame, s'il veut obtenir quelque » retour ; et en punition de la faute » qu'il a commise en inculpant celle » qu'il aime, et en interrompant la » grande accusatrice dans ses fonctions, le condamne à faire amende » honorable à ses pieds, en présence » de toute la cour. »

Toutes les femmes battent des mains et applaudissent, mais Conrad et plusieurs chevaliers se récrient contre la sévérité du jugement, que le premier annonce ne pas vouloir exécuter.

Cependant on procède à une nouvelle plainte, c'est contre notre héros qu'elle est dirigée : la grande accusatrice continuant ses fonctions, lui reproche « de conserver une in-
» sensibilité condamnable dans un
» chevalier; elle dit qu'il ne suffit pas
» d'être valeureux, qu'il faut savoir
» aimer, combattre et plaire; que le
» premier vœu, le premier devoir
» d'un chevalier doit être de choisir
» une dame de ses pensées, que l'a-
» mour peut seul donner à ses ac-
» tions cette noblesse, cette grandeur
» d'ame.... » La présidente interrompt ici l'accusatrice pour lui observer que si elle appuie sa plainte et son accusation d'indifférence; sur le défaut de grandeur d'ame, elle ne peut être accueillie, puisque le chevalier a prouvé combien cette qualité régnait sur son ame, et elle l'engage à respecter toujours la vérité, et à ne point la choquer dans ses plaintes.

« Je ne fonde point mon accusa-
» tion, réplique Erine, sur le défaut de
» grandeur d'ame du chevalier, mais
» je soutiens que ces grandes qualités
» lui deviendront inutiles s'il ne se

» soumet point à l'empire de l'amour.
» Eh, qui vous a dit qu'il n'y est pas
» soumis? reprend la présidente. —
» Qui me l'a dit? sa conduite en toute
» occasion, et son bouclier même
» qu'il porte encore sans devises. Je
» soutiens que son indifférence est
» une injure pour toutes les belles de
» cette cour, qu'il doit être tenu de
» faire un choix, et de laisser à l'a-
» mour le soin de corriger cette ru-
» desse, cette aspérité de mœurs
» qu'on remarque encore en lui.

» Oui, dit-elle, il appartient aux
» femmes de l'empire d'Orient de po-
» lir les mœurs Asiatiques du prince
» Sarrazin, et de le mettre dans le cas
» de rapporter à la cour de son oncle
» une image fidèle de l'urbanité qui
» règne à Constantinople ».

Après cette tirade, qui prouvait que plus d'une belle désirait ses hommages, notre héros est appellé à la barre; il se défend de l'insensibilité qu'on lui reproche, en opposant « que les
» preuves qu'on en allègue ne sont
» rien moins que positives; que le
» défaut de devises de son bouclier

» prouve seulement qu'il était libre
» lorsqu'il l'a commandé; pourrait-
» on, ajoute-t-il, me faire un crime
» d'avoir négligé d'en faire graver
» une depuis? ne doit-on pas plutôt
» me faire un mérite de ma discré-
» tion, j'ai toujours cru qu'elle de-
» vait être compagne de l'amour. Je
» suis loin au surplus de vouloir bra-
» ver les charmes que je vois ici (et
en ce moment Noureddin eut grand soin de ne point fixer la princesse Zoé, et de promener ses regards sur le grouppe qui l'environnait); « la
» crainte seule de déplaire, d'adresser
» témairement mes vœux, est peut-
» être le motif qui me porte à les
» dissimuler. Que puis-je en effet es-
» pérer, farouche Asiatique, comme
» le dit si bien la belle et spirituelle
» accusatrice; dans les climats divers
» soumis à l'empire de Saladin, je
» n'ai point appris l'art de plaire, et
» le soleil qui éclaire ses vastes états,
» ne m'a jamais fait voir la puissance
» de deux beaux yeux... »

A cette déclaration positive, qui atteste que le prince sarrazin recon-

naît la suprématie de beauté des Grecques, un murmure d'approbation s'élève, et chacune des dames croit être l'objet de son admiration. Cependant la cour prononce « que pour » mettre un terme aux plaintes d'in- » sensibilité portées contre le cheva- » valier Noureddin, il sera tenu de » faire un choix et de le déclarer dans » l'espace de huit jours à celle des » dames de la cour qu'il jugera la plus » discrette; que sur la déclaration de » celle-ci de sa soumission aux ordres » de la cour de justice d'amour, il » sera reconnu pieux, parfait et dis- » cret chevalier ».

Noureddin, loin d'imiter Conrad, qui combat encore contre le jugement porté contre lui, se montre tout disposé à exécuter de suite celui qu'on vient de prononcer; il demande seulement si c'est publiquement qu'il doit choisir sa confidente et lui faire sa déclaration? On répond qu'il est autorisé à tirer à part celle qu'il juge la plus discrette. Aussi-tôt Noureddin s'avance dans le cercle et parait quelques instans incertain, il a l'air d'hé-

siter entre Agnès et Zoé, mais bientôt présentant la main à la dernière, il réclame qu'elle veuille bien écouter sa confession. Avant de se lever pour suivre le prince sarrazin, Zoé regarde l'impératrice-mère, qui lui dit qu'elle ne peut se dispenser d'obéir aux lois du jeu. En conséquence la charmante Zoé donne en rougissant sa main à Noureddin, et se laisse conduire à l'embrâsure d'une croisée à l'extrémité de l'appartement.

L'émotion de cette main qui tremble dans la sienne, encourage le prince à la serrer doucement. Déjà ce langage muet a été entendu, on a deviné ce qu'il va dire avant qu'il ait commencé à parler. Noureddin, parvenu au lieu choisi pour sa confidence, place Zoé et se place lui-même de manière qu'on ne puisse voir l'émotion, le trouble de leurs visages, et commence ainsi son discours : il m'est ordonné de vous ouvrir mon cœur, mais qu'est-il besoin de le faire, fille du Ciel ! intelligence céleste ? ne pénétrez-vous pas dans ce cœur brûlant d'amour ?... Ne voyez-vous pas votre nom écrit en

traits de flammes dans les yeux de celui qu'on ose si injustement accuser d'indifférence?... Mais que dis-je, est-il étonnant qu'on s'y méprenne lorsque vous seule occupez tout mon être! que semblable à la divinité qu'on respecte plus qu'on l'adore, vous êtes l'idole de mon ame, le flambeau de ma ma vie! Je renferme au-dedans de moi-même le sentiment qui me consume.... Vous, céleste Houris! que le divin Prophète à sans doute mise sur la terre pour donner un avant-goût de son paradis..... Arrêtez, dit ici la princesse Zoé, je n'en ai que trop entendu; craignez, prince, d'abuser des droits que le jeu vous donne en ce moment, et sur-tout gardez-vous de mêler jamais le nom de votre odieux Prophète dans ce que vous pourrez m'adresser... Quoi donc, repart Noureddin, ai-je nommé Mahomet? me suis-je servi d'une comparaison qui t'offense? pardonnez-là à une malheureuse habitude que tes usages n'ont pu encore me faire perdre. Mais, Vierge chrétienne, fille céleste que le ciel a faite pour aimer comme pour être adorée,

daignes me dire que tu ne me haïs pas! daignes me permettre de te consacrer ma vie!.... Ce n'est ni le lieu ni le moment de vous expliquer, répond notre héroïne d'une voix troublée, à quelles conditions je pourrais agréer vos vœux.... On a les yeux sur nous, hâtons-nous de rejoindre la société.... » Noureddin veut envain la retenir, il est forcé de la suivre sans savoir ce qu'on exige de lui, à quelle épreuve on veut mettre son amour: le seul mot qu'il peut obtenir est un « nous nous reverrons, nous nous expliquerons. »

Nos jeunes gens rentrent dans le cercle, qu'ils trouvent si occupé de l'amende honorable de Conrad, qui s'est enfin décidé à se mettre aux pieds d'Erine, qu'on ne fait pas attention à leur trouble mutuel. Mais la curiosité de la sœur d'Andronic la porte bientôt à questionner Zoé sur la confidence qu'on vient de lui faire, elle doute, dit-elle, que le prince sarrazin ait obéi au jugement; Zoé répond avec assez d'assurance, qu'à moins qu'il ne lui en ait imposé sur le nom de celle qu'il prétend aimer, il a rempli

les termes du jugement; que pour elle elle tâchera de se montrer digne de la discrétion qu'on lui suppose.

A cela Erine ne devait avoir rien à repartir, mais elle persiste à vouloir savoir le nom de la belle de Noureddin; elle s'épuise en conjectures, et se persuade qu'à défaut de véritable amante, le prince a nommé Agnès pour la dame de ses pensées : ses assiduités chez la jeune impératrice avaient déjà donné lieu à quelques plaisanteries, qu'on craignait d'autant moins de se permettre, que son extrême jeunesse faisait supposer qu'elle ne pouvait encore inspirer une passion bien dangereuse pour son repos. Quelques personnes penchaient aussi à supposer le prince sarrazin épris de la belle Eudoxie : la facilité avec laquelle il lui avait accordé la grace de son père l'avait fait croire un instant par ceux qui voulaient affaiblir le mérite de sa générosité, et la princesse Erine était de ce nombre; mais le peu d'impression que parut lui faire le mariage d'Eudoxie avec Théodore Lascaris, démentit le bruit qu'on avait fait cou-

rir, et il était tout-à-fait tombé lors de l'événement dont nous parlons.

Nous n'entretiendrons point plus long-tems nos lecteurs de la suite des jeux qui terminèrent la soirée; nous nous contenterons de leur apprendre que dans ceux qui suivirent *les plaids amoureux*, Noureddin trouva deux occasions d'adresser à Zoé des choses agréables, aussi spirituelles que tendres, qui ne purent être entendues que par elle, et qui l'embarrassèrent beaucoup moins que son aveu. Notre héroïne rentra chez elle très-satisfaite, et ne se vit pas plutôt en liberté de causer avec sa nourrice, qu'elle lui confia tout ce que Noureddin lui avait dit.

La bonne Roxa fut fort aise de voir que les premiers pas était faits de la part du prince, mais elle demande à Zoé quelles mesures elle comptait prendre pour traiter avec son amant de l'affaire de sa conversion. Zoé répondit qu'elle comptait lui en parler la première fois qu'elle le rencontrerait chez Agnès. Ce n'est point là, ce n'est pas devant des témoins qui vous

gêneront, que vous devez traiter une question aussi importante, repart la bonne nouurrice, il faut que vous donniez un rendez-vous au prince. — Moi, ma bonne! un rendez-vous! y songez-vous? oh, je n'oserai jamais faire une telle démarche. — Je me charge de tout, mon enfant, Dieu qui connaît les motifs qui me guident, me pardonnera les moyens que les circonstances me forcent d'employer : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et ne point perdre d'instans lorsqu'il s'agit de gagner une ame au Seigneur.

En conséquence de ce zèle ardent à s'occuper du salut de Noureddin, Roxa n'est pas plutôt éveillée le lendemain, qu'elle se rend chez le prince sarrazin, auquel elle fait part, qu'instruite de ses sentimens pour sa maîtresse, et voulant lui ménager l'occasion de l'entretenir, elle l'engage à se rendre dans deux heures dans une partie de la galerie qu'elle lui désigne, et qu'elle y amenera la princesse. Noureddin est aussi enchanté que surpris de ce message de la bonne nourrice;

dans le transport de sa reconnaissance il lui met au doigt un superbe rubis, et promet d'être exact au rendez-vous.

Roxa retourne près de Zoé, qu'elle informe de ce qu'elle vient de faire, mais au lieu de la remercier, son élève lui reproche de l'engager dans une démarche qui lui paraît hazardée, elle oppose beaucoup de difficultés au zèle de sa nourrice; mais enfin celle-ci l'emporte et la conduit, malgré sa répugnance, dans la galerie où Noureddin l'attend déjà.

La partie désignée pour le rendez-vous était celle où était située la chapelle de l'impératrice; c'était auprès de l'un des piliers que les amans devaient se trouver. Ce n'était pas sans dessein que Roxa avait choisi ce lieu: d'abord, une fois l'heure de la messe passée, on ne venait guère de ce côté, il n'y avait par conséquent point de surprise à craindre; puis elle espérait tourner au profit de la religion le trouble inséparable d'un premier rendez-vous; elle comptait profiter du moment où le prince serait le plus ému et incapable de se refuser aux dé-

sirs de son amante, pour l'entraîner dans la chapelle et lui faire jurer aux pieds des autels, aux pieds du Dieu de son amante, de se faire instruire dans son culte, et d'abjurer les erreurs de sa fausse religion. Se reposant sur la foi d'un serment aussi sacré ; Roxa pensait que si elle l'obtenait du prince, il l'observerait fidèlement. Roxa avait déjà préparé le beau discours qu'elle devait tenir à Noureddin : elle comptait beaucoup sur son éloquence, et encore plus sur les charmes de sa séduisante élève.

Enfin l'on arrive à la galerie : Noureddin qui a devancé l'heure, distingue les pas de son amante, qui paraît bientôt appuiée sur sa nourrice ; il se précipite au-devant d'elle, il veut la remercier de la faveur insigne qu'elle lui accorde ; mais Roxa, qui craint que leurs voix ne soient entendues dans cette partie, fait signe de ne point parler qu'on ne soit plus éloigné des gardes. Notre héros observe donc le silence prescrit, et se contentant de serrer entre les siennes la main que son amante a de libre, il

marche à côté d'elle. Parvenus à l'endroit marqué par Roxa, il porte un genou en terre, et fait à Zoé les plus tendres protestations. Trop émue pour pouvoir d'abord lui répondre, notre héroïne ne peut que le regarder en silence : mais qu'il lit bien des choses dans ses regards! qu'il trouve d'éloquence dans ce muet entretien! La nourrice jouit quelques instans de leur trouble réciproque, mais bientôt rappellant à elle-même la princesse Zoé, elle lui rappelle le devoir qu'elle a à remplir. Un soupir échappe au prince sarrazin; il se doute à-peu-près de ce que va lui demander la princesse, et cependant il attend avec patience qu'elle s'explique; Zoé s'est recueillie, elle va parler, elle va commander au nom de l'amour et de la religion, lorsque des pas précipités se font entendre dans la partie de la galerie qui conduit à l'appartement de Zoé. On distingue plusieurs voix; Roxa écoute; elle entend qu'on demande où est la princesse, qu'on la cherche avec empressement. Sur la réponse d'un garde qui dit l'a voir

vue passer du côté de la chapelle, on accourt aussi-tôt de ce côté. Nos amans se troublent, ils s'effraient ;.... Roxa plus maîtresse de ses sens, dit à Noureddin de se cacher dans l'enfoncement des piliers, et prenant la tremblante Zoé, elle va au-devant de ceux qui la demandent. Ce sont deux pages de l'impératrice-mère, qui lui fait dire de se rendre à l'instant chez elle. Cet ordre achève de déconcerter notre héroïne; elle se figure que Xéna est déjà instruite de son entrevue avec le prince, et qu'elle ne la fait appeller que pour l'accabler de reproches. Roxa calme ses craintes, offre d'entrer avec elle chez l'impératrice, et de la justifier si on ose l'accuser; Zoé n'en est pas plus tranquille, ses jambes la soutiennent à peine en entrant chez Xéna. Mais elle n'a pas plutôt porté les yeux sur l'impératrice, qu'elle voit qu'il n'est point question de Noureddin. « Approchez, mon enfant, approchez, ma chère Zoé, lui dit avec douceur l'impératrice, j'ai des dépêches à vous communiquer. — Des dépêches! à

moi! — Oui, mon enfant, j'ai reçu des nouvellees de Chypre. — De Chypre! j'espère que mes parens?... — Votre père se porte bien, mais votre mère est sérieusement malade... — ô ciel! ma mère, ma tendre mère!... — Vous savez qu'elle est depuis longtems souffrante et que c'est même le mauvais état de sa santé qui l'a empêchée de venir aux fêtes du tournois. — Oui, je le sais, et j'en ai eu une véritable douleur, mais j'espérais..... — Mon enfant, je ne dois pas vous le dissimuler, sa situation est fort aggravée, on la regarde comme très-dangereuse.... — Oh Dieu! » Et notre héroïne, accablée d'une si cruelle nouvelle, tombe sans connaissance aux pieds de l'impératrice; on lui donne les plus prompts secours; un torrent de larmes soulage son cœur; Xéna la secourt, la caresse et la console de son mieux; elle lui dit que c'est avec regret qu'elle lui donne une si triste nouvelle, mais que la lettre d'Isaac est positive; qu'elle pense qu'il vaut mieux la préparer à la perte qu'elle va faire; elle lui dit ensuite que

de l'événement qui va la priver de son amie, vient mêler les larmes aux siennes, et se montre très-sensible à sa séparation; pour Zoé, l'idée de sa mère l'absorbe toute entière; les sentimens de la nature l'emportent en ce moment sur tous les autres; Noureddin même est presque oublié.

CHAPITRE XVII.

Nous avons laissé la princesse Zoé voguant vers l'île de Chypre, et tellement accablée par la douloureuse pensée de ne revoir qu'au lit de la mort une mère adorée, qu'insensible pour ainsi dire aux regrets que cause son départ, elle n'a point paru s'affliger elle-même de quitter Constantinople.

N'accusons pas cependant notre héroïne d'avoir vu couler avec indifférence les larmes que la tendre Agnès donnait au départ de son amie; Zoé s'éloigne d'elle avec chagrin; elle sent tout le prix de son amitié, elle désirerait ne point se séparer d'elle, et

tant de motifs, d'ailleurs, l'attachent à Constantinople. Indépendamment des objets chers à son cœur, qu'elle quitte peut-être pour ne jamais revoir, elle a été élévée dans cette Cour, elle y a passé les jours heureux de son enfance; mais c'est une mère qui la rappelle, c'est une mère qui la demande pour lui fermer les yeux; Zoé oublie tout; elle ne voit que le danger qui menace cette tête si chère, elle se flatte que sa présence pourra la rappeler à la vie, et n'éprouve d'autre désir que d'arriver promptement près d'elle.

Elle n'est pas plutôt à bord du vaisseau, qu'elle presse les matelots de mettre à la voile; on se hâte d'obéir aux ordres de la princesse, et le vent secondant ses désirs, on est bientôt en pleine mer.

Bien différente de ce prophête dont la seule présence mit la mer en furie, la douce Zoé n'excite ni le tumulte des flots, ni l'indignation des matelots; elle semble, au contraire, inspirer à ceux-ci une confiance qui leur ferait braver une mer orageuse; la

douceur avec laquelle elle leur adresse la parole, en les priant d'accélérer la marche du bâtiment à force de rames, pour arriver plus vîte, a redoublé l'ardeur avec laquelle ils travaillaient; tous brûlent de mériter les éloges de cette charmante princesse; tous font des vœux pour son bonheur, et si le respect qu'elle inspire les empêche de témoigner hautement combien ils ont été frappé de ses grâces séduisantes, ils n'en disent pas moins entre eux qu'ils ont sur leur bord la plus belle des femmes! qu'elle n'a pas besoin d'être souveraine pour se faire adorer, et qu'avec une figure aussi angélique, elle se fera obéir en tous lieux.

La bonne Roxa, qui aime à recueillir toutes les louanges qu'on donne à sa chère enfant, se plaît à écouter celles que ces gens simples et sans art donnent à sa maîtresse; elle resterait volontiers avec eux; mais s'appercevant que Zoé vient de quitter le pont, elle la suit dans la chambre qui lui est destinée, et bientôt le mal de mer saisissant Zoé et ses compagnes, elles ne se trouvent pas en état de jouir de

la scène majestueuse qui s'offre à leurs yeux.

Cruellement indisposée pendant tout le trajet, notre héroïne sent redoubler le désir d'arriver; elle n'aspire que d'être rendue à Famagouste, et le seul moment de plaisir qu'elle parut goûter dans son voyage, fut celui où elle apperçut le port de cette ville.

Se rappelant alors qu'elle a promis de récompenser les matelots de leur diligence, elle donne ordre de leur distribuer ce qu'elle leur destine; pendant que ceux-ci entrent dans le port, et que les gens que le roi Isaac a chargé de venir au devant de la princesse, s'approchent pour la recevoir et la complimenter, Roxa remplit les intentions de Zoé, et reçoit les bénédictions qu'on prodigue à sa générosité.

Cependant la princesse plus impatiente de savoir des nouvelles de Laodicée, que d'entendre les félicitations des députés de Famagouste, les interrompt dès les premiers mots qu'ils lui adressent, pour demander si

quelqu'un d'eux ne peut lui apprendre des nouvelles de la reine ? Le chef de la députation s'empresse de répondre que le bulletin de ce jour en a donné de très-favorables, qu'elle éprouve un mieux sensible depuis vingt-quatre heures. Zoé rend grâces au ciel, et écoute alors le long et ennuyeux discours dont on honore son entrée dans les Etats de son père.

Une garde d'honneur conduit la princesse, en pompe, dans le logement que la ville lui a destiné. On se flatte qu'elle s'y reposera un jour entier des fatigues de la mer; mais Zoé se prétend guérie aussitôt qu'elle est à terre, et voudrait déjà monter en voiture pour voler auprès de sa mère; on obtient avec peine qu'elle s'arrête jusques au lendemain, et dès l'aube du jour, elle presse le départ.

Au lieu de se rendre dans la capitale où réside le roi Isaac, il est convenu que la princesse Zoé ira, de suite, à la maison de plaisance d'Idalie, où la reine Laodicée s'est retirée.

On évite de passer par Nicosie,

pour se soustraire aux honneurs que cette capitale de la Chypre eût cru devoir rendre à l'héritière du trône. Zoé craint d'être retardée dans sa marche, et pense que son père ne pourra lui savoir mauvais gré de se rendre auprès de sa mère par le plus court chemin; les officiers envoyés au-devant d'elle, pour lui servir d'escorte, lui ont dit que le roi la laissait libre de faire là-dessus ce qu'elle jugerait à propos; et notre héroïne n'écoutant que son cœur, n'hésita pas un instant dans son choix. Elle recommande la plus grande diligence, choisit la plus simple des voitures qui lui ont été destinées; et faisant monter ses femmes dans l'autre, elle donne ordre que, dans tous les lieux où l'on pourrait se porter sur son passage, sa voiture prenne toujours les devans; et laissant la plus grande partie de l'escorte à la voiture de ses femmes, elle trompe ainsi l'empressement et la curiosité des Cipriotes à voir leur souveraine.

Cette précaution n'était point inutile; la passion du roi Isaac, pour le

faste et la représentation, était tellement connue de ses sujets, que quoique le moment ne fut point favorable, pour rendre à sa fille les honneurs dûs à sa naissance, elle n'eût pu traverser ses états, *incognito*, et se rendre auprès de sa mère, où son devoir l'appelait, sans recevoir sur son passage des marques de la joie que causait son arrivée en Chypre. L'on était certain que les honneurs qu'on lui rendrait, flatteraient la vanité du roi, et l'on avait préparé sur la route de la princesse, un cérémonial qui eût nécessairement retardé sa marche si elle ne se fut soustrait à ces vains hommages par les moyens que nous venons d'indiquer.

Le désir que manifestait Zoé d'être rendue promptement à Idalie, redoublant le zèle des postillons, elle se vit le soir même de son départ de Famagouste, à une fort grande distance de cette ville, et assez près du terme de son voyage, pour espérer d'y arriver le lendemain de bonne heure. Mais cette assurance ne suffit point à la princesse qui ne veut prendre aucun repos que

lorsqu'elle aura vu sa mère; elle défend de s'arrêter, et demande qu'on marche toute la nuit; sa nourrice envain lui observe qu'une si grande diligence peut la fatiguer, et qu'en s'exposant à se rendre malade, elle se met dans le cas d'inquiéter Laodicée; qu'il vaudrait bien mieux n'arriver que quelques heures plus tard, et ne point passer la nuit en route; Zoé rejette cette objection, et prie si instamment Roxa de ne pas s'opposer à ce qu'elle vient de décider, que celle-ci, qui n'a jamais su rien refuser à sa chère fille, consent à tout ce qu'elle desire. Nos voyageuses continuent donc leur marche rapide, et se trouvent à la naissance du jour à la hauteur des bosquets d'Idalie. Déjà l'on apperçoit ces rians et frais bocages si chers jadis à la mère des amours; il reste cependant encore de longs détours à faire pour entrer dans le bois qu'on domine alors d'une hauteur; Roxa, qui naturellement est un peu peureuse, se félicite de n'avoir point traversé dans la nuit, le bois qu'elle apperçoit alors; la bonne nourrice

ignore que jamais les bosquets qui furent habités par Cythérée, ne serviront de retraite aux brigands, et que les amours malins se jouent seuls sous ces ombrages.

A l'instant ou Zoé les traverse, les oiseaux répètent leur chant d'amour; un léger zéphir agitait doucement les feuilles humectées par une rosée bienfaisante, et le léger frémissement qu'il occasionnait, la faisait retomber en gouttes brillantes et perles diaphanes. dans un autre moment, la princesse eût contemplé avec délices le tableau qui s'offrait à ses yeux, eût joui des charmes d'une belle matinée que le beau climat d'Idalie rend encore plus enchanteurs; mais dans cet instant où elle n'aspire qu'à une seule chose, elle ne jette qu'un coup-d'œil rapide sur les objets qui s'offrent à sa vue, et plus empressée de découvrir l'habitation de Laodicée, que d'admirer la riante et pittoresque situation de ses environs, elle cherche à reconnaître la demeure de sa mère. Aucun des bâtimens qui s'offrent à sa vue ne lui présente l'apparence d'une mai-

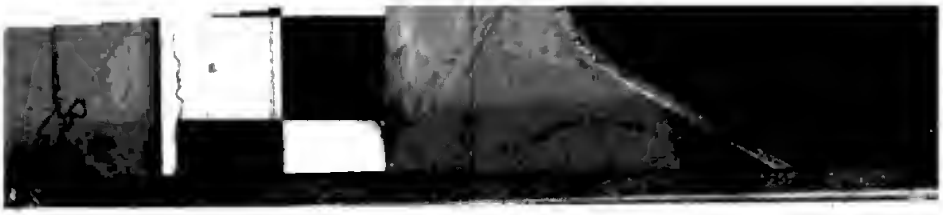
son royale, et ce n'en est point une non plus qu'habite Laodicée ; c'est la maison de plaisance d'un simple particulier, dont l'agréable situation et le voisinage d'un lieu jadis célèbre, plurent tellement à la reine de Chypre, qu'elle en fit l'acquisition, et qu'elle y réside une partie de l'année.

Cette maison, d'une construction simple et élégante, est bâtie en forme circulaire, qui présente dans sa façade une espèce de temple antique, entouré de quatre petits pavillons que Laodicée a fait ajouter au premier plan ; à quelque distance sont les logemens des gardes et des gens de la suite ; ce sont les bâtimens que la princese Zoé a d'abord apperçus, quelques grands arbres lui cachant alors la vue de l'habitation principale. Elle n'a pas plutôt découvert la façade du petit palais de sa mère, que, quoique surprise d'abord de son peu d'étendue, elle est enchantée de son aspect, elle le trouve du goût le plus exquis; et en s'approchant, elle admire l'élégance de sa décoration.

Cependant son cœur palpite vive-

ment en approchant de cette demeure; un pressentiment funeste vient la saisir ; elle tremble, elle ose à peine jetter les yeux sur les appartemens qu'elle apperçoit ouverts, elle craint d'y voir des traces du plus cruel des événemens! Le silence qui règne dans les cours, redouble l'effroi qu'elle éprouve, rien n'annonce la vie, le séjour d'une reine, pas une âme ne paraît! tout est morne et tranquille. Mais les postillons se font entendre ; ils attirent l'attention des valets; bientôt on vient au-devant de la princesse, on lui ouvre les portes avec empressement, et l'on rassure sa tendresse allarmée. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de la princesse se répand dans le palais, les dames de la reine s'empressent de venir la saluer, et la recevoir à la descente de sa voiture ; Zoé reconnait à leur tête la sage et estimable Zulmis, qui suivit Laodicée en Chypre, et qui jouit près d'elle de la plus haute faveur; cette dame qui tient à l'une des premières familles de Constantinople, et qui a toujours marqué un tendre

attachement pour notre héroïne, lui témoigne avec autant de zèle que de sincérité, tout le plaisir qu'elle a de la revoir. Zoé n'en ressent pas moins de retrouver l'une des amies de son enfance, et pendant que Zulmis admire l'heureux développement des charmes et des grâces de la princesse, celle-ci lui fait un accueil si gracieux, que les autres dames lui envient l'avantage d'être déjà connue de leur jeune souveraine; Zoé, dont les premiers soins ont été de s'informer de Laodicée, demande à être conduite près d'elle; l'une des dames lui répond qu'on ne peut en ce moment l'introduire chez la reine, qui est occupée de devoirs religieux, qui ne permettent point de l'interrompre; mais Zulmis prenant la parole, dit que malgré l'importance des devoirs que la reine remplit en cet instant, elle ne doute pas qu'on lui fasse plaisir en allant lui apprendre l'arrivée de sa fille chérie, qu'elle attend avec tant d'impatience! Zulmis ordonne aussitôt d'aller frapper à la porte de l'appartement de la reine, et de la préve-

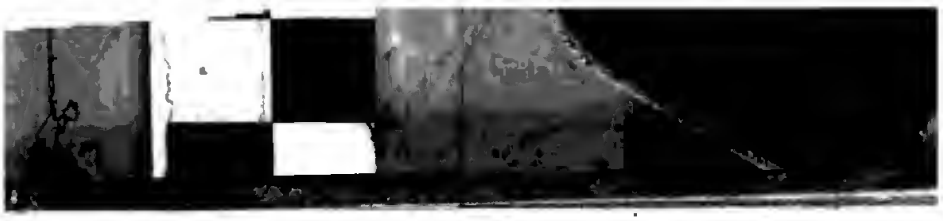


nir de l'arrivée de sa fille; guidant elle-même l'aimable Zoé, elle la conduit chez sa mère.

Comme Zulmis l'avait pensé, Laodicée ordonne de faire entrer sa fille; Zoé vole au chevet de son lit; elle pose ses lèvres sur la main que sa mère lui tend; mais trop vivement émue en contemplant les ravages de la maladie, ses traits décomposés, elle ne peut articuler aucun mot, et les larmes seules témoignent sa sensibilité; Laodicée, non moins attendrie que sa fille, presse de ses bras défaillans Zoé contre son cœur; puis levant au ciel ses yeux presqu'éteints, elle s'écrie: « Vous me la rendez!..., ô mon Dieu! vous permettez que je la revoie?... ah! je puis mourir maintenant... — Maman!... ma tendre mère! laissez-moi croire..., laissez-moi espérer que le ciel vous rendra à mes vœux... — Ma Zoé!... ne nous flattons pas d'un vain espoir! il faudrait un miracle pour conserver mes jours! — Eh-bien, maman, pourquoi Dieu n'en ferait-il pas un en votre faveur? — Mon enfant, ado-

rons ses décrets, et ne lui demandons point qu'il dérange pour nous l'ordre des destins !... Si tu savais combien j'ai craint de ne pas vivre assez pour te revoir, tu sentirais quelle consolatíon je goûte dans cet instant.. Laodicée s'appercevant que ces mots redoublaient les pleurs de Zoé, elle ajouta: « Ne trouble point ma joie, ne la change point en larmes; résigne-toi, ma chère enfant, regarde avec moi celui qui peut tout, celui qui console l'homme de bien dans cette vallée de douleurs... lui seul nous paie le prix de tous les sacrifices. » En parlant ainsi, Laodicée fixe les yeux sur un crucifix placé aux pieds de son lit; la tendre piété qui se peint sur son visage, tous ses traits, qui portent l'empreinte de la souffrance, et plus encore celle de la douleur, annoncent que les peines de l'ame ont hâté l'instant de sa destruction, mais que la religion la soutient et l'élève vers son Dieu.

Zoé se sent pénétrée d'un saint respect, elle regarde sa mère, elle contemple la sérénité de son visage; ses



larmes s'arrêtent, un pouvoir surnaturel semble suspendre ses pleurs, et changer en admiration, pour la sublime résignation de Laodicée, la tristesse qui s'empara de toutes les facultés de son ame. Cependant, un soupir qui se fait entendre de l'autre côté du lit, fait lever les yeux à notre héroïne, elle s'était jusqu'alors crue seule avec sa mère, et n'avait fait nulle attention aux personnes qui étaient dans sa chambre. Elle apperçoit dans cet instant un vénérable ecclésiastique, qui occupait à son arrivée un siége placé au chevet de Laodicée; s'étant levé par respect, le vénérable personnage a crû devoir s'éloigner un peu, cédant à la princesse sa place près la reine; il s'est retiré en arrière, mais ses regards suivent sa pénitente; il partage l'émotion qu'elle éprouve, en revoyant une fille chérie! lui-même admire sa soumission aux volontés de l'Eternel, qu'il invoque chaque jour pour sa conservation. La piété n'a point fermé les yeux de ce saint homme, aux sentimens de la nature; il sent tout ce que doit souf-

frir une malheureuse enfant ! un soupir échappe à son cœur ; une larme solitaire vient mouiller ses vénérables joues ; c'est dans ce moment qu'il attire l'attention de Zoé, qui reconnait en lui l'évêque d'Antioche, Rodolphe II, prélat, dont la réputation de sainteté est répandue dans toute la Syrie, et que ses éminentes vertus ont seules élevé au siège épiscopal. A la vue de cet homme de Dieu, dont Zoé a entendu parler tant de fois au prince Boémond, Zoé sent redoubler sa confiance, son espérance aux bontés d'un dieu créateur ; elle ose croire qu'un si digne ministre du seigneur, peut tout en obtenir ! Elle a vu une larme rouler dans les yeux du saint personnage ; elle est donc sûre qu'il connaît la pitié ; qu'il n'est point insensible ; elle élève ses mains vers lui : O vous, dit-elle, dont le sacré ministère sert d'intermédiaire aux créatures pour les rapprocher de leur Dieu, vous qu'il écoute sans doute, dont il daigne exaucer les vœux ; ah ! veuillez l'implorer avec moi ; veuillez le prier de conserver les jours de ma

mère ! et l'innocente enfant mettant aussitôt un genoux en terre, prie avec ferveur devant le crucifix de Laodicée. Rodolphe est d'abord étonné de cette action, de cette piété simple et touchante qu'il n'attendait pas d'une jeune princesse élevée dans les délices de la cour d'Orient, dont, à dire vrai, il suspecte un peu la foi, et que regardant comme ensevelie dans les ténèbres du schisme et de l'erreur, il honore à peine du nom de chrétienne. Qu'on n'augure point de ceci que Rodolphe est l'un de ces prêtres fanatiques, qui refusent des secours aux partisans de l'erreur, et semblent oublier que leur divin maître accueillait les Scribes et les Pharisiens. Non, Rodolphe n'est point un fanatique, il est un digne ministre de Jésus-Christ, et s'il attaque fortement l'erreur, s'il cherche à la détruire avec le zèle le plus ardent, il n'en est pas moins humain et charitable envers les Chrétiens séparés de l'église romaine, dont il est l'un des plus fermes appuis dans l'Orient.

Mais revenons à l'impression que

fit sur lui la touchante prière de la princesse Zoé; surpris d'abord, ensuite touché, il lui répond : ma fille!.. mettez votre confiance en l'Eternel, et croyez que vos innocentes prières le toucheront plus encore que les miennes!.... je ne cesserai cependant pas de l'invoquer pour la guérison de la reine, et pour la continuation des heureuses dispositions de son ame....

Un long silence succède à ces mots : l'évêque d'Antioche lève les yeux au ciel ; au saint recueillement qu'on lit sur son visage, on voit qu'il invoque le Très-Haut! Zoé n'ose faire un seul mouvement, elle croit qu'à sa voix les cieux vont s'ouvrir, et que nouvel Elie, il va éloigner la mort qui plane sur la tête de Laodicée.

Cette scène de recueillement est interrompue par l'arrivée de Roxa, qui vient saluer la reine. Laodicée se retourne vers celle qui prit soin de l'enfance de sa fille; elle l'accueille avec bonté; la bonne nourrice, cherchant à dissiper l'attendrissement qu'elle voit sur tous les visages, ne dit qu'un mot sur la maladie de Lao-

dicée, qu'elle s'apperçoit bien être sans espoir de guérison ; et tâchant de détourner son attention, elle demande à la Reine, comment elle a trouvé sa fille. Les approches de la mort n'avaient point encore éteint tout sentiment de vanité dans l'ame de la reine de Chypre ; elle n'avait point vu avec une stoïque indifférence, les charmes de sa chère Zoé, quoiquelle n'en n'eût encore rien dit ; elle avait déjà remarqué combien elle était embellie ! La question de Roxa, fixant de nouveau son attention sur la beauté de sa fille, elle la considéra avec ce plaisir si flatteur pour une mère tendre ! La conversation prenant ainsi une tournure moins grave, on se mit à parler de l'heureux developpement qu'avaient subi les traits de la jeune princesse. La nourrice, qui ne perdait aucune occasion de faire valoir son élève, dit à Laodicée qu'elle ne la voyait pas dans tous ses avantages ; que l'inquiétude de la savoir malade, et la fatigue de la route avaient beaucoup altéré ses traits ; et pour faire paraître dans tout son jour

le bon cœur de l'aimable Zoé, elle décrit son impatience d'arriver près de sa mère, comment elle n'avait pas voulu prendre un instant de repos, et fait marcher nuit et jour pour être rendue plutôt à Idalie. Cependant, ajouta la bonne nourrice, Dieu sait si cette enfant était en état de soutenir tant de fatigue ; elle qui est si délicate, et qui depuis quinze jours était indisposée. A ces mots, la tendresse de Laodicée s'allarme ; elle avait d'abord remercié tendrement sa fille de son empressement à se rendre près d'elle, et en effet sa diligence avait été telle que le courrier parti de Famagouste, aussitôt son entrée dans le port, l'avait à peine devancée de quelques heures à Idalie ; Laodicée savait aimer ; elle appréciait mieux que personne les attentions délicates, l'empressement qui part du cœur ; et la preuve qu'elle acquérait de l'attachement de sa fille lui fût aussi sensible qu'agréable ; elle la serra entre ses bras, lui donna les noms les plus tendres ; mais lorsque Roxa lui eut dit que Zoé venait d'être indis-

posée, elle la gronda de lui avoir permis de s'exposer à une trop grande fatigue; inquiète pour son enfant, dont la vie lui est mille fois plus précieuse que la sienne, Laodicée exige qu'elle aille se mettre de suite au lit, qu'elle répare par quelques heures de repos, celui dont elle est privée depuis plusieurs jours. Zoé se défend d'obéir à cet ordre; elle prie instamment sa mère de lui permettre de rester près d'elle, et prétend, que n'ayant nulle envie de dormir, elle se reposera aussi bien et même beaucoup plus tranquillement près de sa bonne et tendre mère; mais Laodicée insiste, elle dit même à sa fille qu'elle a besoin d'être seule, et qu'elle l'obligera de se retirer; il faut obéir; Zoé se laissa donc conduire dans l'appartement qui lui était destiné.

CHAPITRE XVIII.

Suivant l'ordre de la reine, les femmes préparent un bain pour rafraichir et délasser l'aimable Zoé;

pendant qu'elles s'occupent de la préparation des aromates, celle-ci, laissée à ses réflexions, et négligemment étendue sur un sopha, compare l'élégante simplicité de son appartement avec le faste et la magnificence des vastes et somptueux appartemens des palais de Constantinople et d'Andrinople.

La jeune princesse est d'un goût trop éclairé, pour ne pas préférer la fraîcheur et la moderne élégance de l'ameublement qu'elle a sous les yeux, à la fastueuse richesse de ceux des palais impériaux ; mais elle sent qu'il est un éclat qui appartient au rang suprême, et quoiqu'amie de la simplicité, elle pense qu'elle ne conviendrait pas chez un prince aussi puissant que son oncle. Du souvenir des ameublemens et des palais de l'Empereur grec, elle passe à celui de sa personne; elle songe à sa chère Agnès, à l'Impératrice Xéna, dont elle se rappelle les bontés ; le souvenir de Noureddin se trouve nécessairement lié à celui d'Alexis ; pour la première fois, depuis que la princesse est ins-

truite de la dangereuse maladie de sa mère, elle ne repousse point le souvenir du prince sarrazin. Pendant toute la route, elle n'avait pas permis à ses pensées de s'arrêter sur lui ; elle se serait crue criminelle envers sa mère, si elle avait permis qu'une autre image l'occupât essentiellement, lorsqu'elle savait Laodicée, luttant avec la mort, et peut-être au moment d'expirer sans la revoir ? le cruel tableau qui s'était plus de vingt fois offert à son esprit, avait imposé silence à l'amour ; il s'était opposé à tous les regrets, à toutes les images qui la rapprochaient de son amant ; mais maintenant que sans être entièrement rassurée sur le sort de sa mère, elle est au moins un peu plus tranquille, et qu'elle peut se rendre la justice de dire qu'elle a rempli tous les devoirs que la nature lui prescrit, elle pense pouvoir songer à tout ce qu'elle a laissé à Constantinople. Elle se représente quel a dû être l'étonnement, la douleur du prince sarrazin, en apprenant son départ précipité ; qui sait, hélas ! s'ils se reverront jamais !..

Que cette cruelle pensée afflige l'aimable Zoé ! que l'idée d'être séparée de celui qu'elle aime pèse sur son triste cœur !... Et cependant elle sent, elle ne peut se dissimuler, qu'en s'éloignant, elle a elle-même rompu les liens que pouvaient retenir Noureddin parmi les Grecs. Comment se flatter de le voir désormais s'allier aux Chrétiens, devenir l'un de leurs frères, si celle qui devait allumer dans son âme le flambeau de la foi, est séparée de lui ? Zoé n'ignore point que dans toutes les hypothèses, elle ne peut retourner à Constantinople de fort long-tems ; si Laodicée guérit, sa maladie sera longue ; le devoir de sa fille est de rester près d'elle ; si, au contraire, Zoé a le malheur de perdre sa mère, elle devra rester près de son père, pour le consoler ; Isaac, d'ailleurs, a toujours annoncé qu'il la rappellerait lorsque son éducation serait finie. Ainsi, de telle manière qu'elle envisage sa position, elle comprend qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver le prince Noureddin à Constantinople,

lorsqu'il lui sera permis d'y retourner ; car quelle apparence qu'il l'y attende des mois entiers. Elle voit encore moins de probabilité qu'il vienne la chercher en Chypre, où nul prétexte ne peut colorer son voyage, et la conclusion de ses réflexions est de le nir de son souvenir. On lui annonce que son bain est prêt : elle s'y met, et pour mieux effectuer la résolution qu'elle vient de prendre, elle s'amuse à considérer de petits tableaux qui ornent la salle de bain. Les uns représentent des tournois et différens faits d'armes des Chevaliers de la Table-Ronde. Zoé examine, de sa baignoire, les costumes et la disposition de ces tableaux, qu'elle se fait expliquer. Elle est bientôt frappée de la belle prestance et de la noblesse de la figure de l'un des Chevaliers. Elle se persuade que ce Chevalier, qu'on lui dit être Lancelot du Lac, ressemble parfaitement à Noureddin ; il lui semble le voir dans son attitude guerrière, remportant tous les prix du tournois, et s'y faisant admirer par sa belle tenue et sa bravoure. Son

imagination lui retrace toute la gloire dont il s'est couvert ; elle se rappelle comme il a deux fois été couronné par elle. L'image de ce cher vainqueur la poursuit et l'occupe plus que jamais ; déjà elle s'attache à la ressemblance qu'elle lui suppose avec Lancelot du Lac, et se promet bien de revenir souvent dans ce lieu, rêver à celui qu'elle se promettait d'oublier un instant avant : vains projets dont l'amour se rit, et qui tournent presque toujours à son profit ; plus on s'arme de rigueur, et plus le malin enfant semble rassembler de moyens de faire sentir sa puissance.

La présence des femmes qui environnent la princesse, l'empêche de se livrer à un aussi grand examen quelle l'aurait désiré ; comme elles la pressent de se mettre sur-le-champ au lit, elle cède à leurs instances. On lui présente anssitôt un bon restaurant ; elle ne l'a pas plutôt pris, que sans s'en appercevoir elle tombe dans un sommeil profond, qui achève de raffraichir ses sens, et de la délasser des fatigues du voyage.

En s'éveillant, Zoé est toute surprise de se trouver à Idalie ; les songes l'avaient reportée à Andrinople, et elle oubliait qu'elle était en Chypre; mais l'image de sa mère s'offrant de suite à sa pensée, elle se hâte de se faire habiller pour retourner auprès d'elle.

Laodicée venait d'essuyer une crise qui l'avait extrêmement fatiguée, et qui l'avait beaucoup inquiétée ! Sa fille la trouva très-faible, et on lui recommanda de ne point la faire parler ; l'on attribua la crise que venait d'éprouver la reine, à l'impression que lui avait faite la vue de sa fille ; mais les médecins dirent que cette crise, loin d'être fâcheuse, pourrait peut-être amener d'heureux résultats. Comme Zoé fut prompte à adopter cette idée ! comme elle veilla dès ce moment à la parfaite exécution de leurs ordres ! elle aurait désiré que sa mère ne prît plus rien que de sa main ; mais s'appercevant que son approche causait toujours une certaine émotion à Laodicée, qui ne pouvait rien prendre d'elle avec le

calme, avec la tranquillité que son état exigeait, Zoé renonça, quoiqu'avec peine, à remplir les fonctions de garde malade.

Cette journée, et celle du lendemain, s'écoulèrent dans une alternative de craintes et d'espérances; mais les forces de Laodicée paraissant se ranimer, à la fin du second jour, on décida que le suivant serait celui d'une grande solemnité, à laquelle l'évêque d'Antioche préparait la reine depuis plusieurs jours; c'était celle de sa réconciliation avec l'église romaine, cérémonie qui n'avait été différée que parce que Laodicée avait désiré que sa fille en fût témoin.

Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, que l'empereur Manuel avait épousé en premières nôces Germaine, sœur de Gertrude, femme de l'empereur d'Allemagne; Laodicée était fille de Germaine; elle avait été élevée par sa mère dans la religion catholique et romaine; mais après la mort de Germaine, l'exemple de l'empereur Manuel, et de toute sa cour, l'avait entraî-

née dans les erreurs de l'église schismatique grecque. Laodicée se croyait dans la bonne voie, et vécut tranquille dans la nouvelle croyance, jusqu'au moment des grands démêlés de l'empereur Frédéric Barberousse, avec le Pape. On sait qu'à cette époque, le vicaire de Jésus-Christ, outrepassa ses droits, jusqu'à vouloir disposer des états de son ennemi. Manuel Comnène voulut saisir cette occasion d'aggrandir sa puissance; il fit proposer au Pape de réunir l'église grecque à l'église latine, s'il voulait le faire couronner empereur d'Occident; le Pape eut le courage de refuser cet offre; et Manuel, autant pour se venger, que par suite de son ambition, envoya Théonarius en Arménie, et trouvant le patriarche des Arméniens plus disposé à une réunion que celui de Rome, il s'affilia avec celui-ci. Cependant les premiers projets de l'empereur avaient percé, et dans le moment où l'on croyait pouvoir s'arranger avec le Pape, quelques propos avaient été jettés pour disposer les esprits à une réunion. Lao-

dicée avait été enchantée du projet ; elle se rappellait encore toutes les instructions religieuses qu'elle avait reçues dans sa jeunesse, et elle aurait été fort aise de pouvoir les concilier avec sa croyance actuelle ; mais lorsque tout espoir de réunion avec l'église romaine fut anéantie, que Laodicée vit au contraire son père s'unir avec les Arméniens, dont les erreurs étaient encore plus invétérées, qu'elle sût que l'ambition avait seule porté Manuel à une démarche qu'elle avait crûe bonnement être l'effet de la conviction ; Laodicée, qui commençait à réfléchir mûrement, vit que chez les princes, la religion est presque toujours une affaire de politique ; et ne pouvant plus regarder son père comme un bon guide, puisqu'il dirigeait sa conscience par les règles de l'ambition, elle commença à se répentir de s'être laissée entraîner à l'adoption de la religion de sa mère. Cependant comme elle était encore jeune, qu'elle craignait de s'exposer au ridicule, et peut-être même à la disgrace de son

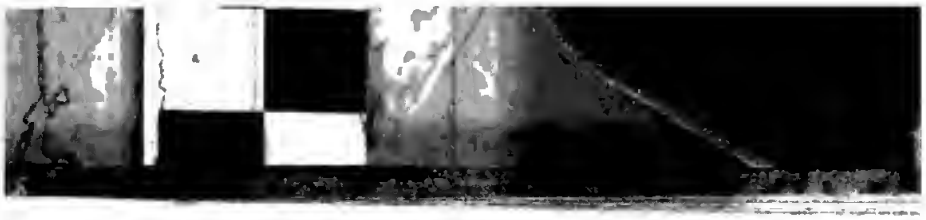
père, en abjurant des opinions qu'il lui avaient fait adopter, elle y persévéra, plus par faiblesse que par conviction, tant que l'Empereur Manuel vécut; lorsqu'il fut mort, elle songea sérieusement à se réconcilier avec une église, dont elle reconnaissait l'unité, et qu'elle se reprochait de plus en plus d'avoir quittée; cependant une fausse honte la retenait encore, et malgré que sa santé s'altérât tous les jours, elle hésitait à se déterminer, lorsqu'elle eût occasion d'entendre prêcher Rodolphe, qui venait d'être nommé nouvellement évêque d'Antioche, et qui, continuant de monter en chaire, ranimait le zèle de tous les Chrétiens de la Syrie et des lieux circonvoisins, par la force et l'onction de ses prédications. Sa haute réputation ayant engagé Laodicée à l'entendre, elle se trouva si pénétrée de la force de ses paroles, qu'elle fût entièrement décidée à se convertir, et ne crut pouvoir mieux faire que de se mettre entre les mains de celui qui avait si bien parlé contre le respect humain, et lui avait donné le courage

de le braver. Elle appela donc Rodolphe auprès d'elle ; mais les soins de son diocèse ne lui ayant pas permis de se rendre de suite à l'invitation de la reine, la réconciliation fut différée, et si bien remise, qu'elle n'eût lieu qu'à l'époque dont nous parlons ; ce ne fut même qu'après de longues conférences avec le prélat, que Laodicée se détermina à y donner toute l'authenticité que celui-ci desirait, pour l'édification des fidèles.

Le grand jour arrivé, la reine, placée sur un lit de parade, ayant pris des gouttes fortifiantes, pour se mettre en état de soutenir cette scène, les portes de son appartement furent ouvertes à tout le monde ; on ne laissa cependant entrer dans sa chambre qu'un certain nombre de personnes, mais les autres pièces furent remplies d'une foule qu'attiraient la curiosité et la nouveauté de ce spectacle. Rodolphe, revêtu de ses habits pontificaux, se plaça de manière à être entendu des pièces voisines, et prononça le discours le plus éloquent et le plus touchant sur le retour de

la reine à la religion romaine ; il peignit avec force les erreurs dans lesquelles elle s'était laissée entraîner, par les séductions d'une Cour schismatique. Sans égard pour le grand nombre de partisans de l'église grecque qui pouvaient l'entendre, Rodolphe, qui n'ambitionnait que de faire des prosélytes, attaqua courageusement les deux points qui séparent les deux églises ; remontant à la source du schisme, il fit voir que l'ambition seule de Photius l'avait porté à fomenter les troubles et à rejetter la suprématie de l'église de Rome ; passant rapidement sur les chefs de controverse que le patriarche de Constantinople avait reproché aux Latins, il fit voir que c'était à tort qu'il les avait accusés ; il démontra la vérité de la doctrine et la sainteté des usages de l'église latine, par l'Ecriture-Sainte, par les Pères, par les Conciles ; enfin il donna des preuves si fortes et si concluantes, que la plupart des auditeurs furent convaincus, et presque déterminés à suivre l'exemple de Laodicée, et à se réunir à l'église romaine.

Cette princesse, après avoir écouté avec beaucoup d'attention l'éloquent et véhément discours de l'évêque d'Antioche, fit sa rétractation à aussi haute voix que son état pût le lui permettre, et fût ensuite administrée par Rodolphe. Cette rétractation, qui se fit avec beaucoup de pompe, fut accompagnée des larmes de la princesse Zoé, qui tremblait que sa mère ne pût soutenir une aussi longue et aussi triste cérémonie; mais Laodicée, qui semblait détachée du monde et ne plus y tenir que pour donner un grand exemple, soutint avec une force, une résignation, un courage surnaturels, les lugubres apprêts des derniers sacremens. Elle les reçut avec une piété si exemplaire, un recueillement si profond, qu'elle édifia toute sa cour, et prouva que pour une ame religieuse, cet instant si redouté n'est que l'approche du bonheur. A la douce sérénité qui brillait dans les yeux demi-éteints de la reine, on eût dit qu'un Ange de paix venait lui ouvrir les portes du ciel, et que certaine de reposer dans le sein de Dieu, elle



quittait la terre sans regret, et même avec cette sainte joie qui est le partage du juste, qui revole vers sa patrie. A la grande surprise des assistans, quelques minutes après avoir été administrée, Laodicée parut se ranimer, et donnant l'ordre de faire approcher sa fille, qui pleurait encore à côté de son lit, elle lui dit qu'il ne manquait plus qu'une chose à sa satisfaction, c'était de la voir profiter de l'exemple qu'elle venait de lui donner, de s'attacher à la véritable Eglise, et mettre ainsi un terme aux regrets qu'elle éprouvait encore de l'avoir élevée dans le schisme et l'erreur. Zoé avait été frappée de la cérémonie qui venait d'avoir lieu; le discours de Rodolphe, l'action de sa mère, et sur-tout la fervente piété avec laquelle elle avait rempli tous ses devoirs religieux, avait fait la plus vive impression sur elle; son esprit était glacé d'une sainte terreur, et dans la disposition où elle était, l'exemple de Laodicée était trop puissant pour ne pas l'entraîner. Elle répondit donc qu'elle ne demandait, qu'elle ne desirait autre chose que de

faire abjuration et de suivre en tout la croyance actuelle de sa mère, dont elle ne voulait se séparer ni dans ce monde ni dans l'autre. Laodicée reçut cette promesse avec la plus grande joie, mais elle dit cependant à sa fille qu'une telle résolution devait être réfléchie, qu'elle l'engageait à peser sa détermination jusqu'au lendemain, et qu'alors, si elle persévérait, elle prierait l'évêque d'Antioche de vouloir bien se charger de l'instruire.

Les vingt-quatre heures de réflexion ne firent que confirmer la princesse dans sa résolution de devenir catholique romaine, et le bon Rodolphe se chargea volontiers de la remettre dans la voie du salut, ainsi que Roxa et deux des femmes de la Reine, qui voulurent aussi profiter de ses instructions. Une difficulté restait cependant à vaincre pour la jeune princesse, c'était la crainte qu'Isaac ne s'opposât à ses desseins; mais Laodicée pensait que dans une circonstance aussi importante que celle du salut, elle devait engager sa fille à montrer plus de fermeté qu'elle n'en

eût elle-même dans sa jeunesse, et à ne point trop s'embarrasser de l'opinion du roi sur ce sujet.

Ainsi, sans se mettre en peine de le consulter, la princesse commença à s'instruire dans la foi catholique; mais au moment où on attendait le moins Isaac à Idalie, on le vit arriver deux jours après la grande cérémonie. Déjà Zoé s'était plus d'une fois étonnée de ne point voir son père auprès de sa mère; elle s'était informée si le roi venait souvent à Idalie; on lui avait répondu que depuis environ cinq mois que Laodicée avait quitté la Cour, Isaac n'y avait paru que deux fois. Une telle indifférence pour une épouse mourante, avait autant surpris qu'affligé notre héroïne; quelques mots échappés lui avaient fait pressentir que sa mère n'était pas très-heureuse, et que le chagrin contribuait à hâter sa fin. Depuis qu'elle en avait conçu l'idée, elle redoublait de soins près de Laodicée, et disposée à tout faire pour la consoler et la dédommager de tout ce qu'elle avait souffert, cette aimable enfant osait se flatter de la rattacher à

la vie, et voyait avec satisfaction que depuis qu'elle se regardait entièrement réconciliée avec son Dieu, sa situation donnait un peu plus d'espérance. C'est dans ce moment qu'Isaac arrive, et que sans marquer beaucoup d'égards pour sa femme, qu'il traite d'esprit faible et superstitieux, il vient troubler ses derniers momens par des reproches amers adressés à l'évêque d'Antioche, sur la hardiesse du discours qu'il a prononcé, et sur l'éclat qu'il a donné à une réconciliation qui aurait dû être faite à huis-clos. Le saint prélat lui répond avec calme, dignité, et sans s'écarter du respect qu'il doit à la personne du roi, il sait lui faire sentir que lorsqu'il s'agit de contribuer à l'édification des fidèles, et de donner un grand exemple, les grands de la terre ne doivent point craindre de donner de l'éclat à leurs actions. La dernière partie de la réponse de Rodolphe appaise un peu Isaac, dont elle flatte la vanité. Mais Laodicée se trouve très-offensée de la manière dont son époux vient de parler au prélat qu'elle révère, et pensant,

sur les bords de la tombe, n'avoir plus rien à dissimuler, elle fait connaître au roi son mécontentement. Il en résulte quelques mots piquans de part et d'autre. La conversation s'échauffe et commençait à s'aigrir entre les deux époux, lorsque la princesse Zoé entre dans l'appartement de sa mère. Son arrivée produit une heureuse diversion. Isaac ne s'occupe plus que de sa fille; c'est pour elle qu'il a quitté sa capitale; c'est pour s'assurer par lui-même si ce que la renommée publie de ses charmes n'est point un mensonge flatteur. Il a le plaisir de voir qu'elle mérite tous les éloges qu'on en a fait; il jouit, il s'énorgueillit en père d'avoir donné le jour à une aussi charmante créature. Zoé reçoit de lui un accueil proportionné à l'impression que lui fait sa vue; il la reçoit cependant moins en père qu'en roi; Isaac aurait craint de manquer à la dignité de son rang, en se livrant à des mouvemens de tendresse; il ne comble point sa fille de caresses; il ne s'abandonne pas comme Laodicée aux sentimens de la nature: il embrasse Zoé

avec gravité, et sinon avec froideur, du moins avec un calme qui prouve combien il est toujours maître de lui-même, et combien il sait commander aux transports de son ame. La jeune princesse aurait préféré plus d'abandon et plus de franchise dans son accueil; cette aimable enfant n'est point aussi encouragée par l'accueil de son père, qu'elle l'a été par les touchantes caresses de sa mère, et dans le premier moment, elle craint presque de ne point plaire à Isaac; mais Laodicée qui démêle mieux ses sentimens, s'apperçoit au contraire de la favorable impression qu'elle lui a faite; elle lit dans ses yeux combien il est flatté des grâces de sa fille; sa satisfaction redouble, lorsqu'en la faisant causer sur la cour de Constantinople, il découvre tous les charmes d'un esprit aussi juste que brillant. A chaque réponse heureuse, il se tourne vers la reine, et lui exprime par ses regards tout l'enchantement qu'il éprouve de se voir une fille si digne d'être l'ornement de sa cour. Laodicée jouit comme lui de l'heureuse perspective que promet

l'heureux naturel de Zoé; elle en espère d'autant plus, qu'elle se flatte que la religion guidera ses pas, qu'elle sera toujours le soutien de ses principes, et qu'avec une telle égide, elle bravera tous les dangers du monde.

Enchantée de voir Isaac regarder et écouter sa fille avec une complaisance qui fait espérer à son cœur maternel que Zoé obtiendra toute sa tendresse, Laodicée pense ne plus devoir dissimuler à son époux la résolution qu'a prise sa fille de se faire instruire dans la religion romaine; elle saisit pour le lui apprendre l'instant où lui-même y donne lieu par une plaisanterie sur la légèreté de l'esprit des femmes, qui ne leur permet guère de rien approfondir. Laodicée lui répond à cette occasion, qu'elle présume que Zoé lui prouvera que quelques-unes peuvent s'occuper, dès leur jeunesse, d'objets graves et sérieux, et elle lui fait part de la résolution qu'elle a conçue relativement à la religion. Fort indifférent sur ces sortes de matières, Isaac qui n'attache guère d'importance à la différence des sectes, ne

songe point à s'opposer à ce que sa fille adopte telle ou telle croyance religieuse; il répond qu'elle est parfaitement libre de faire là-dessus ce qui lui conviendra, pourvu qu'agissant avec prudence, elle ne trouble pas ses états par des scènes aussi éclatantes que celle qui a eu lieu peu de jours auparavant, et il recommande essentiellement cette dernière clause non-seulement à la reine, mais à l'évêque d'Antioche, qui lui donne sa parole que ses intentions seront remplies.

Isaac passe encore quelques instans près de la reine, qu'il quitte bientôt, parce qu'il s'apperçoit qu'elle éprouve des agitations, qui lui font redouter d'être témoin d'un événement dont il craint jusqu'aux approches... Il se hâte de prendre congé de son épouse, en prétextant que des affaires d'état ne lui permettent pas de rester plus longtems éloigné de sa capitale; il embrasse sa fille, qu'il assure de sa tendresse, et reprenant le chemin de Nicosie, il va oublier dans les bras de sa favorite, l'impression momentanée que lui a faite une épouse mou-

rante et une fille qui promet d'être une digne héritiere de ses vertus.

CHAPITRE XIX.

Après le départ d'Isaac, Laodicée se trouve si mal, qu'on craignit de la voir trépasser ; on voulait même entraîner hors de sa chambre, la princesse Zoé ; mais loin de fuir comme son père les approches de la mort, elle s'attache courageusement au lit de sa mère, et jure de ne point s'en séparer, tant qu'il lui restera un souffle de vie ; elle passe la nuit entière près de Laodicée, qui est dans un tel état de faiblesse, que chacun de ses soupirs paraît être le dernier qui s'échappe de son sein. Sa fille supporte cette longue et cruelle agonie, avec une force et un courage qui étonnent tous les spectateurs ; mettant sa confiance en Dieu seul, elle se flatte encore, malgré l'opinion des médecins, qui avouent l'impuissance de leurs remèdes, et déclarent la reine sans espérance. Mais sur le matin, la con-

naissance lui revient, le ciel semble se laisser fléchir par les larmes et les prières de la plus tendre des filles. Laodicée revient encore une fois des portes du tombeau : Zoé est le premier objet qui frappe sa vue, le seul dont elle s'occupe, dont elle paraisse encore s'inquiétter en ce monde ; instruite de tous les soins que lui a donnés cet enfant, elle-même n'en a plus que pour elle, ne demande au ciel que de vivre assez pour la voir dans le port assuré du salut ; elle la presse de profiter des instructions de l'évêque d'Antioche; elle joint à celles qu'elle reçoit du prélat, tous les conseils qu'elle juge pouvoir contribuer à faire germer ces sages préceptes, et l'aider à la conduire dans le monde, et sur-tout à la cour d'Isaac, sur laquelle elle pense devoir lui donner des intructions particulières. Tous les momens où la reine se trouve en état de parler, sont consacrés à sa fille, à laquelle elle recommande de garder près d'elle la sage Zulmis, et de ne rien faire d'important sans la consulter. Zoé promet de remplir les désirs

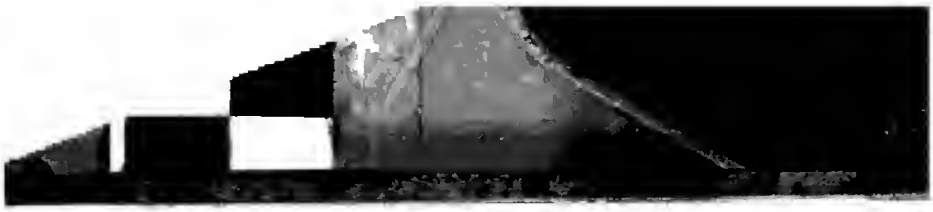
de la reine, et profite si bien des instructions de Rodolphe, qu'avant l'espace de huit jours, il la juge suffisamment instruite dans les dogmes de l'église romaine. Elle fait donc abjuration du schisme, en présence de sa mère et des seuls témoins nécessaires, suivant la parole qu'on en avait donnée au roi, et pour se conformer en même-tems à la faiblesse de Laodicée, qui ne souffre plus un grand monde autour d'elle. Cette pieuse reine jouit de la satisfaction qu'elle avait demandée au seigneur ; et comme si le ciel n'eût attendu pour la retirer du monde, que l'instant où sa fille eût abjuré ses erreurs, à peine la cérémonie fut-elle terminée, à peine Laodicée eût-elle reçu de nouveau le Viatique des mains du saint évêque, qu'atteinte d'une faiblesse que Zoé se persuada d'abord n'être pas plus dangereuse que celles qu'elle lui avait vue précédemment, elle expira entre les bras de sa fille : son âme s'envola sans efforts dans le sein de Dieu ; son dernier soupir fut un souffle si doux, que Zoé ne s'apperçut point

qu'elle avait rendu l'ame ; elle la secourait encore, et s'efforçait de lui faire respirer des eaux spiritueuses, plusieurs minutes après qu'elle eût cessé d'exister. Ceux qui l'entouraient n'osaient lui dire la triste vérité; mais tous sanglottaient autour d'elle, et voulaient l'arracher à cette scène d'horreur. Zoé, les accusant de barbarie, redoublait de soins près de sa mère, sans pouvoir se convaincre de leur inutilité, et le froid glacial de la mort l'avertit seul de la perte qu'elle avait faite; jettant alors les hauts cris, et se précipitant sur ce corps sans vie, qu'elle voudrait ranimer, par ses baisers, elle s'abandonne à un désespoir si grand, si peu mesuré, qu'elle ne veut point quitter le corps de Laodicée, qu'elle veut mourir et s'ensevelir avec elle, et repousse tous ceux qui tentent de lui faire entendre le langage de la raison.

Zulmis essaie envain de la rappeler à cette soumission aux décrets de la providence, dont sa mère elle-même, lui a donné un si grand exemple. Zoé n'est plus cette fille

tendre et soumise, sur laquelle la religion est si puissante ; elle est en ce moment toute entière au désespoir ; elle n'écoute rien, ni les larmes, ni les prières de sa nourrice, qui se met à ses genoux, pour la conjurer de quitter cette chambre de deuil ; elle persiste dans la funeste résolution de respirer le souffle pestilentiel de la mort, et de périr ainsi victime d'un excès d'amour filial. La trouvant insensible à toutes les voies de la douceur et de la persuasion, on se résout à employer la force, pour la transporter chez elle ; mais avant d'en venir à cette extrêmité, Zulmis propose d'essayer si l'évêque d'Antioche n'aura pas plus de pouvoir pour calmer l'affreux désespoir de la princesse. On rappelle donc le prélat, qui priait avec ferveur, pour le repos de l'ame de la reine ; on le conduit à sa malheureuse fille ; il lui parle avec force, avec ce ton qu'autorise son ministère ; il fait tant d'impression sur ses esprits, en lui reprochant sa faiblesse, et lui traçant le devoir austère que la religion lui impose en ce moment, que,

docile comme un enfant, Zoé se laisse conduire en silence. Mais peu d'instans après que Rodolphe l'a quittée, elle veut retourner de nouveau dans la chambre de Laodicée. On ne la retient qu'avec peine, et il faut encore recourir au saint évêque, pour calmer la violence de sa douleur. Le saint homme n'emploie plus des figures véhémentes, des images effrayantes, pour la contenir : il pleure avec elle, il lui montre sa mère aux portes du séjour des bien-heureux, retenue, arrêtée à son passage, par le désespoir de sa fille, ne pouvant se livrer au bonheur qui doit être son partage, tant qu'elle la verra dans un état qui fait frémir une ame sainte. Cette image frappe Zoé; elle cesse de troubler le ciel et la terre de ses plaintes; mais elle demande instamment de voir sa mère encore une fois avant qu'on ne l'enferme dans le tombeau; toutes ses dames voient du danger à condescendre à ce désir; elles craignent le retour des excès auxquels la princesse s'est livrée : mais Rodolphe lui promet solemnellement de la con-



duire lui-même près de la reine, avant qu'on l'ensevelisse.

Tranquillisée par les discours du prélat, Zoé passe la nuit dans une douleur calme et silencieuse; mais une fièvre brûlante la consûme; sa constitution délicate ne peut résister aux assauts qu'elle essuie depuis quelques jours; déjà elle ressent les avant-coureurs d'une maladie qui doit être grave; elle n'oublie point cependant la parole que lui a donnée l'évêque d'Antioche, et elle le somme de l'exécuter; celui-ci voudrait s'en excuser sur la faiblesse qu'il remarque en elle; mais Zoé soutient qu'elle a assez de force pour aller jusque là; la fièvre, en effet, lui donne celle de se traîner près des tristes restes de la meilleure des mères; elle la voit embaumée, dans ce lugubre et touchant appareil qui suit les grands sur leur lit de mort!... Laodicée n'est point défigurée; ses traits n'offrent que l'image du repos, emblême de celui dont elle jouit dans le sein de l'Eternel. On voit qu'elle s'est endormie du sommeil du juste, que les remords ni les anxiétés

d'une ame criminelle n'ont point troublé ses derniers momens ; elle semble, au contraire, être morte dans le calme et la paix de l'innocence. Un doux sourire est sur ses lèvres. Semblable à un bloc de marbre sorti du ciseau de Praxitèle, Laodicée est belle encore dans les bras de la mort ; sa piété, sa résignation se peignent dans tous ses traits ; elle eût pu convaincre l'incrédule, qu'il existe un autre monde, et que l'ange de la mort marque différemment, à leur sortie de ce monde, les ames des justes et celles des impies.

En cédant aux prières de la sensible Zoé, Rodolphe avait calculé tout le fruit qu'il pouvait tirer du triste spectacle offert à ses yeux ; il sut tourner au profit de la religion, l'impression que notre héroïne en ressentit ; il sut ramener dans son cœur tous les sentimens de résignation que lui commandait ce moment si cruel pour la nature, et en même tems si précieux, par le prix du sacrifice de sa douleur. Zoé rentra dans son appartement, sinon consolée, du moins

fortifiée et tellement pénétrée de l'idée que sa mère était morte en sainte, que, dès cet instant, elle l'invoqua, et supporta sa perte beaucoup plus courageusement qu'on n'eût osé l'espérer; il ne fut plus besoin de lui faire des leçons de fermeté, elle avait retrouvé toute celle d'une fille chrétienne; ses larmes coulaient encore; mais elles étaient sans amertume : une idée consolante se mêlait toujours à ses pleurs. Cependant la nature avait éprouvé trop de secousses pour n'être pas sur le point de s'épuiser : Zoé fut trois semaines malade, et comme il était facile de connaître que le chagrin causait sa maladie, les médecins déclarèrent qu'elle serait très-dangereuse, si la princesse ne faisait point d'efforts sur elle-même pour vaincre sa douleur. Comme Zoé ne cherchait plus à la répandre au dehors, on s'imagina qu'elle la renfermait en elle-même, et l'on recommanda de la faire pleurer, espérant que les larmes soulageraient le poids qui l'oppressait. Mais ce n'était pas la seule perte de Laodicée qui excitait la princesse aux regrets

qu'elle donnait à la mémoire d'une mère; ceux d'une passion qu'elle se reprochait sans cesse et qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre, en se joignant à sa douleur, achevaient de la combler.

Dans les derniers momens de la vie de Laodicée, Zoé avait eu trop d'occupation pour songer au prince sarrasin ; si son souvenir s'offrait à à son esprit, il était presqu'aussitôt écarté par la vue de sa mère mourante; et par la comparaison qu'elle faisait des saintes dispositions de Laodicée, elle rougissait de son attachement pour un Mahométan; elle se promettait d'autant plus de l'oublier, qu'en faisant abjuration du schisme, elle avait doublé la barrière qui les séparait, et affermi ses principes religieux par une étude plus approfondie de sa croyance. La mort de Laodicée, avec toutes ses circonstances, vint encore augmenter sa piété. Il est reconnu que c'est dans la peine que l'âme s'élève aux grandes idées de l'éternité, qu'elle conçoit une juste idée du créateur, qu'elle cherche en lui un remède à ses maux; mais lorsqu'une

passion est entre le créateur et la créature, qui peut peindre les tourmens qu'endure une simple mortelle, lorsque sa piété combat les affections de son cœur, et, que ne pouvant en faire le sacrifice, elle se trouve sans cesse aux prises avec sa raison et sa religion? Telle est la position de la princesse Zoé : la perte qu'elle vient de faire semble lui rendre plus chers les êtres qui lui survivent, et l'objet qu'elle aime le plus, est précisément celui qu'elle sent plus que jamais devoir oublier.

Dans les premiers jours, sa piété a pris plus facilement le dessus, elle a tout mis au pied de la croix, et l'amour profane semble avoir cédé à l'amour divin ; mais lorsque les forces s'affaiblissent par la maladie, l'importune et chère image de Noureddin se présente à elle avec tant de charmes, qu'elle ne peut ni la repousser ni la rejetter : son seul recours, son seul espoir est que Dieu lui saura gré de son intention, et qu'il démêlera que c'est involontairement qu'elle s'occupe de l'infidèle. Mais convain-

cue qu'elle ne peut être heureuse en ce monde, Zoé n'aspire qu'à le quitter ; loin de s'allarmer de voir sa maladie s'aggraver, elle se réjouit au contraire d'être sur le point de rejoindre une mère adorée. Mais elle regrette que Noureddin ne puisse pas profiter de sa mort, et se dit que si elle était encore à Constantinople, elle lui ferait parler par Roxa, pour l'exhorter à se faire Chrétien ; elle hésite un moment ; elle se demande si elle ne pourrait pas lui écrire, et opérer au moins sa conversion après sa mort ; mais réfléchissant que si Dieu veut lui faire la grâce de l'éclairer, il saura bien en trouver le moyen, sans qu'elle manque à la reserve dont elle s'est toujours fait un devoir ; elle se répete qu'elle doit se conserver pure et intacte dans toutes ses actions, si elle ne l'est pas toujours dans ses pensées, et se décide à tout abandonner à la providence.

Mais lorsqu'elle se résigne à suivre ses decrêts, et qu'elle croit que la fin de sa vie approche, et veut s'y pré-

parer, le ciel repousse le sacrifice de sa vie; il lui ordonne de vivre, par la voix même du prélat qu'elle révère, qui reste à Idalie, pour célébrer les obsèques de Laodicée, et prononcer son oraison funèbre; il attend pour cette dernière cérémonie le rétablissement de la santé de Zoé; il la visite chaque jour, et ranime son courage par sa présence. La princesse ne pense point au prince Sarrazin; Rodolphe écarte toute idée qui n'a point de rapport à Dieu; la princesse voit en lui la plus parfaite image de celui dont il est le ministre: et comme il eût toute la confiance de sa mère, elle a pour lui un respect, une vénération qui lui fait recueillir toutes ses paroles, et déférer à tous ses avis. Rodolphe profite de cet ascendant, pour faire prendre à la jeune princesse tous les remèdes que demande sa situation; il se sert de sa piété même pour la rendre docile aux ordonnances du médecin, et vaincre son dégoût pour la vie.

Le prélat n'en connaît pas la véritable cause; Zoé n'a jamais pû pren-

dre sur elle de lui avouer son inclination ; elle a craint d'exciter son courroux, en s'avouant éprise d'un Musulman ; elle n'ignore pas la sainte horreur de Rodolphe pour la religion de Mahomet ; et la crainte de perdre son estime, a retenu sur ses lèvres son entière confession. La pauvre enfant en est-elle plus tranquille? au contraire, elle est agitée de scrupules, elle s'exagère des torts que le prélat aurait apprécié à leur juste valeur ; il aurait fortifié et tranquillisé sa conscience ; sa sagesse aurait pesé, non les fautes de son cœur, mais celles d'une trop grande sensibilité pour des vertus humaines ; et en condamnant sa tendresse dans son objet, il lui eût appris à en triompher ; mais sans être pleinement instruit de ce qui se passe dans le cœur de sa pénitente, il sait détruire une partie de la racine du mal, par la sagesse de ses préceptes, et en lui persuadant que la religion lui fait un devoir de travailler à sa guérison, il sait l'engager à prendre les potions, les boissons que les médecins ordonnent, qu'elle refusait d'a-

bord obstinément, ou prenait en si petite quantité, qu'il n'en pouvait résulter aucun bien ; mais dès qu'on eût imaginé d'user de l'ascendant du saint prélat, Zoé se montra si docile à sa voix, que l'abondance des boissons diminua insensiblement la fièvre qui la consûmait ; le danger s'éloigna, et bientôt disparut.

Rodolphe, qui savait allier aux devoirs de son état les usages de la cour et de la société, et qui sentait que la princesse avait besoin de quelques distractions, l'engagea à en chercher dans le commerce des personnes de sa suite ; toutes les dames attachées à la feue reine étaient restées à Idalie ; mais à l'exception de Zulmis, qui avait été trop chère à Laodicée, pour ne l'être pas devenue à sa fille, aucune, pendant tout le cours de sa maladie, n'avait été frequemment admise près d'elle ; rien ne paraissait plus contrarier notre aimable princesse, que de se voir entourée de figures sur lesquelles elle lisait un faux air d'intérêt ; Zulmis et Roxa étaient les seules personnes qu'elle voyait

avec plaisir, parce qu'elle était entièrement convaincue de la sincérité de leurs regrets, sur la mort de la reine. Parmi les dames que Laodicée avait prises à son service en Chypre, il en était une cependant dont on ne pouvait suspecter l'affection, et qui, par cette raison, devint par la suite la favorite de Zoé. Cette jeune femme se nommait Isménie : la nature l'avait favorisée de ses dons, mais la fortune l'avait traitée avec cruauté ; fille de l'un des seigneurs qui s'opposèrent le plus long-tems à Isaac, lorsqu'il fit la conquête de l'île de Chypre, Isménie vit périr son père en rébelle ; ses biens furent confisqués ; la jeune et charmante fille languissait dans la misère et l'abandon, lorsque Laodicée arriva en Chypre ; après que les révoltes furent entièrement calmées, elle entendit parler de l'intéressante Isménie, elle fut touchée de ses malheurs, et l'attacha dès-lors à sa personne ; ne pouvant obtenir d'Isaac qu'il lui rendît les biens de son père, elle lui fit une pension sur sa propre cassette, et la combla de

tant de bontés, que la reconnaissante orpheline conçut le plus tendre attachement pour sa protectrice. Laodicée mit le comble à ses bienfaits, en mariant avantageusement Isménie; mais le sort lui enleva son époux peu de mois après son mariage, et la jeune veuve resta près de la reine, qui continua jusqu'à sa mort à l'honorer de sa protection, et mit tout en usage pour lui faire oublier ses malheurs.

Isménie avait donc de grands motifs pour regretter Laodicée : elle perdait tout à la mort de cette bonne reine, et son chagrin fut si vif, dans le premier instant, qu'il égala presque celui de la princesse Zoé, et, par cette raison, intéressa tellement la sensible Zoé, qu'elle promit à Isménie de faire pour elle tout ce que sa mère avait déjà commencé pour sa fortune; Laodicée la lui avait d'ailleurs recommandé ; mais n'en eût-elle rien fait, la sensibilité, la bonté de son cœur aurait porté la jeune princesse à protéger Isménie. Elle était aimable, elle savait plaire, toucher, intéresser les

cœurs ; mais elle était légère, elle ne pouvait conserver long-tems les mêmes impressions ; la tristesse sur-tout était tellement opposée à son caractère, qu'elle ne pouvait s'affliger et regretter long-tems les objets même qu'elle avait le plus aimé. Cette propension à passer promptement d'une affliction sans bornes à une gaieté déplacée, lui nuisit d'abord beaucoup près de la princesse Zoé : elle fut indignée de la facilité avec laquelle Isménie parut se consoler de la mort de sa bienfaitrice ; mais lorsqu'elle connut mieux son caractère, elle vit qu'elle n'en était pas moins sincère dans ses affections, pour être sujette à passer d'une impression à une autre. Il était encore un point sur lequel Isménie différait essentiellement de Zoé, c'était celui de la piété ; celle d'Isménie n'était pas grande : ses principes religieux n'étaient rien moins que sévères ; si elle avait quelques élans de dévotion, ils s'évanouissaient aussi rapidement que l'éclair. Chaque jour, au contraire, affermissait la princesse Zoé dans ses sentimens de piété : la

mort de sa mère avait entièrement tourné son cœur à la dévotion. C'était en Dieu seul qu'elle cherchait son recours et son soutien dans les peines. Nous avons vu avec quelle résignation elle lui avait fait le sacrifice de sa vie, pendant le cours de sa maladie ; mais lorsque sa jeunesse et la force de son tempéramment eurent éloigné l'apparence du danger, elle forma le dessein de consacrer au seigneur la vie qu'il lui avait conservée. Elle résolut de se faire religieuse, et de se soustraire ainsi aux dangers du monde, qu'elle n'envisageait plus qu'avec effroi, depuis que le spectacle de la mort de sa mère l'avait frappée, et qu'elle avait réfléchi qu'elle peut nous atteindre à l'instant où l'on est le moins préparé à la recevoir.

Pendant sa maladie, pour l'exhorter et l'encourager à la patience, Rodolphe lui avait souvent parlé des saintes filles du Mont-Carmel ; c'est dans cette solitude célèbre de la Thébaïde, que Zoé songea à se retirer : elle se flattait que le souvenir du prince sarrazin ne la suivrait point dans ces

murs sacrés, et convaincue que sans lui elle ne pouvait vivre heureuse dans le monde, elle aimait mieux y renoncer, que de s'exposer à devenir une victime de la politique des Cours; l'exemple de sa mère lui apprenait que les mariages des princes sont rarement heureux; et, plutôt que de languir dans une union mal assortie, elle aimait mieux s'immoler, se sacrifier elle-même au seigneur. Dans l'intention de se préparer, de se disposer à la retraite, elle fuyait la société de ses dames, et passait des heures entières en méditation. Cependant elle cachait encore son projet, et l'évêque d'Antioche lui-même l'ignora jusqu'au moment où il prononça l'oraison funèbre ou panégyrique de la reine de Chypre.

Cette cérémonie, qui se fit en grande pompe, en présence de la princesse Zoé et de toutes ses dames, affermit la première dans la résolution qu'elle avait déjà formée; les figures oratoires dont s'était servi le saint évêque, n'avaient fait qu'exalter une imagination déjà trop ardente; sa sensibi-

lité qu'il avait réveillée fut portée au dernier degré : la jeune personne ne voyant d'espoir de salut que dans la retraite, n'hésita pas davantage à faire part de sa résolution à Rodolphe, sur lequel elle comptait beaucoup pour lui procurer les moyens de l'exécuter. Celui-ci fut dans la dernière surprise, lorsque, se présentant le lendemain pour saluer la princesse et prendre congé d'elle, elle le tira à part, et lui dit l'intention où elle était de se faire Carmélite. Elle pensait qu'il n'apporterait nulle opposition à ses désirs ; mais le saint prélat n'était point de ces ecclésiastiques qui ne voyent de salut que dans le cloître : il représenta d'abord à la princesse que sa jeunesse, sa délicatesse, et sur-tout la mollesse dans laquelle elle avait été élevée, la rendaient peu propre à l'état qu'elle voulait embrasser. Il lui peignit la vie dure et pénitente des filles du Carmel ; mais voyant que cette peinture n'effrayait pas la fervente Zoé, et qu'elle osait lui répondre que Dieu lui donnerait la force d'effectuer ce que tant d'autres avait fait avant elle, il détailla

toutes les difficultés de son projet et toute l'opposition qu'elle devait attendre de la part d'un père dont elle était l'unique espoir, la seule consolation. Ne pensez point, lui dit-il, auguste princesse, que Dieu demande de vous ce sacrifice, qu'il vous l'indique comme l'unique voie de votre salut. Il est plus facile sans doute de se sauver dans la retraite, mais aussi quelle différence de la vierge chrétienne qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celle qui reste dans le monde, et qui lutte continuellement contre les dangers.—Mon père, vous pensez donc qu'à la Cour...—Oui, je pense qu'à la Cour même, on peut être plus utile à la cause de Dieu, quand on lui est fidèlement attaché, qu'on ne peut l'être au milieu d'un cloître. Si vous persévérez, ma fille, dans les sentimens que je vous vois en ce moment, vous pourrez non-seulement édifier votre Cour, mais travailler à l'extirpation de l'hérésie beaucoup plus utilement que vous ne le feriez dans la retraite. Je ne pense pas qu'elle vous convienne. Au sur-

plus, toute vocation doit être éprouvée, examinez la vôtre, et ne vous décidez qu'après de mûres réflexions.

Zoé voulut assurer qu'elle en avait fait beaucoup ; mais le prélat ne parut pas bien persuadé qu'une si jeune personne fut susceptible de juger bien sainement de sa vocation, sur-tout après les fortes secousses qu'elle venait d'éprouver; il ajourna à six mois l'examen de ses dispositions, l'engagea à perséverer dans sa foi et dans sa tendre piété, l'assurant de nouveau que tel parti qu'elle prit, elle serait toujours agréable à Dieu, si elle perséverait dans ces pieux sentimens. Zoé, un peu déconcertée de ce que le prélat n'adoptait point l'idée de la conduire dans la solitude du mont Carmel, se décida à rester dans le monde, mais elle voulut engager le saint évêque à passer encore quelque tems à Idalie, pour achever de l'instruire et de l'éclairer par ses sages instructions. Rodolphe y était assez porté d'inclination ; c'était avec un véritable plaisir qu'il voyait cette âme neuve et pure se livrer à l'amour

de Dieu, et avancer tellement dans la voie de la perfection, qu'il concevait la plus haute idée de la jeune princesse ; il pensait qu'elle serait le modèle des vertus chrétiennes, et qu'elle contribuerait à les faire revivre dans un pays, où les mœurs payennes n'étouffaient que trop celles du christianisme ; et telle était sa confiance dans les vertus de la bonne Zoé, qu'il ne redoutait pour elle, ni la contagion, ni le mauvais exemple de la cour : il se flattait que Dieu la soutiendrait contre tous les écueils, et la connaissance qu'il avait d'ailleurs des principes de la sage Zulmis, le rassurait entièrement sur la conduite que tiendrait la princesse. Il pensa qu'il était plus urgent de retourner dans son diocèse, que de veiller plus long-tems sur une conscience qu'il trouvait dans de si bonnes dispositions. Mais les instances de la princesse Zoé furent si pressantes, qu'il ne pût se dispenser de lui accorder encore quelques jours.

Isménie ne fût pas aussi disposée que sa maîtresse à se réjouir de cette

prolongation de séjour du prélat ; elle se persuadait que sa seule présence portait la princesse à des actes de piété, qui ne faisaient que prolonger sa tristesse, et se flattait que lorsqu'il serait parti, elle ramènerait Zoé à des goûts plus conformes à son âge.

Zulmis, au contraire, goûtait beaucoup les entretiens du saint évêque ; elle passait avec lui une partie de la journée, et avait de fréquentes conférences avec lui sur les effets de la grâce et sur ses saintes opérations dans les âmes. Zoé, trouvant ainsi dans l'amie de sa mère, une digne émule en dévotion, s'attachait de plus en plus à marcher sur ses traces ; son attachement pour Zulmis croissait de jour en jour : celle-ci la dirigeait dans ses actes de bienfaisance ; elle lui fit connaître de pauvres familles, dont la reine Laodicée prenait soin, et Zoé, montrant le même empressement de pourvoir à leurs besoins, employait en aumônes une grande partie de l'argent qu'elle avait à sa disposition.

C'est au milieu de ces saintes occupations, qu'elle trouva quelques adoucissemens à ses chagrins. Rodolphe la laissa dans l'instant où elle s'y livrait avec une ardeur qui remplit de joie ce prélat, en voyant qu'il existait encore sur la terre des âmes humaines et charitables, dont le bonheur était de soulager les infortunés. Mais, à la grande surprise d'Isménie, son départ, loin de rendre la princesse plus communicative, plus disposée à être égayée, ne fit qu'accroître son penchant à la retraite; elle passait des heures entières seule, enfermée dans l'oratoire qui fût celui de la reine, sa mère, ou bien à pleurer et prier sur son tombeau. Si Isménie eût eu quelqu'empire sur la princesse, elle l'aurait empêchée de se livrer à ses lugubres rêveries; mais comme Zulmis ne s'y opposait pas, et qu'en sa qualité de première dame d'honneur de la feue reine, et de celle qui possédait son entière confiance, elle avait joui et continuait de jouir d'une bien plus grande autorité qu'Isménie, qui n'était que simple dame

du palais, celle-ci ne pouvait que blâmer tout bas la condescendance de Zulmis; et comme cette dernière s'appercevait que chaque fois que la princesse revenait de ses méditations, elle paraissait toujours plus calme et plus résignée, elle ne pensait pas devoir la contrarier, et lui laissait toute liberté de suivre ses goûts, qui avaient assez de rapports avec les siens : Zulmis se plaisait, comme Zoé, à aller par fois rêver et méditer sur l'instabilité des choses humaines, sur la tombe de Laodicée.

Pour les autres dames, qui n'avaient point des goûts aussi religieux, elles s'ennuyaient excessivement de la vie qu'on menait à Idalie, et elles attendaient impatiemment le moment où le roi Isaac appellerait sa fille dans sa Capitale.

On s'étonne peut-être qu'il n'eût pas déjà pensé à la faire venir près de lui; mais quoique nous ne puissions pas lui accorder un grand fond de sensibilité et beaucoup de qualités morales, nous sommes obligés de convenir qu'il était dans l'intention de

faire venir la princesse Zoé à Nicosie aussitôt que sa santé serait rétablie. Il l'envoya visiter, et lui fit proposer de quitter sa retraite; mais la princesse, que plusieurs motifs y attachaient, demandât en grâce qu'on la laissât encore quelque tems pleurer sa mère en liberté. Isaac, qui n'aimait point les scènes de douleur, instruit que celle de sa fille avait encore toute la vivacité des premiers jours, consentit volontiers à lui laisser le tems de la dissiper; et afin de s'épargner le spectacle des larmes de Zoé, qui auraient été un reproche tacite du peu de regret que lui-même avait donné à la perte de son épouse, il céda aux désirs de la princesse, se contentant de lui annoncer qu'il allait s'occuper de former sa maison.

Sur cette annonce, la princesse le fit prier de lui conserver toutes les personnes qui avaient été attachées à la Reine, et demanda sur-tout que Zulmis conservât, près d'elle, le rang qu'elle avait eu auprès de Laodicée.

CHAPITRE XX.

Depuis que la princesse Zoé avait quitté la cour de l'empereur grec, ce séjour avait perdu ses charmes aux yeux du prince Noureddin ; ce héros, que nous avons vu porter un cœur fier et insensible, était maintenant aussi véhément dans sa passion qu'il était brave dans les combats. Ce cœur, qui avait d'abord résisté à l'amour, qui avait sû conserver les dehors de l'indifférence, tant qu'il n'avait pas conçu l'espoir du retour, donnait un libre essor à ses feux, depuis qu'il connaissait la sensibilité de la princesse. Semblable à un torrent qui a rompu ses digues et qui inonde les campagnes environnantes, telle la passion de Noureddin, qui avait été contenue et réprimée par la crainte de déplaire, ne connut plus de bornes dès qu'il sût qu'elle était partagée ; ce n'est plus cet homme modeste, si défiant de son mérite, et n'osant croire à ses succès : depuis qu'il sait que la

princesse Zoé l'a distingué, il se croit digne d'aspirer à tout; il est capable de toutes les entreprises; les travaux d'Hercule ne l'effrayeraient pas, s'il fallait les renouveller pour lui plaire.

On se rappelle de quelle manière l'entrevue de Noureddin et de Zoé fût interrompue, et le départ aussi subit qu'imprévu qui suivit cet incident. On peut se figurer quelles furent la douleur et la surprise du prince sarrazin en apprenant cette nouvelle. C'est à l'instant où l'amour semble lui préparer ses faveurs, qu'il se voit tout-à-coup enlever l'objet de ses plus chères espérances, et le motif qui le lui enleve est un de ceux qu'il doit respecter et adorer: c'est pour soigner une mère, c'est pour recevoir ses derniers soupirs, que la princesse quitte son amant, qu'elle s'arrache aux délices d'une cour dont elle fait le plus bel ornement! Qui n'admirerait pas ce motif si pur, qui aurait la hardiesse de s'en plaindre? Ce n'est point le prince sarrazin: il gémit du sacrifice, mais il admire et chérit en même tems cette piété filiale, qui redouble

son estime pour l'objet de son amour. Il se flatte, dans les premiers momens, de voir bientôt revenir la princesse; cette confiance lui donne la force de supporter d'abord son absence; mais Xéna lui ravit cette espérance, en lui apprenant l'intention d'Isaac de garder sa fille près de lui.

La nouvelle de la mort de Laodicée et celle de la maladie de la princesse Zoé, arrivent en même tems à Constantinople. Qui pourrait peindre les allarmes qu'éprouva alors le sensible Noureddin : il s'inquiète, il s'agite, il ne peut rester un moment en place; ses sens sont dans un tel état d'agitation, qu'il ressent lui-même une fièvre brûlante; il voudrait partir, il voudrait voler sur les lieux qui recèlent son amante, demander de ses nouvelles à tous ceux qui l'approchent. Sa raison et la crainte de la compromettre, suffisent à peine pour le retenir. Enfin les nouvelles de Chypre apportent celle de la convalescence de la princesse. Rassuré sur sa vie, Noureddin ne ressent que plus vivement le désir de se rapprocher

d'elle, d'aller mêler ses larmes à celles qu'elle verse encore sur la mort de la Reine, car le bruit de sa constante douleur est parvenue dans l'empire des Grecs; on sait qu'elle gémit constamment et donne le spectacle le plus touchant de la piété filiale. Noureddin pense avec orgueil qu'il lui appartient peut-être de la consoler. Que ce mot d'orgueil ne scandalise pas, ne prévienne point contre notre héros; qu'on songe combien il est difficile à l'homme même le plus modeste, de se croire tendrement et uniquement aimé d'un objet charmant, sans concevoir un sentiment d'orgueil. L'idée d'aller rejoindre la princesse en Chypre, qui avait d'abord paru au prince sarrasin un projet aussi téméraire qu'insensé, prend à ses yeux une apparence plus plausible: en effet, son oncle Saladin ne lui a-t-il pas recommandé de visiter toutes les cours de l'Orient, pourquoi celle de Chypre n'attirerait-elle pas son attention? C'est un petit pays, à la vérité; mais n'est-ce pas dans la comparaison des grands et des petits états, qu'on juge

mieux des meilleures formes de gouvernement, et celles qui conviennent d'après la population et la nature des climats? Noureddin n'a pas plutôt fait cette réflexion, qu'il trouve mille raisons pour autoriser son voyage en Chypre; il se décide à l'entreprendre, et annonce sa résolution au jeune Empereur, qui lui promet des lettres de recommandation pour son beau-frère. Mais comme si le ciel eût voulu s'opposer à ses desseins, depuis qu'il les a manifestés, aucun vaisseau ne se prépare à faire ce trajet; le prince n'ose en charger un à ses frais, dans la crainte de trahir ses motifs par son grand empressement. Les élémens semblent eux-mêmes se conjurer contre ses projets; l'Océan en furie, la Méditérannée, la mer noire même, sont en proie aux plus furieuses tempêtes qui depuis long-tems aient troublé ces parages. Le prince voudrait braver les vagues; mais malgré lui, contraint d'attendre que la tourmente soit appaisée, il languit dans cette cour, que naguère il trouvait le plus beau des séjours. Le courroux de Neptune s'ap-

paise enfin ; le trajet de la mer redevient libre, et un vaisseau part pour Famagouste. Noureddin prend congé d'Alexis, et chargé des complimens d'Agnès, il s'embarque sur l'élément perfide, dont les flots ne marquent point pour lui le même respect que pour la pieuse Zoé ; il y trouve des vents contraires, mais arrive enfin au port. Aussitôt débarqué, il se hâte de se rendre dans la capitale ; il est parfaitement reçu d'Isaac, qui se persuade facilement que la réputation de sa petite cour a déterminé le prince à la visiter. Honoré, flatté de recevoir dans son royaume le neveu chéri d'un Sultan qui remplit l'Asie de ses hauts faits et de sa gloire, il n'épargne rien pour lui donner une grand idée de sa puissance. La suite nombreuse qui accompagne le prince sarrazin, paraît au roi de Chypre une preuve non équivoque de sa grandeur, et des honneurs qu'on doit lui rendre ; pour ne pas paraître à ses yeux un souverain d'une petite importance, il a grand soin de s'entourer, dans la première audience qu'il lui accorde, de tout le faste d'un

grand monarque; et dans les fêtes qu'il donne ensuite, il conserve un appareil imposant de grandeur, qui pourrait paraître ridicule à notre héros, qui a vu mille fois moins d'apprêts dans le grand empire des Grecs; mais plus occupé de chercher la princesse Zoé à la cour de son père, que de s'amuser de la petitesse de celui-ci, il ne s'inquiète que de ne pas la voir paraître. Il apprend bientôt qu'elle vit dans la retraite à Idalie. Noureddin se fait aussitôt secrètement informer du chemin pour s'y rendre, et partant un beau matin, suivi seulement de son fidèle Abdallah, qu'il fait revêtir comme lui d'un habit grec, il s'achemine vers la charmante solitude de la princesse de Chypre.

En approchant de son habitation, Noureddin s'informe des gens qu'il rencontre, de la manière de vivre de la princesse, des lieux où l'on peut la rencontrer. On lui apprend qu'elle ne sort point de l'enceinte de ses murs, qu'elle ne fait nulle promenade au-dehors, et qu'enfin elle ne reçoit personne, excepté les malheureux qui

viennent réclamer ses secours, et qui sont toujours sûrs d'être admis en sa présence. Noureddin se trouve un peu trompé dans son attente : en contemplant les rians bocages d'Idalie, il s'était flatté de pouvoir y retrouver la princesse; mais maintenant qu'il sait qu'elle ne se promène que dans ses jardins, comment pouvoir s'approcher d'elle? Il ne lui est pas possible de solliciter l'honneur de la saluer, il n'a point demandé au Roi la permission de lui rendre visite, et s'est même bien gardé de faire connaître l'intention qu'il en avait; sa démarche pourrait être indiscrète et compromettre sans fruit son adorable princesse, qui se ferait peut-être scrupule de le recevoir. Le meilleur moyen serait de se servir du ministère d'Abdallah, pour se procurer un entretien avec Roxa, et ensuite, par son secours, parvenir auprès de sa maîtresse. Mais Abdallah est maladroit, il est gauche; il n'entend rien aux intrigues d'amour; il est plus propre à défendre son maître en exposant sa propre vie, qu'à lui procurer

entrée chez les belles. Lorsque Noureddin lui fait part de la mission dont il veut le charger, il s'en montre si peu capable, que son maître voit qu'il faut renoncer absolument à se servir de lui; mais comment faire? Le prince s'introduira-t-il sous des habits de mendiant? abusera-t-il de l'humeur bienfaisante de la compâtissante Zoé, pour se procurer entrée chez elle sous un costume indigne de son rang? L'amour ne craint jamais de s'abaisser sous les déguisemens les plus vils, mais une autre considération retient notre héros, c'est la crainte du trouble que pourra manifester la princesse, si elle vient à le reconnaître: il a tout lieu de croire qu'elle sera entourée de surveillans, et alors quelle imprudence à lui de l'exposer à se trahir devant des témoins! Après avoir bien pensé, bien médité ce qu'il devait faire, Noureddin se décide à laisser son écuyer à quelque distance et à rôder seul autour de la maison.

Il découvre les murs du jardin, se met à en faire le tour; il apperçoit une grille qui donne sur le bois, dont

elle facilite la vue ; Noureddin s'en approche avec précaution : quel bonheur, si un heureux hazard amenait la princesse de ce côté ! mais au lieu d'elle, notre héros ne voit qu'un garçon jardinier qui arrache les herbes du jardin ; il est seul ; cependant on peut tirer parti de cet incident, cet homme ne parait point dans l'aisance, on peut essayer de le gagner. Notre héros l'appelle par la grille, il lui fait signe de s'approcher, mais le butor n'entend rien ; tout occupé de son travail, il chante en chargeant de mauvaises herbes sur une brouette, et ne tourne pas seulement la tête à la voix du prince Sarrazin ; celui-ci s'impatiente, il se désespère de voir le jardinier s'éloigner dès qu'il a chargé ses herbes qu'il emporte sur sa brouette ; dans son impatience, le prince essaye d'ébranler la grille, mais elle est ferme sur les gonds ; il élève la voix, vains efforts, le jardinier n'entend rien ; heureusement il dirige sa marche de manière à être vu quelques instans de Noureddin ; il le voit, quoique dans l'éloignement s'arrêter,

chercher une clef, se disposer à ouvrir une petite porte ; d'après sa direction, le prince juge qu'elle doit donner sur le bois ; il se hâte de suivre le mur de ce côté, et parvient à la porte à l'instant où l'ouvrier, ayant déchargé sa voiture, allait rentrer dans le jardin. Notre héros l'arrête, il se dit un étranger attiré à Idalie par la célébrité du lieu ; il dit qu'il voudrait bien n'en pas partir sans avoir vu la souveraine de Chypre. Il prie cet homme de lui procurer les moyens de la voir passer. Le jardinier secoue la tête, répond que cela est bien difficile ; mais la vue de quelques pièces d'or, que le prince lui glisse dans la main, l'engage à tâcher de satisfaire le généreux étranger. Il réfléchit un instant, puis il pense que la princesse se rend tous les jours dans la partie du jardin appelée l'hermitage, et que rien ne lui sera plus facile de placer l'étranger sur son passage. Après s'être assuré que personne ne peut le voir entrer, il le conduit de ce côté, peu éloigné de la petite porte ; il l'entretient chemin faisant, des bonnes qua-

lités de la princesse, lui parle de tout le bien qu'elle fait dans les environs; et Noureddin se plait à entendre cet homme vanter dans son simple langage, les vertus de sa bien aimée. Parvenus à travers des allées couvertes, dans un endroit où plusieurs sentiers réunis présentent dans leurs divers aspects, une partie de l'aspérité des déserts de la Thébaïbe, à travers les rocs sourcilleux, où le palmier étale ses feuilles d'évantail, Noureddin apperçoit une grotte rocailleuse, vers laquelle le jardinier dirige ses pas; il lui dit qu'il dépose chaque jour dans cet endroit des fleurs, dont la princesse se plait à orner la tombe de sa mère. Il va s'assurer si elle est déjà venue les prendre, et recommande à l'étranger de rester à l'ombre des palmiers; le jardinier revient: il n'a plus trouvé la corbeille qu'il a portée dès le matin dans la grotte; il est sûr, dit-il, que la princesse est en ce moment dans la chapelle, à prier sur le tombeau de la reine; elle ne peut tarder à revenir; il engage Noureddin à se cacher à quelque distance

de la grotte, sous le plus épais des palmiers, dans un endroit où s'élève une charmille de frêne, qui ne permettra pas de l'appercevoir ; il le fait placer derrière, et lui recommandant d'être prudent, et de ne point trop s'avancer, lorsque la princesse passera, il retourne à son ouvrage, en lui disant qu'il va laisser la porte entr'ouverte, pour faciliter sa sortie ; lui indique bien le chemin qu'il doit prendre à travers les allées couvertes, et enfin le laisse après avoir reçu de nouvelles preuves de sa libéralité.

Noureddin ne le voit pas plutôt parti, qu'il songe à quitter le lieu de sa retraite ; cet homme lui a dit que la princesse Zoé se rendait seule dans la chapelle ; quelle heureuse occasion de s'en approcher ! de se faire connaître à elle ! mais aussi quelle témérité de porter ses pas dans l'enceinte sacrée du séjour du repos ! quelle hardiesse à un Mahométan, à un mécréant, de s'introduire dans un lieu consacré aux devoirs les plus saints du christianisme ! Noureddin ne songe point à cela, rien ne l'arrête,

aucuns scrupules ne le retiennent; depuis que son séjour à Constantinople l'a habitué aux usages européens, qu'il ne connaît plus la sévère clôture des femmes de l'Asie, aucun lieu ne lui paraît plus sacré qu'un autre, et pour se rapprocher de celle qu'il aime, il ne craint pas de porter ses pas dans l'enceinte de la chapelle. Il franchit en un instant l'espace qui la sépare de la grotte; déjà il la parcourt; sans s'arrêter aux décorations nouvelles pour lui de ce simulacre d'hermitage, il cherche l'issue qui doit le conduire dans la chapelle; il s'engage dans une sinuosité qui lui fait voir dans un enfoncement un lit de mousse et de feuillages, une table grossière sur laquelle est un Christ en bois, un sablier et quelques autres meubles censés à l'usage de l'hermite; tout cela n'a rien de bien attrayant pour notre héros, et ce n'est point ce qu'il cherche; mais à travers l'obscurité qui règne en ce lieu, il distingue une sombre clarté vers laquelle il dirige ses pas; il voit alors un escalier, il s'avance, et juge qu'il doit conduire à la cha-

pelle ; il descend quelques marches, et se trouve bientôt éclairé par la lueur d'une lampe suspendue à la voûte. A mesure qu'il avance dans les détours du souterrain, il voit succéder la lumière à la sombre obscurité qui l'avait d'abord frappé ; parvenu aux dernières marches, il s'arrête pour contempler le spectacle qui s'offre à lui. Ce n'est point la magnificence de l'édifice qui l'étonne, ce n'est point la richesse de son architecture : la chapelle est d'un genre simple ; elle n'offre rien d'étonnant, elle n'est remarquable que par l'extrême blancheur de ses murs, un autel en marbre noir, sur lequel est une vierge en marbre de paros, sortie du ciseau du plus habile statuaire de la Chypre. Cette vierge est un chef-d'œuvre pour l'expression tendre et touchante de la figure de Marie et de celle de Jésus. Elle est éclairée par une lampe d'or accrochée à la voûte, et qui jette un doux reflet sur l'autel en face de l'escalier. Le Mahométan se sent malgré lui, saisi, pénétré d'un saint respect à l'aspect de cette image du culte si

doux et si pur des Chrétiens. Quel culte, en effet, plus imposant que celui de Marie, qui semble une divinité bienfaisante, qui sollicite la confiance. Noureddin a vu le temple de Sainte-Sophie, mais sa superbe splendeur l'a plus surpris que touché; il n'a point éprouvé, en y entrant, cette émotion, cette vénération que lui inspire la simple chapelle : il est vrai qu'il ne tarde pas à appercevoir un objet bien fait pour l'émouvoir.

A gauche de l'autel, est le tombeau de Laodicée, d'un genre simple et noble, en marbre blanc et noir; sur les marches du tombeau, la pieuse Zoé est prosternée dans un recueillement si profond, qu'elle paraît immobile. Le prince sarrazin la contemple en silence; il ose à peine respirer tant il craint de la troubler. Les longs habits de deuil qui ondoyent sa taille svelte et élégante, font ressortir ses formes séduisantes; son voile est rejetté en arrière; le peigne qui retenait ses cheveux les a laissé échapper, ils retombent en boucles flottantes, et disputent, par leur noir d'ébène,

à la couleur de ses vêtemens. L'éclatante blancheur de son teint ressort au milieu de tout ce noir, avec tant d'avantage, que jamais Noureddin ne l'a trouvée si belle; il n'est pas jusqu'au tendre et délicat coloris qui anime ses joues, que la douleur n'a pu flétrir, qui ne semble à notre héros, préférable au plus brillant incarnat de la santé. Cette religieuse mélancolie empreinte sur tous ses traits, fait au cœur de Noureddin la plus vive impression; jamais la piété ne lui parut plus touchante. Mais la princesse sort de son immobilité: elle prend la corbeille posée près d'elle, elle en tire les fleurs, les pose les unes après les autres sur la tombe, en retirant celles qu'elle avait mises la veille; puis choisissant parmi les nouvelles fleurs, les plus fraîches, les plus brillantes, et particulièrement des roses blanches, elle en forme une sorte de couronne, qu'elle pose du côté où repose la tête de sa mère; elle s'incline sur le marbre, paraît se recueillir de nouveau, et prier avec une attention qui commande toute celle de son admirateur. Il la regarde

agir, partage toutes les sensations qu'elle éprouve, et se croirait coupable de la troubler avant qu'elle ait fini ses pieux devoirs. Mais tout-à-coup la princesse paraît s'agiter, son sein se gonfle, des sanglots lui échappent : que Noureddin souffre en ce moment! comme il s'unit au chagrin qui l'oppresse! Il est loin de croire qu'il en est l'auteur, et cependant en ce moment, ce sont les remords d'un sentiment qu'elle ne peut vaincre, qui troublent et agitent la pieuse Zoé. Depuis le départ de l'homme de Dieu, c'est ainsi qu'elle appelle Rodolphe, elle se sent moins forte contre l'ennemi de son repos, elle ressent dans ses plus pieuses occupations, et même sur la tombe de sa mère, des mouvemens de retour vers le monde, des désirs de revoir le Sarrazin, des pensées d'amour qu'elle ne peut parvenir à éloigner, et qu'elle regarde comme criminelles, depuis sur-tout qu'elle marche dans la voie de la perfection. Soit qu'une sorte d'émanation lui fasse sentir en cet instant le pouvoir de la présence du Sarrazin, elle se sent si

fortement émue, que ne pouvant commander à ses désirs, elle s'écrie, en levant au ciel ses beaux yeux noyés de larmes : O ma mère! ma tendre mère! toi, qui sans doute du haut des cieux, veilles sur ta fille infortunée, obtiens-lui de triompher de son fatal penchant!!... Ou plutôt, oui plutôt, fléchis l'éternel, en faveur du Musulman!.... Fais qu'il ouvre les yeux à la lumière, et que ta fille puisse l'aimer sans être coupable envers son Dieu.

A cette prière, à cette élévation vers sa mère pour implorer un Dieu de bonté et de clémence pour l'amour, qu'on juge de l'émotion de Noureddin; il voit qu'il règne encore dans ce cœur si pur, que lui disputent envain la piété et la nature, il voit que les plus tendres souhaits l'ont pour objet; et n'étant plus maître de ses transports, il s'avance, en s'écriant dans l'ivresse de son ame : Non, ma Zoé! non, fille chérie du ciel, ton Dieu ne peut s'offenser de notre amour, c'est lui qui mit dans nos ames ce céleste rayon de sa flamme!..... Noureddin n'a pas

achevé ces paroles, qu'il voit Zoé, saisie d'effroi, jetter un cri affreux, et tomber en chancelant sur les marches du tombeau. Il vole pour la soutenir, et maudit son indiscrétion en voyant le saisissement qu'il lui a causé; elle est pâle, tremblante, a presque perdu tout sentiment. Noureddin frémit, il ne sait comment la secourir; cependant il est arrivé assez à tems pour l'empêcher de tomber, il l'a reçue dans ses bras, la serre contre son sein, son cœur palpite contre le corps défaillant de son amie; tout-à-coup, comme si ce mouvement l'eût ranimé, Zoé ouvre les yeux; elle regarde le Sarrazin: Ce n'est point un songe, dit-elle, il est ici! Oui, c'est bien lui!....

— Oui, c'est lui, qui accourt près de toi, qui vient te consacrer sa vie, te faire régner en souveraine sur ce cœur brûlant d'amour. En parlant ainsi, il la presse de nouveau contre son sein: il la regarde avec des yeux si tendres, si ardens, que la pudeur de Zoé en est allarmée; elle retrouve ses forces, s'arrache de ses bras, en s'écriant: arrête, profane! arrête!

ici repose une reine chrétienne ! ne trouble point ses cendres, ne souille pas ce lieu sacré, en y parlant d'amour.... vois cette pierre qui couvre une mère adorée, une mère digne de ma vénération ; ne te dit-elle pas que tout ici m'interdit de t'écouter, et que l'ennemi de mon Dieu, celui de la religion de ma mère....

— Moi, l'ennemi de ton Dieu!... Non, je ne le suis pas ; le Dieu de Zoé est le mien. — Que dis-tu ?.... Serait-il vrai ? Ciel!.... Noureddin, serais-tu Chrétien ?...—Faut-il l'être, fille divine, pour adorer le Dieu de l'univers ? N'est-il pas le même partout ! — Ah ! Noureddin, quelle différence !... — Dans les cultes, oui, dans la manière de l'honorer. Mais toi, sa plus vivante image, toi, qu'il forma dans sa bonté, qu'il mit sur la terre dans sa clémence, peux-tu croire, peux-tu penser qu'il mette des bornes à ses grâces, qu'il les renferme dans une seule secte. — Noureddin!.. — Je t'entends, vierge chrétienne, je respecte ta croyance, j'honore avec toi ces mânes sacrés ; j'ai

gémi, j'ai partagé tes douleurs; mais laisse-moi le soin d'essuyer tes larmes... Il prend la main de la princesse, il la serre tendrement entre les siennes; Zoé ne songe pas à la retirer; elle voit tant de respect, tant de soumission dans le prince sarrazin, qu'elle n'est point allarmée de se trouver seule avec lui; que dis-je, seule? elle ne croit pas l'être; elle est près des mânes de sa mère. Et si sa piété fut d'abord troublée, inquiétée de la crainte que ce lieu ne fût profané par la présence d'un Musulman, elle apperçoit en lui une trop profonde vénération, pour conserver quelque défiance. Elle l'écoute, elle lui parle de ses chagrins, sans faire attention que la part qu'il y prend, tourne tout au profit de l'amour, et que, sans lui permettre d'en prononcer le nom, il trouve moyen de lui en faire entendre les expressions, et de profiter de ses distractions. Faible princesse, tu ne t'apperçois pas combien ce moment t'éloigne de tes saintes résolutions!... Tu écoutes l'infidèle, tu oublies presque la barrière qui est entre lui et

toi ; mais un bruit sourd se fait entendre, la voûte souterraine retentit des pas de quelqu'un qui descend précipitamment l'escalier ; que va faire Noureddin ? se laissera-t-il surprendre avec la princesse, risquera-t-il de la compromettre ? Non, il est le premier à songer au moyen de se soustraire à la vue de la personne qui descend ; il regarde, il cherche, et n'appercevant pas d'autre endroit pour se cacher, il se range derrière le cénotaphe. Zoé est rappellée à elle-même, par le bruit qui s'approche ; elle se repend d'avoir écouté le prince ; mais elle n'est cependant que médiocrement inquiète : elle sait que personne que Zulmis, elle ou Roxa, ne pénêtre dans cette chapelle ; rassurée par le sentiment de son innocence, elle ne craint pas d'être surprise par les deux personnes que nous venons de nommer ; elle leur dira ce qui s'est passé, et ne craindra pas de fausses interprétations. Aussi, dit-elle au prince qu'il n'a pas besoin de se cacher ; mais il ne se met pas moins en devoir de le faire. Zoé fait quel-

ques pas, et voit sa bonne nourrice qui accourt, toute hors d'haleine; elle a entendu le cri qu'a jetté sa chère fille, et craignant qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident, elle s'est empressée d'accourir.

Zoé la rassure, et lui dit le sujet de son effroi; peu s'en faut que la bonne Roxa ne soit aussi saisie que son élève, en apprenant que le prince est en Chypre, qu'il est arrivé à Idalie! elle peut à peine en croire ses oreilles, et si lui-même, reconnaissant la voix de cette indulgente nourrice, ne venait pas la convaincre qu'il est en effet dans la chapelle, elle croirait que sa chère maîtresse a été troublée par une vision, tant il lui paraît incroyable, qu'il se soit introduit dans ce lieu; mais tout s'explique. Noureddin dit comment il y est parvenu; il s'étonne à son tour, de ce que le bruit de son arrivée de sa réception à la cour Nicosie, ne soit pas parvenu à Idalie; mais la princesse s'inquiète peu de ce qui s'y passe, elle est quelqnefois huit jours sans en avoir de nouvelles. Cependant

Roxa n'est pas plutôt au courant de la manière dont il s'est introduit, qu'elle réfléchit qu'il serait imprudent qu'il restât plus long-tems ; elle a entendu le cri qu'a jetté la princesse ; il a retenti à l'extrêmité du jardin, et comme il a été entendu par elle, il peut de même l'avoir été par d'autres personnes ; elle pense donc qu'on peut d'un instant à l'autre venir les surprendre, et que le prince doit songer à se retirer; mais Zoé observe que par la raison même que ses cris ont donné l'allarme à sa maison, et qu'on peut se répandre dans le jardin pour la chercher, Noureddin risquerait fort d'être rencontré, et arrêté en se retirant; que faire donc ? le laisser dans la chapelle, et se hâter d'en sortir pour aller au-devant des importuns ? c'est l'avis de la bonne nourrice ; elle engage sa maîtresse à le suivre, et déjà même l'entraîne vers l'escalier; mais Zoé l'arrête, et dit qu'elle ne veut point que le prince reste caché dans la chapelle ; outre une certaine répugnance qu'elle éprouve de faire de l'enceinte qui

recèle les cendres de sa mère un lieu de retraite pour son amant, elle pense que Zulmis peut y venir avant qu'on ait trouvé le moment de l'en faire sortir; et quoique l'instant d'avant, elle ait paru disposée à la mettre dans sa confidence, si elle s'était trouvée surprise par elle, maintenant qu'elle n'y voit plus de nécessité, elle juge fort inutile de s'exposer à sa censure. En conséquence, elle décide que Noureddin attendra dans la grotte de l'hermite, dans la partie destinée au repos de l'anachorète, que rien ne s'oppose à sa sortie.

FIN DU SECOND VOLUME.

548252

548252